

des témoins qui pussent juger si c'est à tort que j'ai sacrifié cet oiseau à mon juste ressentiment. Les amis de Nicostrate, persuadés que la dame ne s'était effectivement portée à cette action que par un pur attachement pour son mari, se mirent à rire, et, se tournant vers leur ami, qui paraissait de fort mauvaise humeur : préférer un oiseau à madame, lui dirent-ils, y songez-vous bien ? vous devez lui tenir compte de sa modération ; elle a fort bien fait de se défaire d'un pareil rival. Quand la dame fut rentrée dans sa chambre, ils poussèrent la plaisanterie encore plus loin ; et Nicostrate, revenu insensiblement de son chagrin, rit comme les autres d'une vengeance si singulière. Pirrus, qui avait été témoin de la scène, eut beaucoup de joie d'un commencement qui lui donnait de si belles espérances. Dieu veuille, dit-il en lui-même, que ceci continue sur le même ton !

Quelques jours après, la femme badinant avec son mari, qui était de belle humeur, crut devoir profiter de la circonstance pour exécuter la seconde chose demandée par Pirrus. Dans cette idée, elle lui fit plusieurs petites caresses, le prit par la barbe, et tout en folâtrant, lui en arrache une touffe. Comme elle y avait employé un certain effort pour ne pas manquer son coup, on juge bien que le bonhomme dut éprouver quelque douleur. Pensez-vous bien à ce que vous faites, Madame, lui dit-il en se fâchant sérieusement. Bon Dieu ! Monsieur, que vous êtes désagréable, quand vous faites ainsi la mine, répondit-elle sans se déconcerter, et riant comme une folle ! faut-il se fâcher si fort pour cinq ou six poils que je vous ai arrachés ? Si vous aviez senti ce que je sentais tout à l'heure, quand vous me tiriez par les cheveux, vous ne vous monteriez pas si sensible dans ce moment. Poussant ainsi la raillerie de parole en parole, elle garda le floquet de barbe, et l'envoya le même jour à Pirrus.

La troisième condition était plus difficile à exécuter ; cependant, comme rien n'est impossible aux personnes qui ont de l'esprit et de la passion, elle crut avoir trouvé le moyen d'en venir à bout. Nicostrate avait deux jeunes pages, de noble famille, qu'on avait mis auprès de lui pour les former de bonne heure dans l'art des courtisans ; l'un lui servait à boire, l'autre était son écuyer de table. La dame leur

fit accroire que leur bouche sentait mauvais, et leur commanda de tenir la tête en arrière le plus qu'ils pourraient, quand ils serviraient leur maître; les exhortant toutefois de n'en rien dire à personne. Les pages n'ayant pas manqué de faire ce qui leur avait été ordonné, la belle dit quelques jours après à son mari : ne vous êtes-vous point aperçu, Monsieur, de la mine que font vos pages lorsqu'ils vous servent? Oui, répondit-il, et j'ai été plusieurs fois tenté de leur en demander la raison. Donnez-vous-en bien garde, continua-t-elle, je vais vous l'apprendre. Il y a déjà quelque temps que je m'en suis aperçue; mais de peur de vous faire de la peine, je n'ai pas voulu vous en parler. A présent que les autres commencent à s'en apercevoir, il est bon de vous en avertir. Vous saurez donc que votre bouche sent extrêmement mauvais : je ne sais d'où cela provient, mais je vous avoue que c'est fort désagréable, surtout pour quelqu'un qui, comme vous, vit dans la meilleure compagnie. Il faudrait voir s'il n'y aurait pas moyen de faire passer cette mauvaise odeur. Elle vient peut-être de quelque dent gâtée, dit Nicostrate. Cela est très possible, répliqua la dame; mais il est aisé de s'en convaincre; et, dans ce dessin, elle le conduit près de la fenêtre, et lui ayant fait ouvrir la bouche : ciel! quelle infection, s'écria-t-elle; vous avez une dent non seulement gâtée, mais pourrie; je m'étonne que vous l'ayez pu souffrir si longtemps. Si vous ne la faites promptement arracher, soyez sûr qu'elle gâtera les autres. Cela n'est pas douteux, dit Nicostrate; je vais envoyer querir sur-le-champ un chirurgien. Il n'en faut point, reprit la dame; je l'arracherai bien moi-même sans beaucoup de peine. Ces gens-là sont des bourreaux qui vous feraient trop souffrir, et je ne pourrais vous voir entre leurs mains sans souffrir moi-même. Laissez-moi essayer; si vous trouvez que je vous fasse trop de mal, je quitterai la besogne; complaisance que n'aurait point un arracheur de dents. Il ne s'agit que de se procurer de petites pinces. Elle en demanda. Quand on les lui eut apportées, elle fit sortir tout le monde de l'appartement, excepté Lusque, à qui elle commanda de fermer la porte de la chambre. Pour faire l'opération d'une manière plus commode, elle fit coucher son mari sur un banc, et dit à sa femme de chambre de le tenir au travers du corps, pour qu'il ne pût remuer. Puis lui ayant fait ouvrir

la bouche, elle accroche le davier à une de ses plus belles dents, et la lui arrache avec des efforts violents, qui lui faisaient pousser des cris de douleur. Le pauvre homme, étourdi du mal qu'il avait souffert, porta d'abord la main sur sa joue, et donna le temps à sa femme de cacher la dent qu'elle venait de lui arracher, et d'en présenter une autre toute pourrie, dont elle avait eu la précaution de se munir. Voyez, lui dit-elle, ce que vous avez si longtemps gardé dans votre bouche. Il est sûr que cette dent vous eût gâté toutes les autres si vous ne l'aviez fait arracher. La vue d'une dent si vilaine consola le patient de la douleur qu'il avait souffert et qu'il ressentait encore. Après avoir craché beaucoup de sang et avoir pris quelque élixir réconfortant, il sortit de la chambre et alla se jeter sur son lit. Sa femme, sans perdre de temps, envoya la dent à Pirrus. Celui-ci, ne pouvant plus douter des sentiments de sa maîtresse, lui fit dire qu'il était prêt à faire tout ce qu'elle désirait.

La belle qui brûlait de lui donner de plus fortes preuves de son amour, et à qui les moments paraissaient des années, n'avait plus qu'à trouver le moyen de satisfaire sa passion en présence de son mari. Elle feignit pour cet effet d'être indisposée. Sa femme de chambre instruisit Pirrus du personnage qu'il devait jouer. Il alla voir madame à l'heure de l'après-dîner, où le mari devait se rendre auprès d'elle. A peine y furent-ils arrivés l'un et l'autre, qu'elle témoigna une grande envie de prendre l'air du jardin, et les pria tous deux de vouloir l'y conduire. Nicostrate la prit d'un côté, Pirrus de l'autre, et ils la menèrent ainsi au pied d'un beau poirier, où ils s'assirent tous trois sur un tapis de verdure. Quelques moments après, il prit fantaisie à la belle de manger des poires. Elle prie Pirrus de monter sur l'arbre pour lui en cueillir des plus mûres. Le galant obéit, et n'est pas plutôt monté sur le poirier, que feignant de voir son maître caresser sa femme, il s'écrie : Eh ! quoi, Monsieur, en ma présence ? mais vous n'y pensez pas ; et vous, Madame, n'avez-vous point honte de vous prêter à un pareil jeu ? Certes, vous avez été bientôt guérie. Mais, finissez donc ; ce sont des choses qu'on ne doit pas faire devant témoins ; les nuits ne sont-elles pas assez longues ? faut-il venir au jardin pour une semblable besogne ? n'avez-vous pas assez

de chambres, assez de lits plus commodes ? Que veut-il dire, dit la femme à son mari ? a-t-il perdu l'esprit ? — Non, Madame, je ne suis point fou, je vois fort bien ce que je vois. — Tu rêves assurément, lui dit Nicostrate, qui riait de son idée. — Je ne rêve point du tout, Monsieur, et il me paraît que vous ne rêvez pas non plus. Mais si vous n'avez point d'égards pour moi, vous devriez au moins en avoir pour vous-même et vous éloigner un peu plus, si tant est que vous désiriez vaquer à un tel exercice. Peste, comme vous vous remuez ! je ne vous aurais jamais soupçonné une si grande vivacité. Si j'agitais aussi fort le poirier, je doute qu'il y restât une seule poire. — Que peut donc être ceci, dit alors la dame ? serait-il possible qu'il lui parût que nous faisons ce qu'il dit ? En vérité, si je me portais mieux, je monterais sur l'arbre pour voir ce qu'il croit voir lui-même. — Soyez sûre, Madame, ajouta Pirrus, que je n'ai point la berlue, et que ce que je vois n'est point une illusion. — Eh bien ! descends, dit le mari, descends, te dis-je et tu verras ce qui en est. J'avoue, dit Pirrus, quand il fut descendu, que vous ne vous caressez point à présent ; mais il n'est pas moins vrai que vous le faisiez tout à l'heure et que je vous ai vu, comme je descendais, vous séparer de madame, et vous mettre à l'endroit où vous êtes maintenant assis. Mais tu rêves, mon pauvre ami, dit Nicostrate : depuis que tu es monté sur le poirier je n'ai pas bougé du lieu où je suis. Si cela est, reprit Pirrus, il faut que ce poirier soit enchanté ; car je vous jure que j'ai vu, mais bien vu, ce que je viens de vous dire. Nicostrate, étonné de plus en plus, et persuadé de la vérité du récit de son intendant par l'air sérieux dont il l'avait accompagné, voulut voir par lui-même si le poirier était réellement enchanté et l'effet que cet enchantement produirait à son égard. Je vais y monter, dit-il. Il y monte en effet ; mais à peine est-il sur les branches, que Pirrus et la dame commencèrent leur jeu. — Que faites-vous donc, Madame ! et toi Pirrus, est-ce ainsi que tu respectes ton maître ? Les amants eurent beau lui répondre qu'ils étaient assis, il se hâta de descendre, en les voyant ainsi se tremousser ; mais il ne descendit pas si vite qu'ils n'eussent eu le temps d'achever à peu près la besogne et de reprendre leur place. Quoi ! Madame, me faire cet affront à mes yeux ! et toi, maraud..... Oh ! pour le coup, dit Pirrus en l'inter-

rompant, j'avoue que vous avez été sages l'un et l'autre pendant que j'étais sur le poirier et que ce que je croyais voir n'était qu'un enchantement. Ce qui achève de me le persuader, c'est que monsieur a cru voir lui-même ce qui n'était pas. — Tu as beau vouloir t'excuser, reprit le mari, ce que j'ai vu ne saurait être l'effet d'un enchantement. — Vous êtes, en vérité, aussi fou que Pirrus, dit la dame : si je vous croyais capable d'avoir réellement de pareilles idées sur mon compte, je me fâcherais tout de bon. Quoi ! Monsieur, dit Pirrus, vous feriez cet outrage à madame, qui est l'honnêteté, la vertu même ! Quant à moi, je ne chercherai point à m'excuser : Dieu m'est témoin que je souffrirais plutôt mille morts, avant qu'une pareille chose m'entrât jamais dans l'esprit, à plus forte raison avant de l'exécuter en votre présence. Je vois à présent, clair comme le jour, que la faute en est au poirier. Il a fallu que vous y soyez monté vous-même, et que vous ayez cru voir ce qui vous met de si mauvaise humeur, pour me faire revenir sur votre compte et sur celui de madame. J'aurais juré vous avoir vu l'un et l'autre dans la posture la plus indécente. — Est-il possible, dit ensuite la dame en se levant et en faisant un peu la fâchée, pour mieux dissuader son bonhomme de mari ; est-il bien possible que, me connaissant depuis si longtemps, vous ayez pu me croire capable de m'oublier à ce point ! Me jugez-vous donc assez dépourvue de raison pour oser vous faire cocu en votre présence ? soyez persuadé que, si j'en avais la moindre envie, les occasions ne me manqueraient pas, sans que vous en sussiez jamais rien.

Nicostrate se rendit à ses raisons. Il ne pouvait effectivement se persuader que sa femme et son intendant eussent osé se porter à un tel excès d'insolence. Il leur fit des excuses et se mit ensuite à discourir de la singularité de l'aventure et des effets de la vue qui n'étaient pas les mêmes quand on se trouvait placé sur le poirier. Mais la dame qui feignait toujours d'être fâchée de la mauvaise opinion que son mari avait eue de sa fidélité : puisque ce maudit poirier, dit-elle, fait voir de si vilaines choses, je ne veux pas qu'il me nuise davantage, ni à aucune autre femme. Puis, s'adressant à Pirrus : va chercher une cognée et jette-le à bas pour le brûler ; quoiqu'il serait beaucoup mieux d'en donner sur la tête de mon mari, pour lui apprendre à mieux penser de la

fidélité de sa femme et de la tienne. Oui, Monsieur, continua-t-elle, vous mériteriez d'être châtié pour l'injustice que vous m'avez faite. Je ne reviens point de votre aveuglement. Quand il s'agit de mal penser de votre femme, vous ne devez pas en croire vos yeux.

Pirrus ayant pris une hache, abattit incontinent le poirier. Alors la belle, se tournant vers Nicostrate : puisque je vois à terre, lui dit-elle, l'ennemi de ma vertu, je perds toute espèce de ressentiment. Je vous pardonne, ajouta-t-elle avec douceur, et vous recommande, sur toutes choses, d'avoir désormais une meilleure opinion de votre femme, qui vous aime mille fois plus que vous ne méritez. Le mari s'estima trop heureux de ce que sa femme voulût bien oublier l'outrage qu'il lui avait fait. Il fit des excuses à Pirrus d'avoir soupçonné sa bonne foi ; et tous les trois satisfaits ils rentrèrent dans le palais.

C'est ainsi que ce bon mari fut maltraité, trahi et plaisanté par sa femme. Dès ce jour, elle vécut familièrement avec Pirrus, qui lui fit souvent goûter les plaisirs de l'amour, avec plus d'agrément et de liberté qu'ils n'en avaient eu sous le poirier.

#### NOUVELLE X. — LE REVENANT.

Il ne restait plus que le roi qui n'eût pas raconté sa nouvelle. Dès qu'il vit que la compagnie était un peu consolée de la chute du poirier, qui ne l'avait point mérité, il parla ainsi :

Il est incontestable qu'un roi, qui aime la justice, doit se conformer, comme les autres, aux lois qu'il a faites, sinon il n'est pas digne du nom de roi, et ne mérite que le blâme de ses sujets. C'est avec la plus sincère douleur que je me vois contraint de m'écarter moi-même de ce principe. Je ne voulais point user du privilège que vous m'avez accordé ; j'étais, au contraire, dans la ferme résolution de me conformer au sujet que j'ai prescrit ; mais vous l'avez tellement épuisé dans les nouvelles que vous avez racontées, que vous m'avez enlevé tout ce que je me proposais de dire sur cette matière. Puisque donc je suis forcé d'enfreindre la loi que

j'ai faite, et de recourir au privilège qui m'a été accordé, je dois être puni et me soumetts, mes belles Dames, à la peine qu'il vous plaira de m'imposer.

Vous devez vous rappeler que, dans la nouvelle que nous a racontée madame Elise, il a été question d'un compère et d'une commère de la ville de Sienne : eh bien, ceci me fait souvenir d'une histoire où il est également question de commérage et de Siennois. Je vais vous la raconter succinctement. Je me flatte qu'elle vous amusera, quoiqu'elle ne soit pas vraisemblable en tout point.

Il y eut autrefois, dans la ville de Sienne, deux jeunes gens liés d'une si étroite amitié qu'ils étaient presque toujours ensemble : le nom de l'un était Tingusse Mini, et celui de l'autre était Meucio de Ture. Ils demeuraient tous deux près de la porte Sabaye. Comme ils vivaient bourgeoisement, ils fréquentaient les églises et ne manquaient pas un sermon. Ayant entendu prêcher plusieurs fois sur les plaisirs et les peines de l'autre vie, selon qu'on avait bien ou mal mérité dans celle-ci, et ne pouvant s'en former une juste idée d'après les divers sentiments des prédicateurs, ils se promirent un jour avec serment que le premier qui mourrait viendrait informer l'autre de ce qui en était. Après cette promesse mutuelle, ils continuèrent de vivre dans la plus grande intimité.

Il arriva sur ces entrefaites qu'une certaine dame Mitte, femme d'un nommé Ambroise Anselmin, qui demeurait à Camporeggi, accoucha d'un fils, et que Tingusse fut prié d'en être le parrain. Comme madame Mitte était jeune et jolie, et que Tingusse et son ami Meucio allaient la voir quelquefois, ils en devinrent insensiblement amoureux l'un et l'autre, sans oser toutefois le donner à connaître, chacun par un motif différent : Tingusse regardait comme un crime d'aimer sa commère ; et dans la crainte de perdre l'estime de son ami, il crut devoir lui cacher sa passion : Meucio, qui s'était aperçu que Tingusse était devenu amoureux fou de celle dont il était lui-même épris, crut aussi de son côté devoir lui cacher l'état de son cœur, dans la crainte de lui donner de la jalousie et de le porter peut-être à le perdre dans l'esprit de la dame. Sa qualité de compère le mettait à portée de la voir plus souvent que lui et d'en être mieux accueilli. Tingusse en effet ne manqua point de profiter de

ce double avantage pour se faire aimer, et parla si bien et si souvent qu'il fut payé d'un tendre retour, et de toutes les faveurs qu'un amant peut désirer. Meucio n'eut pas de peine à s'en apercevoir, ce qui l'affligea sensiblement; mais, dans l'espérance d'être un jour aussi heureux que lui, et se trouvant intéressé à ne pas lui donner de la jalousie, il feignit de tout ignorer, et c'est effectivement ce qu'il pouvait faire de mieux.

L'amant favorisé trouvait si doux d'être auprès de sa commère qu'il ne cessait de faire des voyages à sa métairie; il y mettait le temps tellement à profit, qu'à force de bêcher le jardin de la belle il gagna une maladie de poitrine dont il mourut en fort peu de temps. Trois jours après sa mort (sans doute qu'il ne l'avait pu plus tôt), il apparut, pendant la nuit, à son ami Meucio, suivant la promesse qu'il lui en avait faite, et lui dit qu'il venait lui apprendre des nouvelles de l'autre monde. Meucio fut d'abord effrayé de cette apparition; mais s'étant enfin rassuré : mon cher ami, lui dit-il, sois le bienvenu. Puis il lui demanda s'il était du nombre des perdus. Les choses perdues, répondit Tinguette, sont celles qui ne se retrouvent plus. Comment pourrais-je être ici, si j'étais perdu ? Point de plaisanterie, reprit Meucio; je te demande si tu es du nombre des damnés, si ton âme brûle du feu d'enfer. Non, mon ami, je ne suis point damné; mais je ne laisse pas de souffrir de grandes peines pour les péchés que j'ai commis. Meucio lui demanda quelles peines on infligeait là-bas pour chaque péché commis dans ce monde-ci. Le mort satisfit sa curiosité et entra dans les plus grands détails à cet égard. Meucio, plein de reconnaissance et d'attachement pour son ami, lui offrit ses services sur la terre, et l'invita à lui dire s'il pouvait faire quelque chose qui lui fût agréable. Je ne refuse point tes offres, répondit le fantôme : je te prie de faire dire des messes, des oraisons, et de distribuer quelques aumônes à mon intention. Après que Meucio eut promis de satisfaire à ses désirs, le mort allait se retirer, lorsque son ami se souvenant de la commère, le pria d'attendre un moment, et lui demanda quelle peine on lui avait fait souffrir pour avoir eu commerce avec elle. — Dès que je fus arrivé dans l'autre monde, je me trouvai vis-à-vis d'un esprit qui savait, je crois, tous mes péchés, et qui me conduisit à un certain lieu pour les

expier, où je trouvai force compagnons de misère. Étant ainsi mêlé parmi eux, et me souvenant de ce que j'avais fait avec ma commère, j'attendais à tout moment une punition plus forte. Quoique je fusse alors au milieu d'un feu très vif, la peur me faisait trembler. Un esprit me voyant dans cet état : qu'as-tu donc fait plus que les autres pour trembler ainsi ? J'ai peur, lui dis-je, d'être puni d'un grand péché que j'ai commis. — Quel est ce péché, poursuivit-il, qui t'effraie tant ? — C'est d'avoir couché avec une de mes commères, et d'y avoir couché si souvent que j'y ai laissé la peau. — Tu es un grand sot, répliqua l'esprit en se moquant de moi : tranquillise-toi, et sois sûr qu'on ne tient aucun compte ici-bas de ce qu'on fait là-haut avec les commères.

Après ces mots, Tingusse, voyant que le jour commençait à poindre, prit congé de son ami et disparut comme un éclair.

Meucio ayant appris qu'on ne demandait point compte, dans l'autre monde, de ce qu'on fait dans celui-ci avec les commères, rit de la simplicité qu'il avait eue d'en avoir autrefois épargné plusieurs par délicatesse de conscience, et se promit bien de réparer sa sottise à la première occasion qui s'en présenterait.

Si frère Robert, dont on nous a parlé, eût su cela, il n'eût pas eu besoin d'étaler tant de rhétorique pour convertir sa bonne commère ; il l'en aurait instruite, et dès lors elle n'eût plus fait tant de difficultés pour lui accorder ses faveurs.

\*  
\* \*

Le soleil penchait vers son couchant, et l'on sentait déjà les fraîches haleines du zéphyr quand le roi eut achevé sa nouvelle. Voyant que chacun avait dit la sienne, il se leva de dessus son siège, et ôtant sa couronne, il la posa sur la tête de madame Laurette en lui disant : C'est vous, madame, que je fais reine de cette aimable compagnie ; vous nous commanderez en souveraine qui ne se servira de son autorité que pour faire des choses qui soient agréables à la société. Puis il reprit sa place.

La nouvelle reine, après avoir salué gracieusement la compagnie, fit appeler le maître d'hôtel, et lui commanda de mettre les tables dans la délicieuse vallée, de meilleure heure qu'à l'ordinaire, afin qu'on pût à loisir s'en retourner au château. Elle lui prescrivit ensuite tout ce qu'il aurait à

faire pendant la durée de son gouvernement. Quand elle eut ainsi donné ses ordres, elle se tourna vers la compagnie et parla en ces termes : Dionéo voulut hier que notre entretien d'aujourd'hui roulât sur les tromperies que les femmes font aux maris : si je ne craignais de passer pour vindicative, j'ordonnerais que l'entretien de demain eût au contraire pour objet les tromperies que les hommes font à leurs femmes ; mais, laissant de côté toute espèce de vengeance, je veux que chacun ait la liberté de raconter, soit les tromperies que les hommes se font entre eux, soit celles qu'ils font à leurs femmes, soit celles que les femmes font à leurs maris. J'imagine que, donnant un plus vaste champ à la malignité, les nouvelles seront plus agréables et plus variées. Après ces mots, elle se leva et donna congé à la compagnie jusqu'à l'heure du souper. Tout le monde se sépara, et chacun alla où le plaisir l'entraînait. Les uns portèrent leurs pas au bord des eaux limpides qui décoraient cette belle vallée ; les autres s'amuserent à folâtrer sur la verdure ombragée d'arbres. Dionéo et madame Flamette chantèrent longtemps ensemble la romance d'Arcite et Pamélon.

Après que chacun se fut divertì à sa manière, l'heure du souper étant venue, on se mit à table tout près d'un petit lac où l'on respirait un air frais. Le souper fut très gai : le chant de mille oiseaux divers ne contribua pas peu à le rendre délicieux. Au sortir de table, on fit encore quelques tours dans la vallée, en attendant que le soleil fût couché ; puis, par ordre de la reine, on reprit, sur la brune, le chemin du château, où l'on arriva au petit pas, et en s'entretenant de mille choses plus divertissantes les unes que les autres. Du vin frais et quelques confitures qu'on avait préparées servirent à délasser les dames de la petite fatigue du voyage. Après cette légère collation, on se rendit auprès de la belle fontaine, où l'on dansa au son de la cornemuse de Tindaro et à celui de plusieurs autres instruments. Le chant succéda à la danse. La reine le fit cesser un instant, pour commander à madame Philomène de dire une chanson. Cette dame chanta aussitôt celle-ci :

DIEUX ! que ma vie est languissante !  
Quand viendra le moment où mes yeux satisfaits  
Verront encore la retraite charmante  
D'où je partis avec tant de regrets ?

Je n'en sais rien, hélas ! mais je n'aspire  
 Qu'à retourner dans cet heureux séjour.  
 Oh ! cher objet du plus parfait amour,  
 Console-moi, c'est à toi de me dire  
 Quel jour enfin je pourrai te revoir ;  
 C'est de toi seul que je puis le savoir.  
     Tu charmeras l'impatience  
     D'un cœur si longtemps dévoré  
     D'ennuis mortels, dans ton absence,  
     Si tu lui donnes l'espérance  
     De ce retour tant désiré.

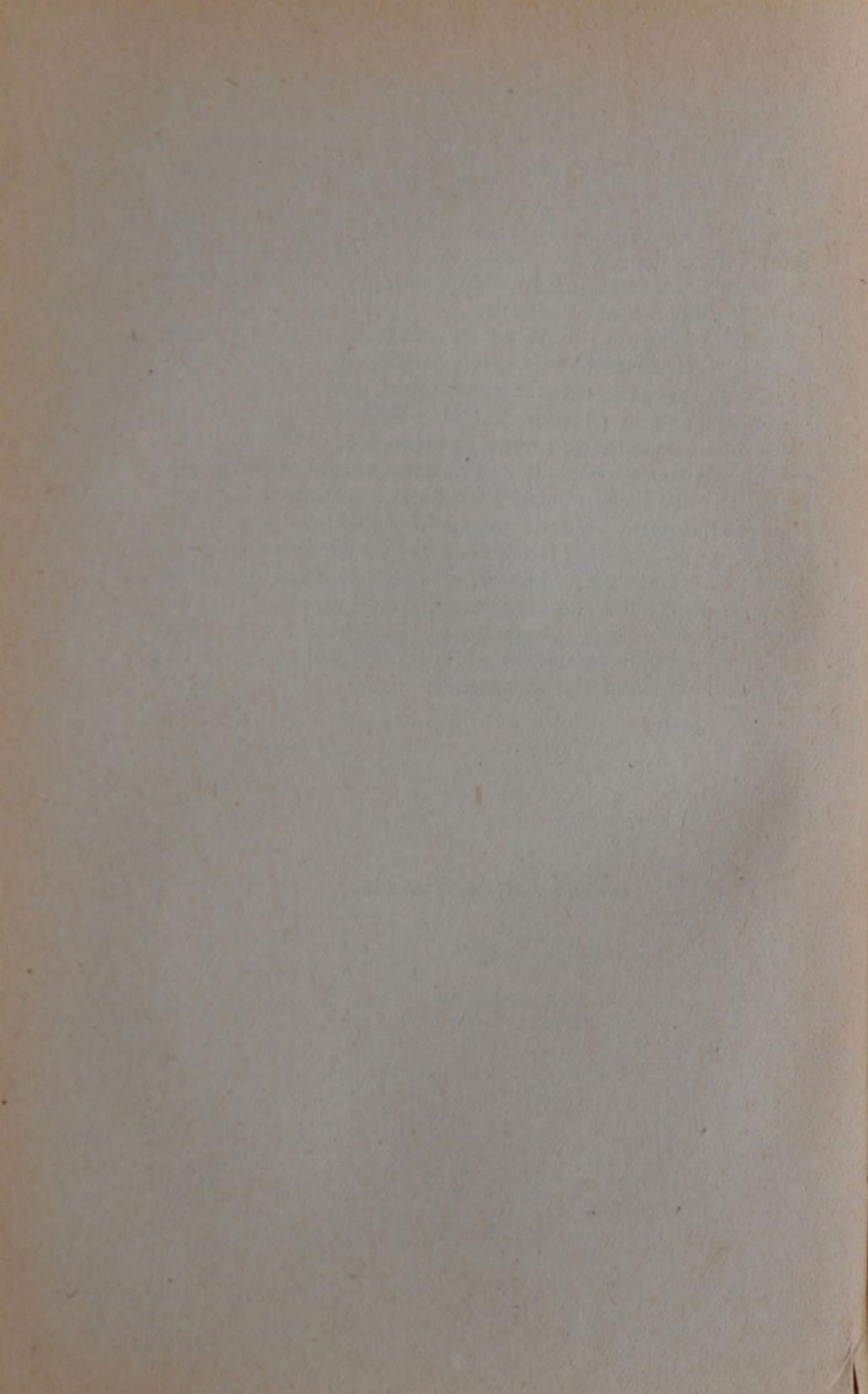
Mortel charmant, délices de mon âme,  
 Que tu sus bien me plaire et m'enflammer !  
 Dieux ! quels plaisirs ! comment les exprimer ?  
 Je brûle encore de cette vive flamme.  
 Oui, nuit et jour, je te vois, je t'entends,  
 Je crois répondre à tes tendres accents ;  
     Et je m'embrase, à ton image,  
     De feux sans cesse renaissants  
     Que rien n'apaise et ne soulage.  
     Seul, tu peux calmer leur ravage,  
     Qui met le trouble dans mes sens.

Hélas ! dis-moi quand finiront mes peines ?  
 Ne puis-je pas un jour te retrouver  
 Sur le rivage où je vins m'abreuver  
 Du doux poison qui brûle dans mes veines !  
 Dieu de mon cœur tu peux me rassurer  
 En m'apprenant que je dois l'espérer.  
     De cette entrevue agréable,  
     Que j'emploierai bien les instants !  
     Ah ! puisse le ciel favorable  
     Hâter un bien si désirable,  
     Et m'en laisser jouir longtemps.

Ah ! si l'amour doit remplir mon attente,  
 Je saurai mieux contenter mon désir,  
 Que je ne fis, quand, te laissant partir,  
 J'écoutai trop ma douleur impuissante.  
 Je veux qu'alors, dans mes bras amoureux,  
 Tes doux baisers récompensent mes feux.  
     Viens donc embrasser ton amante,  
     Ne retarde plus son bonheur.  
     C'est son ardeur impatiente  
     Qui soupire quand elle chante  
     Les vers que lui dicte son cœur.

Ces vers, chantés du ton le plus passionné, donnèrent à penser à toute la compagnie que madame Philomène avait un amant dont l'absence la contraignait de s'exprimer de la sorte; et comme, d'après ses propres expressions, il était naturel de croire qu'elle ne s'était pas bornée, avec lui, à de simples protestations de tendresse, plusieurs des dames portèrent envie à son bonheur.

Après la chanson, la reine se souvenant que le lendemain était vendredi : Vous savez, Messieurs et Dames, dit-elle en se tournant vers la compagnie, que demain est un jour consacré à la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ. Vous vous souvenez que nous le célébrâmes dévotement la semaine dernière, sous le gouvernement de madame Néiphile, en suspendant nos entretiens ordinaires jusqu'au dimanche suivant. Voulant donc imiter le bon exemple que cette reine m'a donné, il me semble que ce sera bien fait à nous de nous abstenir, demain et après-demain, de conter des nouvelles, pour employer ces deux jours aux affaires de notre salut. Toute la compagnie applaudit à cet arrangement; et comme la nuit était déjà fort avancée, tout le monde se sépara et alla se coucher.



## HUITIÈME JOURNÉE

---

Le soleil commençait à peine à dorer la cime des plus hautes montagnes, lorsque la reine et la compagnie sortirent de leurs chambres pour aller respirer dans le parc la fraîcheur du matin. Après s'être promenés quelque temps, ils allèrent entendre la messe vers les sept ou huit heures du matin, dans une petite église peu éloignée du château. Au retour, on servit le dîner, qui fut fort agréable. La musique et la danse suivirent le repas. La reine permit ensuite à chacun d'aller faire sa méridienne, s'il le jugeait à propos. On se réunit l'après-midi auprès de la belle fontaine, où, tout le monde s'étant assis pour s'égayer à l'ordinaire par des récits amusants, madame Néphile, par les ordres de la reine, commença à parler ainsi.

### NOUVELLE I. — A FEMME AVARE GALANT ESCROC.

Puisque le ciel a voulu que je commençasse la journée, je ne m'en plaindrai point. Vous allez donc entendre ma nouvelle. Je dois seulement vous prévenir que, comme il a été beaucoup question, dans les dernières qu'on a racontées, des tours que les femmes ont joués aux hommes, je crois devoir vous en raconter un qu'un homme joua malignement à une femme : non que je veuille le blâmer de l'avoir ainsi trompée ; c'est au contraire pour l'en louer, car la femme le méritait bien ; et pour vous montrer en même temps que si les hommes sont souvent dupes de leurs maîtresses, ils savent aussi les duper à leur tour. Cependant, à dire vrai, le trait que je vais vous raconter ne mérite pas le nom de tromperie, mais plutôt celui de juste punition : toute femme qui se pique un peu d'honnêteté doit être jalouse de son

honneur, et celle dont il s'agit l'était si peu du sien qu'elle n'eut point de honte de le vendre. On peut pardonner des faiblesses à notre sexe ; mais les femmes qui osent se livrer pour de l'argent méritent le feu, comme le dit l'autre jour Philostrate en nous contant l'aventure qui arriva à madame Philippe de Prato.

Il y eut autrefois à Milan, un soldat allemand, nommé Gulfart qui passait pour un fort honnête homme, et qui était fidèlement attaché au prince qu'il servait, qualité qui n'est pas ordinaire aux gens de sa nation. Comme il se faisait un point d'honneur de rendre ponctuellement ce qu'il empruntait, il trouvait sans peine de l'argent et à très petit intérêt, quand il en avait besoin. Ce bon soldat devint amoureux d'une très belle dame, nommée Ambroise, mariée à Gasparin Sagastrace, riche négociant de Milan, qui le connaissait particulièrement, et qui l'aimait beaucoup. Il sut si bien s'y prendre que le mari ni personne ne s'aperçut de l'amour dont il brûlait pour elle. Croyant avoir remarqué qu'il ne déplaisait pas, il se hasarda à lui faire parler, pour la prier de payer d'un tendre retour les sentiments qu'elle lui avait inspirés, lui promettant de s'en rendre digne par son empressement à faire tout ce qui pourrait lui être agréable. La belle, après bien des façons, consentit à se rendre à ses désirs, à condition qu'il garderait un secret inviolable, et qu'il lui donnerait deux cents écus dont elle avait besoin.

Gulfart fut si choqué de l'avarice de la dame, dont il ne l'aurait jamais soupçonnée, que peu s'en fallut que son amour ne se changeât en aversion ; cependant il se radoucit et résolut de la tromper. Dans cette idée, il lui fit dire qu'il était prêt à faire ce qu'elle désirait ; qu'il voudrait être plus riche pour lui offrir une plus forte somme ; qu'elle n'avait qu'à l'instruire du jour et du moment auxquels il pouvait aller la trouver, et qu'il lui remettrait l'argent qu'elle lui demandait. Cette femme méprisante lui manda que son mari partait bientôt pour Gènes, et qu'elle ne manquerait pas de l'envoyer chercher le jour même de son départ.

Gulfart sachant que Gasparin devait bientôt faire ce voyage, se hâta de l'aller voir. J'aurais besoin, lui dit-il, de deux cents écus, et vous m'obligerez sensiblement de me

les prêter, au même intérêt que vous m'avez toujours prêté jusqu'à présent. Gasparin lui rendit ce service avec plaisir, et compta la somme sur-le-champ, à la grande satisfaction du militaire.

Quelques jours après, le négociant partit pour Gênes. Sa femme envoya dire aussitôt au galant qu'il pouvait venir, et qu'il n'oubliât pas d'apporter la somme convenue. Gulfart, qui avait intérêt de trouver la belle en compagnie, et qui craignait qu'elle ne fût toute seule, se fit accompagner par un de ses amis, et lui dit en la présence de cet ami et d'un commis qui était avec elle dans ce moment : voilà, Madame, deux cents écus bien comptés que je vous prie de remettre à votre mari, quand il sera de retour de son voyage. Elle les prit, sans entendre d'autre malice aux paroles de Gulfart, si ce n'est qu'il avait parlé ainsi par pure politique et pour qu'on ne soupçonnât pas que cet argent était le prix qu'elle avait mis à ses faveurs. C'est pourquoi elle lui répondit qu'elle ne manquerait pas de s'acquitter de la commission à l'instant même de son arrivée ; mais voyons, ajouta-t-elle, si la somme est complète. Elle se met aussitôt à la compter sur une table ; et voyant qu'il n'y manquait pas une obole, elle la remit dans le sac, et dit ensuite tout bas à Gulfart de repasser sur la brune, parce qu'elle serait seule. Il n'y manqua pas, et la belle l'ayant conduit dans sa chambre, ils passèrent la nuit ensemble. Le galant ne s'en tint pas à cette nuit-là, il sut engager madame Ambroise à partager plusieurs autres fois son lit avec lui pendant l'absence de son mari.

Quand celui-ci fut de retour à Milan, Gulfart saisit le moment qu'il était avec sa femme pour entrer chez lui, accompagné de son ami. Gasparin, lui dit-il après les premiers compliments, les deux cents écus que vous me prêtâtes, avant votre voyage, m'ayant été inutiles pour l'objet auquel je les destinais, je les rendis, le jour même de votre départ, à votre femme, qui les compta aussitôt devant moi ; ainsi, je vous prie de vouloir bien les rayer de votre livre. Le mari, se tournant vers sa femme, lui demanda si elle les avait reçus ; et, comme elle voyait devant elle le témoin qui les lui avait vu compter, elle ne put le nier, et s'excusa sur son peu de mémoire de ce qu'elle ne lui en avait point encore parlé. Soyez tranquille, dit alors Gasparin à Gulfart,

j'en déchargerai mon livre aujourd'hui sans plus tarder. Alors le galant se retira fort content d'avoir ainsi puni sa maîtresse de son avarice, et d'avoir su adroitement jouir longtemps de ses faveurs sans qu'il lui en eût coûté une obole. On imagine aisément combien la dame dut être sensible à un pareil tour.

## NOUVELLE II. — LE CURÉ DE VARLONGNE.

Les hommes et les dames furent enchantés du tour que Gulfart avait joué à l'avare milanaise. On en riait encore lorsque la reine regarda Pamphile en souriant, et lui commanda de dire sa nouvelle. Ce jeune gentilhomme obéit incontinent et parla ainsi.

C'est donc à moi, mes belles Dames, à vous amuser à mon tour par le récit d'une petite histoire. Il ne tiendra certainement pas à moi de remplir et de passer vos espérances à cet égard. Ma nouvelle sera contre ces sortes de gens qui nous offensent, sans qu'il soit en notre pouvoir de les offenser, du moins de la même manière; je veux dire les prêtres qui semblent avoir conjuré contre l'honneur de nos femmes, et qui croient avoir gagné les indulgences, lorsqu'ils sont venus à bout d'en séduire quelqu'une. Ils sont si contents, quand ils viennent de cocufier quelqu'un, qu'on jugerait à leur joie qu'ils ont mené aux pieds du pape le soudan d'Alexandrie. Il est fâcheux, pour nous autres laïcs, que nous ne puissions pas leur rendre la pareille. Mais nous avons du moins la consolation de nous venger sur leurs mères, leurs sœurs, leurs nièces et leurs bonnes amies, en leur faisant ce qu'ils font à nos femmes. Mon dessein donc est de vous raconter une amourette de village; vous rirez de la singularité du dénouement, qui vous fera voir qu'il ne faut pas toujours s'en rapporter à la bonne foi des prêtres.

Dans le village de Varlongne, qui, comme on sait, ou comme on l'a ouï dire, n'est pas fort éloigné de la ville de Florence, il y eut un maître curé, vigoureux de sa personne, et très propre pour le service des dames. Ce bon pasteur,

qui savait à peine lire, avait néanmoins le talent d'amuser ses ouailles et de les divertir le dimanche, au pied d'un orme, par ses contes et ses propos joyeux ; et, quand les maris s'absentaient, il savait visiter leurs femmes, auxquelles il donnait sa bénédiction, leur portant tantôt du gâteau, tantôt de l'eau bénite, et quelquefois des bouts de chandelle. Parmi les paroissiennes à qui il faisait ainsi sa cour, il n'y en avait point qui lui plût davantage que Belle-Couleur, femme d'un paysan connu sous le nom de Bientevienne de Mazzo. C'était à la vérité une bonne villageoise, dodue, fraîche, brunnette, bien découplée, telle en un mot qu'il la fallait à monsieur le curé. Elle était d'ailleurs de la meilleure humeur du monde, toujours la première à la danse, chantant au mieux l'air d'une bourrée et jouant parfaitement du tambourin. Le curé en devint si fort amoureux qu'il faillit en perdre l'esprit. Il courait tout le jour, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, dans l'espérance de la voir. Quand il savait, le dimanche et les jours de fête, qu'elle était à l'église, il chantait de toutes ses forces pour lui persuader qu'il était grand musicien ; mais quand il n'y voyait point sa chère Belle-Couleur, il s'y prenait avec plus de modération. Cependant, quelque passionné qu'il fût, il sut si bien faire que Bientevienne ni personne ne s'aperçut de l'amour qui le tourmentait. Pour se rendre favorable celle qui en était l'objet, il ne cessait de lui faire de petits présents, et lui envoyait tantôt une botte d'ail frais, tantôt des oignons nouvellement cueillis dans son jardin, tantôt des petits pois, et quelquefois un bouquet de fleurs. S'il la rencontrait quelque part, il la regardait du coin de l'œil, comme un chien qui en veut mordre un autre : mais la paysanne faisant semblant de ne pas s'en apercevoir, et bien aise de paraître sauvage, passait presque toujours sans s'arrêter. Ce dédain chagrinait fort monsieur le curé. Il ne se laissa pourtant pas décourager par les froideurs de la belle. L'amour était trop enraciné dans son cœur pour être en état d'y renoncer. Tel est le charme de cette passion qui nous plaît, lors même qu'elle nous rend malheureux. Un jour qu'il se promenait, ses mains derrière le dos et l'air tout pensif, le hasard voulut qu'il rencontrât Bientevienne, monté sur un âne chargé de différentes productions de son jardin. Il lui demanda où il allait. Je vais à la ville, mon-

sieur le curé, pour une affaire importante : je porte ces fruits et ces légumes au seigneur de Bonacorci de Ginestret, pour l'engager à me traiter favorablement ; car vous saurez qu'il m'a fait donner une assignation par son coquin de procureur, juge des bâtimens, pour comparaître devant le tribunal civil. Tu fais bien, mon cher ami, répondit le curé, fort content dans le fond de son cœur ; Dieu te conduise, et reviens le plus tôt que tu pourras. Si tu rencontres par hasard Lapucio, mon clerc, ou Naldino, mon valet, je te prie de leur dire de m'apporter des attaches pour mes fléaux. Bien-tevienne le lui promit, et continua son chemin.

Le prêtre crut que c'était là le moment favorable pour aller voir sa bien-aimée Belle-Couleur, et pour faire une tentative auprès d'elle. Il courut droit à sa maison, et dit en entrant : Dieu veuille envoyer ici tous les biens qui sont ailleurs ! La paysanne, qui était montée en haut, l'ayant entendu ! soyez le bienvenu, monsieur le curé, lui dit-elle ; et où allez-vous donc ainsi trainant votre queue par le chaud qu'il fait ? J'ai trouvé ton mari qui allait à la ville, répondit le pasteur, et je suis venu passer quelques instans avec toi. Belle-Couleur étant descendue, fit asseoir le curé et reprit son travail, qui consistait à trier de la graine de choux que son mari avait cueillie depuis quelques jours. Le curé profitant du tête-à-tête, entama ainsi la conversation. Il est donc décidé, ma chère amie, que tu veux toujours me faire souffrir ? — Moi ! et qu'est-ce que je vous fais ? — Tu ne me fais rien à la vérité ; mais n'est-ce pas assez de m'empêcher de faire avec toi ce que je voudrais ! — Est-ce que les prêtres font cela ? — Sans doute, et mieux que les autres hommes. Pourquoi donc ne le ferions-nous point ? n'avons-nous pas tout ce qu'il faut pour cette besogne ? nous y sommes même plus habiles que les autres, parce que nous le faisons plus rarement. Laisse-moi besogner avec toi ; je t'assure que t'en trouveras bien. — J'en doute fort, car vous êtes tous avares comme des diables. — T'ai-je encore refusé quelque chose ? demande-moi ce que tu voudras, et sois sûre de l'obtenir. Veux-tu une paire de souliers, un ruban, un fichu ? — J'ai de tout ce que vous m'offrez là ; mais, puisque vous m'aimez tant, rendez-moi donc un service : je ferai ensuite tout ce que vous voudrez. Parle, reprit le curé avec vivacité, je suis prêt à faire tout ce qui te sera agréable. —

Je dois aller samedi prochain à Florence, dit Belle-Couleur, pour rendre de la laine que j'ai filée et pour faire raccommoder mon rouet; si vous voulez me prêter cent sols, que vous avez assurément, vous me mettez dans le cas de retirer de chez un usurier ma jupe et mon tablier des dimanches, que je portais le jour de mes noces. Voyez si vous êtes dans l'intention de me donner cet argent: ce n'est qu'à cette condition que vous obtiendrez de moi ce que vous désirez. — Je n'ai pas d'argent sur moi, mais je m'engage à te donner les cent sols avant samedi. — Oh! vous autres gens d'église, vous promettez beaucoup et ne tenez rien. Vous ne ferez pas de moi comme de la crédule Billuzza, que vous renvoyâtes bellement sans lui donner un seul liard, et qui, à cause de cela même, est devenue fille du monde. Je ne suis pas d'avis de me laisser duper de même. Si vous n'avez pas l'argent que je vous demande, allez le chercher. — Epargne-moi, de grâce, la peine d'aller chez moi, par le grand chaud qu'il fait. D'ailleurs songe que nous sommes sans témoins, et qu'il n'en serait peut-être pas de même à mon retour. Profitons de l'occasion, puisqu'elle est si favorable. — Allez-y, vous dis-je, sinon vous n'en tâterez point, je vous jure.

Le prêtre, voyant qu'elle était résolue à ne consentir à rien, sinon un *salvum me fac*, et lui, désirant faire la chose *sine custodia*: puisque tu ne crois pas, lui dit-il, que je t'apporte les cent sols, tiens, voilà mon manteau que je te laisse pour gage. — Voyons ce manteau et ce qu'il peut valoir. — Mon manteau est d'un beau drap de Flandre, à trois bouts, et même à quatre, au dire d'un de mes paroissiens. Il n'y a pas encore quinze jours que le fripier Otto me le vendit dix bonnes livres, et Buillet qui, comme tu sais, se connaît en étoffes, prétend qu'il en vaut quinze. — Cela me paraît un peu difficile à croire; mais je veux bien m'en contenter. Nous verrons si vous êtes homme de parole. Le curé, qui brûlait d'envie de satisfaire sa passion, lui remit son manteau; et après qu'elle l'eut enfermé dans un coffre: passons, lui dit-elle, dans la grange, où jamais personne ne vient. Le curé la suivit et s'amusa avec elle de la bonne manière. Après s'en être donné tant qu'il put en prendre, il s'en retourna chez lui en simple soutane, comme s'il venait de quelque noce.

A peine fut-il arrivé au presbytère, que, considérant le peu de profit qu'il retirait de sa cure, il se repentit d'avoir laissé son manteau, et pensa aux moyens de le recouvrer sans être obligé de donner la somme convenue : toutes les offrandes de l'année réunies auraient à peine pu la former. Son esprit malin et rusé lui fournit un expédient. Comme le jour suivant était un jour de fête, il envoya le fils d'un de ses voisins chez Belle-Couleur pour la prier de lui prêter son mortier de marbre, prétextant avoir du monde à dîner, ce qu'elle fit de grand cœur. Deux jours après, il le renvoya par son clerc, à l'heure qu'il jugea que Bientevienne et sa femme devaient être à table. Monsieur le curé m'a chargé de vous bien remercier, dit le clerc en s'adressant à la femme, et de vous demander le manteau que le garçon vous laissa pour gage, en vous empruntant le mortier. Belle-Couleur, fronçant le sourcil à cette demande, allait répondre, lorsque son mari l'en empêcha, en lui disant d'un air fâché : d'où vient que tu prends des gages de notre curé ; tu mériterais en vérité que je te donnasse un bon soufflet pour t'apprendre à te méfier ainsi de notre honnête pasteur. Rends-lui vite son manteau, et garde-toi de ne jamais lui rien refuser sans gage ; demandât-il même notre âne. La femme se lève en grognant entre ses dents, sort le manteau du coffre, et dit au clerc en le lui remettant : je te prie d'assurer de ma part monsieur le curé que, puisqu'il agit de la sorte, il ne pilera de sa vie à mon mortier. Le clerc s'étant acquitté de la commission, d'accord, répondit le curé ; mais tu peux dire aussi à Belle-Couleur, quand tu la verras, que si elle ne me prête point son mortier, je ne lui prêterai pas non plus mon pilon : l'un vaut bien l'autre assurément.

Bientevienne ne fit point attention aux paroles de sa femme, qu'il prit pour l'effet des reproches qu'il venait de lui faire. Pour Belle-Couleur, elle fut longtemps fâchée contre le curé ; mais les vendanges raccommoquèrent tout. Le prêtre lui fit présent d'un petit tonneau de vin nouveau et d'une mesure de châtaignes, et recouvra, par ce moyen, ses bonnes grâces. Ils vécurent depuis en grande intelligence, visitèrent fréquemment la grange, et prirent si bien leurs précautions que personne ne se douta de leur intrigue.

## NOUVELLE III. — L'ESPRIT CRÉDULE.

La nouvelle de Pamphile, qui fit beaucoup rire les dames, étant achevée, la reine commanda à madame Elise de dire la sienne. Cette dame, qui riait encore, commença aussitôt et parla en ces termes : Je ne sais, Mesdames, si ma nouvelle vous paraîtra aussi plaisante que celle que vous venez d'entendre ; mais, du moins, je puis vous assurer qu'elle est très vraie, quoique peu vraisemblable.

Dans notre bonne ville de Florence, qui fourmille de toutes sortes de personnages, il y avait un peintre nommé Calandrin, homme simple et neuf au dernier point. Il était presque toujours avec deux autres peintres, dont l'un portait le nom de Lebrun, et l'autre celui de Bulfamaque, gens fort enjoués, mais prudents et rusés, et qui ne fréquentaient Calandrin que pour s'amuser de sa grande simplicité.

Il y avait dans le même temps à Florence un jeune homme nommé Macé del Saggio, qui était bien le personnage le plus facétieux et le plus délié qu'il fût possible de trouver. Ayant entendu parler de la simplicité de Calandrin, il résolut de s'en divertir, en lui jouant quelque bon tour, ou en lui faisant accroire quelque chose d'extraordinairement ridicule. Il le rencontra un jour dans l'église de Saint-Jean, occupé à examiner les diverses peintures et le beau tabernacle qu'on avait posé depuis peu sur le maître-autel. L'occasion paraissant favorable à son dessein, il s'en ouvre à un de ses amis qui était avec lui, et s'approche, dans cette intention, du bon Calandrin. Il fait d'abord semblant, ainsi que son ami, de ne pas l'apercevoir, et se met à parler du mérite de certaines pierres, et en parle si pertinemment qu'on eût cru entendre le plus fameux des lapidaires. Le peintre, qui l'écoutait raisonner, et qui paraissait émerveillé de ce qu'il entendait, s'approche des deux discoureurs, et les salue en les abordant. Macé continue sa conversation avec son ami, lorsque Calandrin l'interrompt pour lui demander où l'on trouvait des pierres si précieuses et de si grande vertu. On en trouve beaucoup, répond Macé d'un air sérieux, à Berlin-

sonne, ville du pays basque, située dans un canton nommé Bengodi, où l'on lie les ceps de vigne avec de la saucisse. On a, dans ce pays-là, continua-t-il, une oie pour de l'argent et un oison par-dessus le marché. On y voit une montagne de fromage de Parme rapé, sur laquelle demeurent des gens qui ne sont occupés qu'à faire des macaronis et des massepains, qu'on cuit dans du jus de chapon, et qu'on jette ensuite en bas aux passants ; et plus en a qui plus en attrape. Au pied de cette montagne coule un ruisseau de vin de Malvoisie, auquel il ne se mêle jamais une goutte d'eau. O le bon pays, s'écrie Calandrin ; mais dites-moi, je vous prie, ce qu'on fait des chapons dont le jus sert à faire les biscuits ? — Ce qu'on en fait ? les Basques les mangent tous. — Avez-vous été dans ce pays-là ? — Si j'y ai été ? oh ! je vous en réponds ; plus de mille fois. — Est-ce bien loin d'ici ? — Il y a plus de mille lieues. — Il est donc encore plus loin que la Brusse. — Assurément.

Calandrin voyant que Macé disait tout cela d'un grand sang-froid, le crut comme un article de foi. C'est trop loin pour moi, ajouta-t-il ; autrement je serais ravi d'y aller avec vous, pour avoir le plaisir de voir faire la culbute à ces macaronis, à ces biscuits, et d'en attraper une bonne quantité. Mais ayez la bonté de me dire si l'on trouve, dans ce pays si singulier, les pierres dont vous parliez tout à l'heure ? — Sans doute, il y en a de deux sortes. Les unes sont des pierres à moudre, qu'on tire de Sertignage et de Moutisce, dont on fait des meules de moulin, et ces meules tournent d'elles-mêmes pour faire la farine. De là vient qu'on dit proverbialement, dans ce pays-là, que les grâces viennent de Dieu, et les bonnes meules de Moutisce. Ces pierres à moudre sont en si grande quantité que les habitants de ce pays n'en font pas plus de cas que des émeraudes. Celles-ci y sont si communes, qu'il y en a des montagnes plus élevées que le mont Morel. Elles jettent tant d'éclat qu'il fait jour au milieu de la nuit. Qui ferait enchâsser ces pierres, avant de les tirer de la carrière, et les porterait au soudan, serait sûr d'en avoir tout ce qu'il voudrait. L'autre espèce de pierre précieuse qu'on trouve dans ce pays, est celle que nous autres lapidaires appelons éliotropie. Elle a la vertu de rendre invisible quiconque en porte sur soi. Il faut avouer, dit Calandrin, que ce pays est

merveilleux. Faites-moi le plaisir de me dire, continua-t-il, si l'on ne trouve point ailleurs cette dernière sorte de pierre? — On en trouve aussi dans la Toscane, dans la plaine de Mugnon. — De quelle grosseur, de quelle couleur est-elle? — Il y en a de toutes les grosseurs; mais presque toutes sont de couleur noirâtre.

Calandrin, ayant bien retenu tout ce que Macé lui avait dit de la nature de ces dernières pierres, et se faisant mille félicités chimériques, s'il pouvait en trouver, se retira résolu d'en chercher. Mais ne voulant rien faire sans ses amis Lebrun et Bulfamaque, il les chercha en diligence, pour leur communiquer sa découverte et son projet. Après avoir couru toute la matinée pour les joindre, il se ressouvint sur l'heure de midi, qu'ils travaillaient tous deux au monastère des dames de Faenza. Il alla les y trouver, négligeant toutes ses affaires pour cet objet. Mes amis, leur dit-il, nous voilà les plus riches de Florence, si vous voulez vous en rapporter à moi. J'ai appris d'un homme digne de foi, que, dans la plaine de Mugnon, se trouve une pierre qui a la vertu de rendre invisible celui qui la porte sur lui; ainsi, je suis d'avis que nous allions la chercher sans délai: nous la trouverons, je vous en assure; je sais comme elle est faite. Quand nous l'aurons trouvée et mise dans notre poche, qui pourra nous empêcher d'aller chez ces gros banquiers dont les comptoirs sont, comme vous savez, toujours pleins de ducats, et d'en remplir nos poches? nous ne serons vus de personne. Par ce moyen, nous deviendrons riches en fort peu de temps, et nous n'aurons plus la peine de barbouiller des murailles tout le long du jour, comme font les limaçons.

Lebrun et Bulfamaque ne purent entendre ces extravagances sans en rire eux-mêmes. Ils auraient éclaté, s'ils n'avaient voulu prolonger leur amusement. Feignant donc d'être surpris du discours de cet imbécile, ils louèrent la sagesse de son projet; après quoi, Bulfamaque lui demanda comment on nommait cette pierre merveilleuse. Calandrin, qui n'avait pas plus de mémoire que de jugement, en avait déjà oublié le nom. Qu'avons-nous à faire, répondit-il, de savoir comment on la nomme, pourvu que nous connaissions sa vertu et que nous puissions nous la procurer? Je la connais, il n'en faut pas davantage. Si vous voulez me croire, nous

irons sur-le-champ la chercher. Comment est-elle donc faite, dit Lebrun? — Il y en a de différentes grosseurs ; mais toutes sont d'une couleur noirâtre. Pour ne pas nous tromper, nous amasserons celles qui approchent de la couleur noire, jusqu'à ce que nous ayons rencontré la véritable. Allons, mes amis, ne perdons point de temps. Un peu de patience, dit Lebrun ; puis, se tournant vers son camarade, il me paraît, lui dit-il, que notre ami raisonne très juste. Mais il me semble aussi que ce n'est pas une heure propre à cette recherche : le soleil est à présent si chaud, et donne si à plomb sur la plaine de Mugnon, que je suis persuadé qu'il doit avoir calciné les pierres qu'il peut y avoir, et que celles qui sont naturellement noires nous paraîtraient blanches. D'ailleurs, comme c'est aujourd'hui un jour ouvrable, nous pourrions rencontrer dans cette plaine des gens qui, devant notre dessein, chercheraient aussi bien que nous, et auraient peut-être plus de bonheur. Ainsi, je suis d'avis que nous remettons la partie à demain matin, qui est un jour de fête, si toutefois vous le trouvez à propos. Bulfamaque approuva le conseil de son camarade, et Calandrin imita, comme de raison, son exemple. Il les pria instamment l'un et l'autre de bien garder le silence sur cette chose, qui ne lui avait été confiée que sous le secret. Il leur conta en même temps tout ce qu'il avait entendu dire du pays basque, jurant comme un païen qu'il n'y avait rien de plus vrai.

Après que Calandrin se fut retiré, les deux peintres concertèrent la conduite qu'ils tiendraient le lendemain avec lui pour se bien divertir de son excessive crédulité. Cet original fut sur pied dès le point du jour. Il courut éveiller ses amis, qui furent bientôt prêts. Ils sortirent tous trois par la porte de Saint-Gal, et arrivèrent de fort bonne heure à la plaine de Mugnon. Calandrin, qui brûlait d'envie de trouver ladite pierre, marchait toujours le premier, allant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et se jetant avec précipitation sur toutes les pierres noires qu'il rencontrait. Lebrun et Bulfamaque allaient après lui, et, pour mieux lui en imposer, en ramassaient quelques-unes. Quand notre bon imbécile en eut plein sein, ses poches et son manteau, Lebrun voyant que l'heure du dîner approchait, demanda à son compagnon, ainsi qu'il en était convenu avec lui, où

donc est allé Calandrin ? Bulfamaque, qui le voit tout près de lui, tourne sa tête de tous côtés, et feignant de ne pas le voir, je n'en sais rien, répondit-il, mais il était là tout à l'heure. Que dis-tu, tout à l'heure ? reprit Lebrun ; je suis sûr qu'il s'en est retourné chez lui, et que, profitant de notre application à chercher, il est allé dîner sans daigner nous en avertir. Il a fort bien fait, repartit Bulfamaque, de nous jouer ce tour ; puisque nous avons été assez simples pour le suivre dans cette plaine, nous n'avons que ce que nous méritons. Quels autres que nous en effet auraient été assez imbéciles pour se laisser persuader qu'on trouve ici des pierres qui ont la vertu de rendre invisibles ceux qui les portent sur eux ?

Calandrin écoutait leur conversation avec la plus grande joie, et ne doutant point qu'il n'eût trouvé la pierre, il résolut de s'en retourner sans rien dire. Il leur tourna le dos et prit le chemin de la ville. Que faisons-nous ici, continua Bulfamaque ? pourquoi ne pas nous en retourner comme il l'a fait ? Je le veux bien ; mais je te jure que notre ami ne m'en fera plus accroire : je suis furieux du tour qu'il nous a joué. Que n'est-il encore assis près de nous ! je lui lancerais cette pierre dans les talons, et en même temps il la lui jette aux jambes. Calandrin sentit vivement le coup ; cependant il ne dit mot, et, après s'être gratté l'endroit où la pierre l'avait atteint, il double le pas et gagne le chemin. Bulfamaque prend une seconde pierre, et la montrant à Lebrun, j'enrage, lui dit-il, que ce faquin se soit ainsi moqué de notre crédulité ; s'il était ici, je lui donnerais de ce caillou sur le dos, et, en disant cela, il le lui jette justement à l'endroit qu'il avait dit. Ils le suivirent ainsi à coups de pierres, depuis la plaine de Mugnon jusqu'à la porte de Saint-Gal, où ils jetèrent à terre celles qui leur restaient. Ils s'arrêtèrent avec les gardes, qui, prévenus du fait, firent semblant de ne pas voir Calandrin quand il passa au milieu d'eux. Celui-ci, voyant qu'on l'avait laissé passer sans lui rien dire, était au comble de la joie. Il alla droit à sa maison, située près du coin des moulins. Il passa le long de la rivière, et le hasard voulut qu'il arrivât chez lui sans que personne lui dit un seul mot, quoiqu'il fût chargé comme un mulet. Il est vrai qu'à cette heure-là il y avait peu de monde dans les rues parce que c'était justement l'heure du dîner. Mais sa

femme, nommée Tesse, se trouva malheureusement sur la montée. Elle ne l'eut pas plutôt vu qu'elle se mit à le gronder de ce qu'il avait été si longtemps à revenir. D'où diable sors-tu à l'heure qu'il est? sais-tu bien que tout le monde a dîné? est-il possible que le ciel m'ait donné pour mari un homme de cette espèce?

Calandrin jugeant, par le discours de sa femme, qu'il n'était plus invisible, et croyant qu'elle seule en était cause, entra aussitôt dans la plus grande colère. Maudite femme, s'écria-t-il, que tu me fais de tort! tu as tout gâté; mais par ma foi tu me le paieras. Il se décharge au plus vite de ses pierres, et courant à elle d'un air furieux, il la bat, la prend aux cheveux, la jette à terre et lui donne tant de coups de poing, tant de coups de pied, qu'il la laisse presque morte, quoique la pauvre femme s'épuisât à lui demander pardon.

Pendant Lebrun et Bulfamaque, après avoir ri quelque temps avec les gardes de la folie de leur camarade, le suivirent de loin et à petits pas. Arrivés près de la porte de sa maison, et entendant qu'il battait sa femme, ils l'appellent comme s'ils ne faisaient que d'arriver. Calandrin tout en eau, enflammé de colère et las de battre sa femme, parut à la fenêtre et les pria de monter. Feignant d'être fâchés contre lui, ils entrent, et voyant la chambre pleine de pierres et sa femme échevelée, le visage meurtri et pleurant à chaudes larmes dans un coin : que signifie tout ceci, mon cher Calandrin, lui dirent-ils? Auriez-vous envie de bâtir, puisque voilà tant de pierres? et puis se tournant vers l'infortunée qui se lamentait : vous vous êtes donc vengé sur votre femme, lui dit Lebrun, du mauvais tour que vous nous avez joué? que veulent dire toutes ces folies? Calandrin, assis sur une chaise, accablé de lassitude, à cause du grand faix qu'il avait porté et des coups qu'il avait donnés, désolé de la bonne fortune qu'il croyait avoir perdue, n'eut pas la force de répondre un seul mot. Bulfamaque voyant qu'il gardait le silence, et ne pouvant contenir son indignation, lui dit : si tu avais quelque chagrin, ce n'est pas sur nous qu'il fallait te venger en nous laissant comme deux badauds dans la plaine de Mugnon, où tu nous avais menés sous un vain prétexte. C'est fort mal à toi de t'en être retourné sans nous rien dire. Tu peux compter aussi que c'est bien la dernière pièce que tu nous feras.

Calandrin ramassant le peu de forces qui lui restait : mes amis, répondit-il, ne vous fâchez pas; la chose n'est pas comme vous l'entendez. Je suis plus à plaindre que vous ne croyez. J'avais trouvé la pierre précieuse dont je vous avais parlé; vous en serez convaincu vous-mêmes, lorsque je vous aurai dit que j'étais à moins de dix pas de vous, dans le temps que vous me cherchiez. Il leur conta ensuite d'un bout à l'autre ce qu'ils avaient fait, sans oublier les coups de pierre qu'il avait reçus, tantôt sur les jambes, tantôt sur les épaules. Sachez de plus, continua-t-il, que les gardes, qui sont attentifs jusqu'à l'importunité pour voir tout ce qu'on porte dans la ville, ne m'ont pas dit le moindre mot en entrant; nouvelle preuve que j'étais vraiment invisible. En un mot, personne ne m'a vu et personne aussi ne m'a rien dit tout le long du chemin. Mais quand je suis arrivé ici, cette misérable femme est venue au-devant de moi; elle m'a vu et a renversé toutes mes espérances. Maudite engeance que les femmes! elles font perdre, vous ne l'ignorez pas, la vertu à toutes choses. Je me regardais comme le plus heureux des hommes et me voilà le plus malheureux. Je m'en suis vengé en la rouant de coups, et je ne sais ce qui m'empêche de lui en donner encore autant. Plût à Dieu que je ne l'eusse jamais vue! et là-dessus, s'échauffant tout de nouveau, il voulait la battre encore; mais ses amis l'en empêchèrent. Ils faisaient les surpris, et affirmaient la vérité des circonstances que Calandrin leur rapportait. Ils avaient toutes les peines du monde à s'empêcher de rire, et auraient sans doute satisfait leur envie à cet égard si la fureur de ce brutal qui en voulait toujours à sa femme ne les eût arrêtés. Ils lui représentèrent son tort de l'avoir ainsi maltraitée, s'efforçant de lui faire entendre qu'elle n'était aucunement la cause de son malheur, qu'il ne devait s'en prendre qu'à lui-même, puisqu'il s'était exposé à sa rencontre, sachant que les femmes, dans leur temps critique, détruisent la vertu de toutes choses. Mais que, puisque le bon Dieu ne lui avait point donné cette idée, il avait voulu sans doute le punir de les avoir trompés en ne leur faisant point part de sa découverte. Enfin, après plusieurs remontrances de cette nature, ils finirent par le raccommoder avec sa femme et le laissèrent fort chagrin dans sa maison pleine de pierres.

## NOUVELLE IV. — LE PRÉSOMPTUEUX HUMILIÉ.

Madame Élise avait achevé de raconter sa nouvelle, qui fit le plus grand plaisir à la compagnie, lorsque la reine se tourna vers madame Émilie pour lui dire de remplir sa tâche. Vertueuses Dames, dit aussitôt celle-ci, on a déjà vu, par les différentes histoires qu'on a débitées, combien les moines, les autres ecclésiastiques et les rois même sont portés vers les femmes; mais comme ce sujet est inépuisable, je crois devoir vous entretenir encore d'un prévôt d'église, qui, bon gré malgré, voulait se faire aimer d'une femme de condition; mais elle fut assez adroite pour s'en débarrasser, et assez bonne chrétienne pour le traiter comme il le méritait.

Personne de vous n'ignore que la ville de Fiesole, dont on découvre d'ici la montagne, est une des plus anciennes villes d'Italie. Quoiqu'elle n'offre aujourd'hui presque que des ruines, il n'est pas moins vrai qu'elle fut autrefois très grande, très peuplée, et que l'évêché qu'il y a encore est de temps immémorial. Or, auprès de l'église cathédrale de cette ville, demeurait, il y a quelques années, la veuve d'un gentilhomme. On la nommait madame Picarde. Comme elle n'était pas riche, elle faisait son séjour ordinaire à la ville dans une petite maison qui lui appartenait, et qu'elle partageait avec deux de ses frères, estimés et chéris de tout le monde. Cette dame avait encore assez de jeunesse, de beauté et d'agrément pour faire naître des passions. Le prévôt de la cathédrale, qui la voyait fréquemment à l'église, en devint si amoureux qu'il ne trouvait rien d'aussi charmant que cette veuve. Il ne fut pas longtemps sans lui déclarer les sentiments qu'elle lui avait inspirés, et la supplia de vouloir bien les payer d'un tendre retour. Quoique le chanoine fût déjà vieux, il n'en était ni plus raisonnable, ni plus honnête. Sa présomption et son audace le rendaient insupportable auprès des femmes, et jamais homme ne fit une déclaration d'aussi mauvaise grâce. En un mot, il avait un caractère et une figure si désagréables, qu'il n'y avait pas moyen de l'aimer. Madame Picarde, qui connaissait par-

faitement l'humeur de cet homme, bien loin d'être flattée des sentiments qu'il lui témoignait, passa de l'indifférence à la haine; mais comme elle avait autant de politesse que de vertu, elle crut devoir lui adoucir l'indignation qu'il venait de lui inspirer, et se contenta de lui répondre qu'elle ne pouvait lui savoir mauvais gré de son amitié, et qu'elle lui promettait volontiers la sienne, pourvu qu'il n'eût que des intentions honnêtes : ce qu'elle était portée à croire, puisqu'il était son père spirituel, prêtre, et déjà sur l'âge, trois motifs qui devaient l'engager à être chaste et continent. D'ailleurs, ajouta-t-elle, je ne suis plus d'âge à avoir des intrigues amoureuses avec qui que ce soit. Mon état de veuve m'oblige à plus de retenue que les autres femmes, et je dois fuir tout ce qui sent la galanterie. Ainsi, trouvez bon que je m'en tienne toujours, avec vous, à la simple amitié. Je ne puis ni ne veux vous aimer, comme vous pourriez l'entendre, et vous m'obligerez beaucoup de ne pas m'aimer non plus d'une manière contraire à mes principes, qui sont ceux de la religion et de l'honnêteté.

Une pareille réponse ne déconcerta pas le prévôt. Il ne s'était point flatté, malgré sa grande présomption, de subjuguier la veuve dans un premier entretien. Il revint plusieurs autres fois à la charge par lettres et par ambassades, et même de vive voix, quand il pouvait la rencontrer à l'église ou quelque autre part; tant qu'à la fin la dame, fatiguée de ses importunités, résolut de s'en débarrasser par un tour cruel, puisqu'il n'y avait pas moyen de lui faire entendre raison par l'honnêteté. Mais, avant de rien entreprendre, elle crut devoir communiquer son projet à ses frères, qui l'approuvèrent, après qu'elle les eut informés de toutes les démarches du prévôt.

Quelques jours après, madame Picarde alla, comme de coutume, à l'église cathédrale. Le vieux chanoine ne l'eut pas plutôt vue qu'il se hâta de l'aborder pour lui renouveler ses importunes sollicitations. Il la prend à l'écart, et après l'avoir sollicitée quelque temps, la belle pousse un profond soupir et paraît attendrie. Il est bien difficile, dit-elle ensuite, qu'une citadelle qui a tous les jours de nouveaux assauts à soutenir, ne se rende à la fin. C'est ce que je viens d'éprouver. Oui, vous avez vaincu ma résistance, et je consens à être à vous. — Je puis vous assurer, Madame,

reprit le chanoine au comble de la joie, que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. Ce qui m'étonne, c'est que vous ayez fait une si longue défense. Jamais femme ne m'avait résisté si longtemps. Si je n'ai pas perdu courage, c'est que j'étais sûr que vous finiriez par m'aimer. La question est de savoir quand et où nous pourrons nous trouver. — Ce sera quand il vous plaira, dit la veuve : je n'ai point de mari à craindre. Mais, pour ce qui est du rendez-vous, je ne sais trop quel lieu choisir. — Et pourquoi n'irai-je pas chez vous, répliqua le vieux chanoine? — Chez moi? la chose n'est guère possible : vous savez, Monsieur, que ma maison n'est pas fort vaste, et que mes deux frères n'en bougent presque ni jour ni nuit. Ils ont d'ailleurs le plus souvent compagnie. Il est vrai qu'ils n'entrent que bien rarement dans ma chambre; mais elle est si proche de la leur, qu'à moins de vouloir vous y tenir dans l'obscurité et sans dire mot, ni faire le moindre bruit, il n'y a pas moyen de vous y recevoir. On entend de l'une tout ce qui se dit dans l'autre, quelque bas qu'on puisse parler. Voyez d'après cela si vous vous sentez le courage d'y venir et d'y être muet. — Qu'à cela ne tienne, une nuit est bientôt passée, et, dans ces sortes de rencontres, la langue n'est pas toujours la chose dont on a le plus besoin. Nous pouvons en essayer, en attendant que nous trouvions un endroit moins gênant. Je me flatte donc, Madame, que vous voudrez bien ne pas laisser passer la nuit suivante sans couronner mon amour. — Soit, dit la veuve; mais le secret sur toutes choses, monsieur le prévôt. — Vous pouvez y compter, Madame; les gens d'église sont discrets, et je me pique de l'être plus que tous mes confrères. La dame lui prescrivit alors la façon dont il devait s'y prendre pour aller la trouver; et tout étant arrangé, ils se séparèrent.

Madame Picarde avait une servante qui n'était pas des plus vieilles, mais qui, en récompense, était la plus laide créature qu'il fût possible de voir. Qu'on se représente un visage plein de coutures, un nez de travers, des lèvres d'une grosseur extraordinaire, une bouche large, des dents longues, des yeux louches et bordés de rouge, un teint jaune et noirâtre, et l'on n'aura encore qu'une faible idée de sa laideur. Le reste du corps était parfaitement analogue au visage. Elle était toute contrefaite, bossue et boiteuse du côté

droit; en un mot, on aurait dit que la nature avait pris plaisir d'en faire un monstre de laideur et de difformité. Cette fille portait le nom de Cheute; mais, à cause de son grand nez écrasé, on lui avait donné le surnom de *Cheutasse*. Elle ne manquait pas d'esprit ni de malice, comme c'est assez l'ordinaire dans les personnes contrefaites. Si tu veux me faire un plaisir, lui dit sa maîtresse, en revenant de l'église, je te donnerai une chemise toute neuve. Pour une chemise, répondit Cheutasse, il n'est rien que je n'entreprenne. — C'est, continua la dame, de coucher cette nuit avec un homme dans mon lit, et de lui faire tout plein de caresses, sans mot dire, de peur que mes frères ne l'entendent. — Je coucherais avec dix hommes, dès qu'il s'agit de vous obliger. — Fort bien, mais prends garde surtout de ne pas parler, quelque chose que le galant te puisse dire.

La nuit venue, et le prévôt étant entré doucement et sans lumière dans la chambre de madame Picarde, les deux frères se mirent à parler tout haut, dans l'intention de se faire entendre du vieux galant, et de l'engager par là à garder le plus grand silence. A peine fut-il dans ladite chambre, qu'il se mit au lit, ainsi que la dame le lui avait recommandé. Cheutasse, à qui sa maîtresse avait bien fait la leçon, ne tarda pas à l'aller trouver. A peine fut-elle déshabillée que le vieux chanoine la prit dans ses bras, et s'en donna d'autant plus qu'il en avait jeûné depuis longtemps. La servante profita de la méprise, et se vengea du mieux qu'il lui fut possible du délaissement universel où, depuis longtemps elle était réduite à cause de sa grande laideur.

Pendant que ce beau couple mettait ainsi le temps à profit, sans oser se parler ni soupirer trop fort, la veuve dit à ses frères qu'ayant fait son personnage, c'était maintenant à eux à faire le leur. Là-dessus ils sortent tout doucement de leur chambre et vont chez l'évêque, ainsi qu'ils en étaient convenus avec elle. Le hasard veut qu'ils le rencontrent en chemin, qui venait passer la soirée avec eux et boire quelques verres de leur vin frais. Les deux gentilshommes, charmés de l'heureuse rencontre, le mènent à leur maison et le conduisent au fond d'une petite cour où, à la clarté de plusieurs flambeaux, ils lui servirent de leur meilleur vin. Après avoir bu et causé quelque temps de différentes choses, le prélat voulant se retirer, l'aîné des deux

frères le retint et lui dit : Monseigneur, puisque vous nous avez fait l'honneur de venir passer la soirée avec nous, vous nous permettrez de vous faire voir une chose que nous avons à vous montrer : elle est singulière en son genre. Très volontiers, répondit l'évêque. Les deux frères prennent chacun un flambeau et vont, suivis de monseigneur et de ses domestiques, à la chambre de leur sœur. Le bon prévôt qui avait, dit-on, déjà couru plusieurs postes avec sa jolie compagne, s'était endormi de fatigue, et tenait encore entre ses bras, malgré le grand chaud qu'il faisait, la guenon qu'il avait si bien festoyée. L'aîné des deux frères ouvre avec précipitation les rideaux du lit, et avançant le flambeau qu'il tenait à la main, montre le couple fortuné au prélat, qui ne peut revenir de son étonnement. On imagine aisément quelle dut être la confusion du prévôt, lorsque, éveillé par le bruit, il vit son évêque et tant de personnes autour de lui. Pour cacher sa honte et son humiliation, il enfonça sa tête dans les draps, priant le ciel de le tirer sain et sauf de ce mauvais pas. L'évêque lui reprocha sa turpitude, et lui commandant de se montrer, il lui fit remarquer avec quelle femme il était couché. Son désespoir et sa honte redoublèrent à cette vue; il était inconsolable d'avoir été pris pour dupe. Le prélat lui ordonna de s'habiller, et le renvoya chez lui, sous bonnegrarde, pour y commencer la pénitence du péché qu'il avait commis.

L'évêque ayant voulu savoir par quelle aventure le prévôt de son chapitre avait ainsi couché avec cette vilaine créature, les deux frères lui contèrent tout ce qui s'était passé. Il les loua beaucoup d'avoir eu recours à cette vengeance plutôt que de souiller leur main dans le sang d'un prêtre, quoique indigne de vivre.

Le prélat lui fit pleurer sa faute durant quarante jours; mais le dédain qu'il avait essuyé la lui fit pleurer bien plus de temps. Son aventure fut sue de toute la ville. Il garda plusieurs mois sa maison, et n'en sortait jamais sans que les enfants ne le montrassent au doigt, et ne criassent : voilà l'homme qui a couché avec Cheutasse.

Ce fut de cette manière que madame Picarde se débarrassa des importunités de monsieur le prévôt, et que sa servante gagna une chemise neuve et goûta des plaisirs que sa laideur lui avait interdits depuis sa première jeunesse.

## NOUVELLE V. — LA CULOTTE DU JUGE.

Quand madame Émilie eut achevé son récit, et que chacun eut applaudi à l'heureux stratagème de la veuve, la reine se tourna vers Philostrate et lui dit : c'est maintenant à vous à remplir votre tâche. M'y voilà prêt, répondit Philostrate, et il commença ainsi.

Je m'étais d'abord proposé de vous régaler d'une nouvelle un peu sérieuse ; mais celle que madame Élise nous a racontée m'a fait changer d'avis, en rappelant à mon souvenir une anecdote touchant le même Macé del Saggio dont elle nous a parlé. Je vous préviens, mes belles Dames, qu'elle est peu décente, puisqu'il s'agit de la culotte d'un juge, et que vous n'aimez pas trop à entendre nommer ce mot ; mais elle est si divertissante, et prête si fort à rire, que je ne puis me défendre du désir de la raconter.

Vous savez qu'il nous vient assez souvent à Florence des podestats de la Marche d'Ancône, c'est-à-dire des magistrats sans cœur, avarés et misérables, menant avec eux des jurisconsultes et des notaires, qui semblent plutôt avoir été tirés de la charrue ou de la boutique d'un savetier que sortis des écoles de droit. Un de ces nouveaux gouverneurs étant donc venu s'établir dans notre bonne ville, avait amené avec lui un juge qui se faisait nommer messire Nicolas de Saint-Lepide, et qui avait plus l'air d'un chaudronnier que d'un homme de loi. C'était lui qui jugeait les affaires criminelles. Comme il arrive souvent qu'on va au palais, quoiqu'on n'ait pas de procès, Macé del Saggio y alla un matin pour y chercher un de ses amis, et entra dans la salle où siégeait messire Nicolas. Frappé de la mine singulière de ce juge, il s'arrête et l'examine depuis la tête jusqu'aux pieds. Nicolas portait un chapeau vert tout enfumé, avait une écritoire à sa ceinture, un pourpoint plus long que sa robe, et plusieurs autres choses que ne porte point un juge qui se pique d'être décentement habillé. Mais ce que Macé lui trouva de plus grotesque ce furent ses hauts-de-chausses,

qui lui tombaient jusqu'à mi-jambe, et ses habits si étroits, qu'ils étaient tout ouverts par devant. Un juge ainsi fagoté lui fit oublier ce qu'il cherchait; et comme il aimait beaucoup à s'amuser, il alla trouver deux de ses camarades, dont l'un se nommait Ribi et l'autre Matthias, gens d'un naturel aussi facétieux que le sien. Il les amena au palais pour leur montrer, leur dit-il, le juge le plus ridicule qu'ils eussent jamais vu. La figure et l'accoutrement de ce personnage pensa les faire mourir de rire, d'aussi loin qu'ils l'eurent aperçu; mais rien ne les divertit plus que sa longue culotte. S'étant approchés du siège, ils remarquèrent qu'on pouvait aller par-dessous, et que la planche sur laquelle monsieur le juge avait les pieds, était rompue et assez entr'ouverte pour pouvoir y passer à l'aise la main et le bras. Ils formèrent aussitôt le projet de lui enlever ses hauts-de-chausses; et, après qu'ils furent convenus de la manière et du personnage que chacun devait jouer, ils remirent la chose au lendemain, ne trouvant pas qu'il y eût ce jour-là assez de monde à l'audience.

Ils y retournèrent donc le jour suivant; et voyant l'assemblée aussi nombreuse qu'ils pouvaient le désirer, Matthias alla furtivement se poster sous la planche sur laquelle les pieds du juge étaient appuyés. Macé et Ribi s'étant ensuite approchés du siège, ils saisissent le magistrat par le devant de sa robe, puis la tirent, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, en criant tous deux : Justice, monsieur le juge, justice! Je vous supplie de me la rendre, dit Macé, avant que ce voleur, que vous voyez auprès de vous ne sorte d'ici. Il m'a volé une paire de souliers, et je vous prie de vouloir bien me les faire restituer. Il n'y a pas encore quinze jours, que je les lui vis porter chez le ressemeleur, et néanmoins il ose nier qu'il me les ait volés. Ribi, le tirant de l'autre côté, criait de toute sa force : Ne le croyez pas, monsieur, c'est un imposteur, un fourbe, qui veut se tirer d'affaires par une calomnie; il a su que je venais me plaindre de ce qu'il m'a volé une petite valise qui m'était fort utile, et pour vous faire illusion, il est venu lui-même m'accuser de lui avoir dérobé des souliers. Si vous doutez de ce que j'avance, j'ai pour témoins Trecca, qui est ici, la grosse tripière que tout le mondé connaît, et la femme qui reçoit ce qu'on donne à Notre-Dame-de-Varlais. Macé interrompait sans cesse son

camarade, et Ribi en faisait autant de son côté, criant l'un et l'autre de toutes leurs forces.

Pendant que le magistrat se tient debout pour mieux entendre les parties, Matthias, jugeant le moment favorable, passe ses mains à travers la fente des planches, saisit les deux bouts de sa culotte, et les tire avec tant de force et de vivacité qu'il la fait descendre sur ses talons, car elle était fort large et le personnage fort maigre. Le juge, sentant sa culotte tomber, veut aussitôt se couvrir de sa robe; mais Macé et Ribi, qui la tiennent serrée, au lieu de la lâcher, l'écartent davantage, et crient à pleine tête, chacun de leur côté: c'est vilain à vous, monsieur, de refuser de me rendre justice et de m'entendre. Pourquoi donc vouloir vous retirer? la coutume de cette ville n'est pas d'écrire pour les affaires de cette nature. Enfin ils le retinrent assez longtemps pour que tous ceux qui se trouvaient à l'audience s'aperçussent que la culotte lui était tombée sur les pieds, et vissent à découvert ce qu'on devine aisément. Ce ne fut plus que de grands éclats de rire dans toute l'assemblée. Ribi, jugeant qu'on avait assez ri, lâcha la robe et se retira en disant au juge: Je vous promets, monsieur, de m'adresser au syndic. Macé dit qu'il n'en appellerait point ailleurs, mais qu'il reviendrait pour lui demander justice, dans un moment où il serait moins occupé. Ils s'enfuirent ainsi l'un et l'autre, et allèrent rejoindre Matthias qui s'était enfui, après avoir fait son coup.

Le juge, un peu revenu de sa surprise, remit sa culotte; et ne doutant pas que ce ne fût un tour qu'on lui avait joué, demanda avec instance ce qu'étaient devenus les deux voleurs. On lui répondit qu'ils étaient déjà loin. Voyant qu'ils avaient échappé à son ressentiment, il se mit en colère, et jura qu'il saurait si les Florentins étaient dans l'usage de baisser la culotte de leur juge quand il était sur son siège. Le podestat, qui fut bientôt instruit de l'aventure, cria beaucoup contre cette insolence; mais il se radoucit, après que ses amis lui eurent fait entendre que les Florentins n'avaient agi de la sorte que parce qu'ils étaient persuadés, qu'au lieu d'amener d'honnêtes gens éclairés, il n'avait choisi que des sots, pour n'être point obligé de leur donner de forts appointements. Comme cette observation n'était que trop bien fondée, il ne crut pas devoir faire des re-

cherches pour découvrir les coupables, et ne poussa pas plus loin cette affaire dont le principe ne lui faisait point honneur.

#### NOUVELLE VI. — LE SORTILÈGE OU LE POURCEAU DE CALANDRIN.

Quand Philostrate eut fini sa nouvelle et qu'on eut assez ri du mauvais tour fait au juge, la reine commanda à madame Philomène de commencer son récit. Gracieuses Dames, dit-elle aussitôt, de même que la nouvelle de Macé a rappelé dans le souvenir de Philostrate l'histoire qu'il vient de nous raconter, de même le nom de Calandrin m'a fait res-souvenir d'un événement qui le concerne. Vous allez en entendre le récit qui, je pense, ne vous déplaira point.

Puisqu'il a été déjà question du crédule Calandrin et de ses bons amis Lebrun et Bulfamaque, je ne m'amuserai point à vous mettre au fait de leur caractère. Il me suffira de vous dire que le premier avait dans le voisinage de Florence une petite maison de campagne, le seul bien que sa femme lui eût apporté en dot. Entre autres choses, il retirait tous les ans de cette espèce de métairie un cochon gras, qu'il était dans l'usage d'aller tuer et saler dans le mois de décembre. Sa femme l'y accompagnait ordinairement ; mais s'étant trouvée malade, une certaine année, elle se vit obligée de l'y envoyer seul. Lebrun et Bulfamaque, qui le perdaient rarement de vue, pour avoir plus souvent occasion de se divertir à ses dépens, n'eurent pas plutôt appris que sa femme n'avait pu l'accompagner au village, qu'ils formèrent le projet de l'y suivre, ayant pour prétexte d'aller voir le curé de l'endroit, qu'ils connaissaient beaucoup, et avec lequel ils avaient fait autrefois plusieurs bons tours.

Arrivés chez ce bon curé, ils apprirent que Calandrin avait tué son pourceau ce jour-là même. Après s'être rafraîchis selon l'usage, accompagnés du pasteur, ils vont le voir et sont bien reçus. Mes amis, leur dit-il, après les premiers compliments, je veux vous montrer combien j'entends l'économie, tout peintre que je suis ; et, sur cela, il les mène

dans un petit réduit, où il leur fait voir le gros cochon qu'il avait fait tuer le matin. Je me propose, ajouta-t-il, de le saler, afin d'en pouvoir manger tout l'hiver. Tu ferais beaucoup mieux de le vendre, lui dit Lebrun, en l'interrompant. — Pourquoi cela ? — Pour te divertir avec nous de l'argent qui t'en reviendrait. — Que dirait donc ma femme ? Il te sera facile de lui faire entendre qu'on te l'a volé. — Je la connais trop bien, elle n'en voudrait rien croire, et Dieu sait le train qu'elle me ferait. D'ailleurs, ce serait grande sottise à moi de sacrifier aux plaisirs de quelques jours ce qui fera pendant plusieurs mois la ressource de mon ménage ; ainsi, trouvez bon que je ne suive point votre conseil. Bulfamaque et le curé se joignirent à Lebrun pour lever ses scrupules ; mais ils eurent beau faire, leur éloquence échoua contre la sagesse de Calandrin. Le sacrifice était trop grand pour qu'ils pussent triompher de son avarice, malgré sa déférence à leurs volontés. Tout ce qu'ils gagnèrent, ce fut d'être invités à souper ; mais soit que l'offre n'eût pas été pressante, soit qu'ils fussent de mauvaise humeur de n'avoir pas réussi dans leur projet, ils ne se rendirent point à l'invitation et se retirèrent en murmurant.

A peine eurent-ils fait quelques pas dans la rue, que Lebrun se tournant du côté de Bulfamaque, son camarade : Veux-tu, lui dit-il, que nous déroptions cette nuit son pourceau ? — Très volontiers ; mais le moyen ? — Que cela ne t'inquiète pas ; j'en ai un infailible, pourvu toutefois qu'il le laisse dans ce même réduit. — N'hésitons donc pas, reprit Bulfamaque ; nous le mangerons avec M. le curé, qui nous donnera, s'il le faut, un coup de main. Il vaut autant que nous en profitions que cet imbécile, qui, je gage, ne saura pas le saler. Le curé, peu scrupuleux de son naturel, ne se fit pas beaucoup prier pour entrer dans le complot. Puisque nous voilà tous d'accord, dit Lebrun, dressons dès à présent nos batteries. Calandrin aime à boire, surtout lorsque le vin ne lui coûte rien ; retournons chez lui et menons-le au cabaret. M. le curé dira qu'il nous régale ; nous lui rembourserons ensuite notre part de la dépense. Il n'est pas douteux que notre homme ne s'en donne alors jusqu'au cou. Quand nous l'aurons ainsi enivré, il nous sera facile de lui enlever le pourceau, sans qu'il puisse se douter que ce soit nous. Courons le rejoindre.

Calandrin n'eut pas plutôt appris que le curé payait pour tous qu'il ne fit aucune difficulté d'aller au cabaret. Il trouva le vin excellent, et il en prit tant qu'il en put porter. Il était près de minuit lorsqu'on se sépara. Calandrin se retira chez lui, pouvant à peine se soutenir sur ses jambes; et, après avoir mis beaucoup de temps à ouvrir sa porte, il se coucha tout vêtu, sans songer à la refermer.

Lebrun et Bulfamaque, qui s'étaient ménagés, allèrent achever leur souper chez M. le curé, qui, pour leur donner plus de forces, leur fit fort bonne chère. Une heure après, ils se munissent de quelques outils, pour venir plus aisément à bout d'ouvrir la porte de la maisonnette de Calandrin; mais ils n'eurent pas la peine de s'en servir, puisqu'ils la trouvèrent ouverte. Ils entrent à la sourdine, et pendant que notre homme ronflait, ils enlèvent le cochon et le portent incontinent, et sans être vus de personne, chez M. le curé, qui attendait leur retour pour se coucher.

Il était jour depuis plusieurs heures quand Calandrin s'éveilla. Il se lève, et trouvant sa porte ouverte, il court vite au réduit où le pourceau était pendu; et ne l'y voyant point, il pousse un cri de surprise et de douleur, et demeure quelque temps interdit et immobile. Ayant repris ses sens, il court chez ses voisins pour s'informer s'ils n'auraient pas vu celui qui le lui avait dérobé. Personne n'ayant pu lui en donner la moindre nouvelle, il déplore son triste sort, il se lamente, il jure, il crie et verse un torrent de larmes.

Lebrun et Bulfamaque ne sont pas plutôt levés qu'ils vont chez lui pour s'amuser de son chagrin. Que je suis malheureux, mes amis, leur dit-il, les larmes aux yeux, d'aussi loin qu'il les vit, on m'a volé mon pourceau! — A merveille, notre ami, lui dit Lebrun à l'oreille; sois rusé au moins une fois en ta vie, et dis toujours de même. — Je ne plaisante point en vérité; ce que je vous dis n'est que trop vrai. — Fort bien; surtout fais beaucoup de bruit, afin de mieux persuader ton monde. — La peste m'étouffe si j'en impose; on m'a volé mon cochon, vous dis-je, rien n'est plus certain. — Bravo, mon cher ami! voilà comme tu viendras à bout de le faire croire. — J'enrage de voir que vous vous imaginez que je fais le fin, je veux être pendu et aller à tous les diables si je ne dis vrai. On m'a dérobé le cochon, sans en rien laisser, c'est la pure vérité. — Mais comment

se peut-il, reprit Lebrun ? nous le vîmes hier dans cet endroit-là ; voudrais-tu sérieusement nous faire accroire qu'il s'est envolé ? — Il ne s'est point envolé, mais on me l'a volé. — Quels contes ! — Encore un coup, rien n'est plus certain ; je suis ruiné, je n'oserai jamais retourner à la ville : ma femme n'ajoutera aucune foi à ce vol, et Dieu sait le train qu'elle va faire. — Si la chose est vraie, repartit Lebrun, d'un air sérieux, il faut avouer que c'est une bien grande méchanceté de la part de ceux qui t'ont joué ce tour ; mais, comme je te conseillai hier au soir de vendre ton cochon et de dire ensuite qu'on te l'avait dérobé, je craignais que tu ne voulusses te moquer de nous ; je crois même encore que ton intention est de nous jouer comme les autres. — Faut-il que je me donne à trente-six mille diables pour vous persuader une chose si simple ? au bout du compte, vous me feriez blasphémer Dieu et tous les saints du paradis ; je vous dis et vous répète que le cochon m'a été volé cette nuit. — Cela étant, dit alors Bulfamaque, il faut tâcher de le retrouver, s'il est possible. — C'est là précisément la difficulté, dit Calandrin. Il faut croire, reprit Bulfamaque, que les Indiens ne sont pas venus cette nuit te dérober ton pourceau, c'est sûrement quelqu'un de tes voisins. Si tu pouvais les rassembler, je sais faire un charme avec du pain et du fromage, par le moyen duquel nous découvrirons sur-le-champ le voleur. Bagatelle, dit Lebrun ! je veux croire à l'efficacité du sortilège ; mais ceux qui ont fait le vol se donneront bien garde d'y assister. Que faut-il donc faire, répond Bulfamaque ? Ce qu'il faut faire, ajoute Lebrun, il faut se procurer des pilules de gingembre, puis il faut avoir de la verdée<sup>1</sup> excellente : on les invitera à en boire ; ils viendront sans savoir quel est notre projet, et on pourra charmer les pilules, aussi bien que le pain et le fromage. C'est fort bien vu, reprit Bulfamaque ; qu'en penses-tu, mon cher Calandrin ? Vous m'obligerez infiniment, répondit-il, d'employer votre savoir à découvrir le voleur ; il me semble que je serais à demi-consolé si je savais qui a fait le coup. Je suis déterminé, dit Lebrun, pour te rendre service, à aller moi-même à Florence acheter

1. Sorte de vin fort estimé se faisant à Florence et tirant sur le vert.

tout ce qu'il faut, si tu me donnes l'argent nécessaire. Calandrin avait sur lui une quarantaine de sols qu'il lui remit aussitôt, en le priant de faire toute la diligence possible.

Lebrun arrive à Florence, s'en va chez un apothicaire de ses amis, achète une livre de pilules de gingembre, en fait faire deux d'excrément de chien, qu'il fit pétrir avec de l'aloës et couvrir de sucre comme toutes les autres. Pour distinguer les deux dernières, il leur fit mettre une marque assez sensible pour ne pas les confondre avec celles de gingembre; et, après avoir acheté un grand flacon de bonne verdée, il revint au village. Allons, dit-il à Calandrin, va inviter, pour demain, à déjeuner tous ceux que tu soupçonnes; et comme c'est précisément jour de fête, ils se rendront volontiers à ton invitation; pendant ce temps Bulfamaque et moi charmerons les pilules, et nous t'apporterons le tout de grand matin. Je me chargerai aussi, pour te faire plaisir, de les présenter moi-même aux convives, et ferai et dirai tout ce qu'il faut dire et faire pour le succès du sortilège.

Les invités s'étant assemblés de grand matin, près de l'église, avec un assez bon nombre de gens de Florence et des environs qui étaient allés passer quelques jours au village, Lebrun et Bulfamaque parurent avec une assiette couverte de pilules et le flacon d'ambrosie, et firent ranger tout le monde en cercle. Lebrun, qui devait être l'orateur et le magicien, parla ainsi à l'assemblée : « Il est bon de vous dire, Messieurs, le motif qui a porté notre ami Calandrin à vous rassembler ici, afin que, s'il arrive quelque chose de fâcheux à l'un de vous, il ne puisse se plaindre de moi, ni m'en vouloir. On vola avant-hier à ce brave homme un cochon gras, tué le jour même. Comme il désire savoir qui de vous lui a joué ce vilain tour, il vous a invités à manger chacun une de ces pilules et à boire un coup de ce vin. Soyez assurés que celui qui a dérobé le cochon ne pourra avaler la pilule; car, quoique douce par elle-même, elle lui paraîtra plus amère que le fiel, et il se verra contraint de la cracher. Si donc celui qui s'en sent coupable ne veut s'exposer à la honte publique, il n'a qu'à déclarer son vol à M. le curé, et nous en demeurerons là. Quant aux autres, la pilule leur sera agréable, et ils trouveront le vin

délicieux. Que chacun consulte sa conscience et qu'il agisse en conséquence ; il est hors de doute que le voleur doit être ici ».

Chaque assistant ayant déclaré qu'il était prêt à manger et à boire, et tout le monde étant en ordre, Calandrin, aussi bien que les autres, Lebrun commença par l'un des bouts et donna à chacun sa pilule ; mais quand il fut à Calandrin, il lui en donna une des deux qu'il avait fait faire pour lui. Il la mâche pendant quelque temps ; mais enfin, sentant une puanteur et une amertume horrible, il se voit contraint de la cracher. Tout le monde se regardait pour voir celui qui trouverait la pilule amère et la cracherait. Lebrun n'avait pas encore achevé de les distribuer qu'il entendit dire à ses côtés que Calandrin avait craché la sienne. Il se retourne vers lui, et s'étant assuré du fait : attends, mon ami, lui dit-il, peut-être que quelque autre chose t'a obligé de la cracher : en voilà une autre, ajouta-t-il, en la lui mettant lui-même à la bouche. Calandrin trouve celle-ci encore plus détestable que la première ; cependant la honte ne lui permettant pas de la cracher, il la promène dans sa bouche et fait des efforts pour l'avaler. Les larmes lui en viennent aux yeux, et n'en pouvant plus de douleur, il fut obligé de la jeter.

Cependant Bulfamaque, qui donnait à boire à la compagnie, Lebrun qui achevait de distribuer les pilules, et la compagnie qui buvait, voyant les grimaces et les crachements de Calandrin, s'écrièrent tous d'une voix qu'il s'était volé lui-même. Il y en eut plusieurs qui l'accablèrent de reproches et d'injures.

Quand tout le monde se fut retiré, Lebrun et Bulfamaque se mirent à le taquiner. Je le savais bien, lui dit celui-ci, que tu étais ton propre voleur ; tu ne voulais nous faire accroire qu'on avait volé ton pourceau que pour éviter de nous régaler une seule fois de l'argent que tu en as retiré ; sois sûr que je n'ai pas été dupe un seul instant de ton avarice. Le pauvre Calandrin, la bouche encore pleine du goût amer de l'aloës, jura sur sa foi qu'il n'en avait aucunement imposé. L'as-tu vendu bien cher, continua Bulfamaque ? t'en a-t-on donné six écus ? Calandrin se désespérait. On m'a assuré, lui dit Lebrun, que tu entretiens une fille dans ce voisinage : n'est-ce point à cette maîtresse que tu aurais donné ton pour-

ceau ? Tu es un peu railleur de ton naturel et bien capable de jouer de pareils tours ; témoin la plaine de Mugnon où tu nous menas chercher des pierres noires. Te souviens-tu qu'après nous avoir bien fait courir, tu nous quittas en nous faisant accroire que tu avais trouvé une de celles qui rendent invisible ? Tu voudrais à présent nous persuader, par tes serments, que ton pourceau t'a été volé ; nous connaissons ta malice et nous saurons désormais à quoi nous en tenir. Mais, comme nous ne voulons point avoir pris une peine inutile, nous exigeons, pour dédommagement du sortilège que nous avons fait, que tu nous donnes deux couples de chapons, sinon tu ne trouveras pas mauvais que nous informions ta femme de tout ce qui s'est passé.

Calandrin voyant qu'on s'obstinait à ne le point croire, et craignant, avec raison, les reproches et les criaileries de sa femme, qui n'eût pas manqué d'ajouter foi à la calomnie dont on le menaçait de le noircir auprès d'elle, donna les quatre chapons aux deux voleurs, qui firent saler le cochon et l'emportèrent à Florence, sans avoir la moindre pitié du malheureux à qui ils l'avaient dérobé.

#### NOUVELLE VII. — LE PHILOSOPHE VINDICATIF OU LA COQUETTE CRUELLEMENT PUNIE.

Les dames ne purent s'empêcher de rire de l'imbécillité de Calandrin, et s'en seraient plus longtemps amusées s'il n'eût perdu son cochon et deux couples de poulets. Cette double perte les porta à le plaindre et refroidit leur gaité. Le récit de la nouvelle fut à peine achevé que la reine commanda à madame Pampinée de conter la sienne. Il arrive le plus souvent, dit aussitôt cette dame, que le mal qu'on fait à autrui retombe sur son auteur ; c'est donc une preuve de peu de jugement que de vouloir tromper ceux qui ne cherchent point à nous nuire. J'avoue que nous avons ri de plusieurs tromperies dont on nous a fait le récit ; mais, comme il n'en est aucune, si j'ai bonne mémoire, dont on nous ait dit qu'on se soit vengé, je me flatte que vous entendrez avec plaisir celle que je vais vous raconter. Vous frémirez de la terrible vengeance qu'un jeune amoureux, trompé par sa belle,

exerça contre elle après en avoir été cruellement joué. Mon dessein est d'exciter votre pitié pour cette infortunée, qui faillit en perdre la vie. Mon histoire pourra vous être de quelque utilité, et vous apprendra qu'il est prudent de ne jamais se moquer de personne.

Il n'y a pas longtemps qu'il y avait à Florence une jeune dame, noble de naissance, nommée Héléne. Elle était belle, bien faite et fort riche. Devenue veuve peu de temps après son mariage, elle ne voulut point se remarier, parce qu'elle aimait l'indépendance et qu'elle vivait d'ailleurs avec un beau jeune homme qui lui tenait lieu de mari. Elle passait avec lui des moments délicieux par l'intrigue de sa domestique qu'elle avait mise dans sa confiance.

Dans ce même temps, un jeune gentilhomme florentin, nommé Régnier, qui avait fait ses études à Paris, revint à Florence, non pour y faire étalage de son savoir, mais pour y jouir paisiblement des connaissances qu'il avait acquises. Il eut bientôt l'estime de ses concitoyens par sa bonne conduite et son honnêteté. Il était aussi heureux qu'un jeune homme instruit et bien élevé puissent l'être, lorsque l'amour vint troubler sa philosophie et déconcerter sa sagesse. Se trouvant un jour à une fête où il était allé se distraire de ses travaux littéraires, il y rencontra madame Héléne en habit noir, selon le costume des femmes veuves. Il ne put se défendre d'admirer ses charmes et d'en être tendrement ému. Elle lui parut la plus aimable personne de l'assemblée, et la plus capable de faire le bonheur d'un honnête homme. Heureux, et mille fois heureux, disait-il en lui-même, le mortel qui pourrait posséder un tel trésor ! Il ne la perdait point de vue, ne se lassait point de suivre ses pas, ou de s'offrir à sa rencontre dans la mêlée. Entraîné par un sentiment aussi vif que tendre, il résolut de mettre tout en œuvre pour lui plaire et en obtenir des faveurs.

La jeune veuve, qui ne tenait pas toujours ses yeux baissés, et qui, au contraire, promenait ses regards sous cape, tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, voyant que Régnier la lorgnait souvent, n'eut pas de peine à démêler ce qui se passait dans son cœur. Comme elle était fort vaine et fort coquette : bon, dit-elle en elle-même, je n'aurai pas perdu mon temps en venant ici ; car, si je m'y connais, voilà un

pigeonnœu pris dans mes rets. Soit qu'elle imaginât que le nombre des conquêtes dût relever ses charmes et la faire valoir davantage aux yeux de son amant, soit qu'elle fût bien aise de se ménager la tendresse de Régnier pour remplacer celui à qui elle avait donné son cœur, dans le cas qu'elle eût jamais le malheur de le perdre, elle regardait de temps à autre le nouveau soupirant, de manière à lui persuader qu'elle approuvait sa passion naissante. Notre galant renonçant dès lors à sa philosophie pour ne s'occuper que de son amour, s'informe du nom, de l'état et du logement de la dame, et croit ne pouvoir mieux lui faire sa cour que de passer et repasser devant sa maison sous différents prétextes. La belle, toute glorieuse d'avoir mis un philosophe dans ses fers, fit de son mieux pour conserver sa conquête, employant tous les manèges de la coquetterie, sans néanmoins se compromettre auprès de l'amant qu'elle rendait heureux. Régnier, qui brûlait de le devenir, trouva moyen de faire connaissance avec la domestique de la veuve ; il lui confia son amour et la pria de le servir, avec promesse de reconnaître ses bons offices d'une manière généreuse. La servante lui promit de seconder sa flamme, et ne manqua pas, dès ce jour même, de tout conter à sa maîtresse, qui ne fit que rire de cette ouverture. Me crois-tu assez folle, lui répondit-elle, pour m'attacher à ce jeune homme, dans le temps que j'ai l'amant le plus aimable et le plus passionné ? Ne me parle de ce philosophe que pour m'amuser de son extravagance. Les savants font des sottises comme les autres hommes. Vois l'usage que celui-ci fait des lumières et de la sagesse qu'il est allé chercher à Paris. Il faut le traiter comme il le mérite ; et pour que je puisse me bien moquer de lui et le redresser de la bonne manière, tu lui diras, quand tu auras occasion de lui parler, que je suis très flattée de l'amour qu'il me témoigne, mais que mon honneur me défend de le recevoir ; que je veux pouvoir marcher tête levée, comme toutes les femmes honnêtes ; qu'il m'est par conséquent impossible de répondre à son amour ; et que s'il est aussi sage qu'il en a la réputation, il m'en estimera davantage. Femme insensée ! vous ignorez donc combien il est dangereux d'irriter un homme de lettres ! que vous allez vous préparer de chagrin !... mais n'anticipons point sur les événements.

La domestique ne tarda pas à revoir Régnier. Elle lui fit part aussitôt de la réponse de sa maîtresse ; cette réponse lui parut assez favorable pour en concevoir les meilleures espérances. Il redoubla les supplications, écrivit des lettres pleines de feu et les accompagna de présents. Tout cela fut bien reçu ; mais on n'y fit que des réponses vagues ; par ce moyen, la veuve l'amusa fort longtemps. Elle crut enfin devoir découvrir cette espèce d'intrigue à son amant qui en prit quelque jalousie. Madame Hélène, pour lui prouver combien ses craintes étaient déplacées, d'accord avec lui, envoya dire à Régnier que, n'ayant pu rien faire pour lui depuis qu'il lui avait déclaré son amour, elle se flattait qu'aux prochaines fêtes de Noël elle pourrait lui donner un rendez-vous ; qu'il lui tardait infiniment d'arriver à ce moment désiré ; et qu'ainsi, s'il voulait se rendre dans la cour de sa maison, la nuit d'après Noël, elle l'irait trouver le plus tôt qu'il lui serait possible.

Le philosophe amoureux fut au comble de la satisfaction, et l'on imagine sans peine qu'il ne manqua point de se trouver au rendez-vous. Il fut introduit par la servante dans la cour, et y fut renfermé pour y attendre la dame, exposé à toutes les injures de la saison. Elle avait fait venir ce soir-là son cher amant ; et, après avoir soupé avec lui et l'avoir caressé plus que de coutume, elle lui fit part du tour qu'elle se proposait de jouer à son rival. Il te sera facile de juger, lui dit-elle, si je l'aime et si je puis avoir eu pour lui la moindre complaisance. Elle lui apprit en même temps qu'il était enfermé dans la cour, où elle prétendait lui faire passer la nuit, pour refroidir un peu sa passion. L'amant fortuné ne se possédait pas de joie ; il lui tardait de voir son rival se morfondre d'amour et de froid. Il était tombé, le jour précédent, une si grande quantité de neige que la cour en était couverte ; de sorte que Régnier n'en pouvait presque plus de froid au bout d'une demi-heure ; mais l'espérance de se dédommager avec celle qu'il aimait, lui faisait supporter son mal en patience. Il y avait plus d'une grosse heure qu'il attendait, quand la méchante veuve mena son amant à une petite fenêtre de sa chambre à coucher, d'où ils pouvaient voir Régnier au clair de lune sans en être vus. Elle envoya en même temps sa servante à une autre fenêtre, pour dire de sa part à l'amoureux philosophe de ne pas s'imp-

tienter. Ma maîtresse est bien fâchée, lui dit-elle, de vous faire si longtemps attendre, dans un lieu si exposé au froid ; mais un de ses frères, qui est venu souper avec elle, n'est pas encore sorti. Elle n'en sera pas plutôt débarrassée, qu'elle ira vous joindre ; ainsi ne vous impatientez pas. Dis à ta belle maîtresse, répondit le bon Régnier, qui était loin de penser qu'on se jouait de sa passion, de ne se point inquiéter de moi ; ajoute-lui seulement que je la supplie de venir le plus tôt qu'il lui sera possible. Je souffre moins du froid que de l'impatience de ne la point voir paraître.

Eh bien ! dit alors la dame au galant, penses-tu que si j'aimais tant soit peu ce prétendu sage, je le laisserais ainsi se geler et se morfondre ? Le galant rassuré par tout ce qu'il voyait, engagea sa maîtresse à se coucher ; et pendant qu'il goûtait avec elle les plaisirs les plus doux, Régnier, le malheureux Régnier, trouvait le temps bien long. Il se promenait pour se réchauffer, n'ayant aucun réduit pour se mettre à l'abri, maudissait la rigueur de la saison et pestait contre le frère de la veuve de ce qu'il demeurait si longtemps avec elle. S'il entendait le moindre bruit, il se figurait que c'était la dame qui venait lui ouvrir ; mais, vaine erreur, personne ne paraissait. Minuit sonne. La dame dit à son amant : que penses-tu de notre philosophe ? ne trouves-tu pas que l'amour qu'il a pour moi est de beaucoup supérieur à ses lumières et à sa sagesse ? crois-tu que le froid que je lui fais endurer éteigne sa flamme amoureuse ? Elle s'éteindrait à moins, je vous jure, répondit le galant. Je vois à présent que j'avais tort d'être jaloux de ce bel esprit ; il m'est impossible de douter de ta fidélité : tu dois compter aussi sur la mienne. Je sens mon amour redoubler pour toi ; tu seras toute ma vie l'unique objet de mes désirs : plutôt mourir que de cesser de t'aimer. Ces paroles furent accompagnées de mille caresses passionnées qui les plongèrent l'un et l'autre dans une douce ivresse. Pour varier leurs plaisirs, ils voulurent régaler leurs yeux de la souffrance de Régnier. Ils se lèvent donc, retournent à la fenêtre, et voient le malheureux philosophe qui dansait sur la neige, au son du cliquetis de ses dents. Que penses-tu, mon bon ami, de mon habileté, dit la dame ? ne trouves-tu pas que je sais fort bien faire danser les gens sans tambourin ni musette ? A merveille, répondit le galant,

en poussant des éclats de rire. Descendons au rez-de-chaussée, reprit la dame, afin qu'il ne manque rien à la comédie; je lui parlerai, sans que tu souffles mot, et nous verrons ce qu'il me dira. Cette conversation te divertira pour le moins autant que de le voir sautiller sur la neige. Arrivés sans bruit à la porte qui donne dans la cour, la veuve l'appelle à voix basse à travers le trou de la serrure. A ce son de voix Régulier, qui croit toucher au moment fortuné, s'approche de la porte, le cœur plein d'espérance et de joie : me voici, dit-il, ma belle dame; ouvrez-moi, je vous prie, je meurs de froid et d'amour. Je ne saurais croire, répond la méchante veuve, qu'un amant aussi passionné, aussi chaud, que vous m'avez paru l'être dans vos billets, soit si sensible au froid. Est-ce qu'un peu de neige est capable de vous geler? ne sais-je pas qu'il en tombe beaucoup plus à Paris, où vous avez fait un si long séjour? Je suis pourtant fâchée de ne pouvoir vous ouvrir encore; mon détestable frère ne démarre point d'ici. J'espère m'en débarrasser bientôt, sous prétexte d'aller enfin me coucher, et il ne sera pas plutôt sorti que je reviendrai pour vous faire entrer. Ce n'est pas sans peine que je me suis échappée un moment pour venir vous consoler et vous prier de ne pas vous impatienter. — Procurez-moi du moins un abri, Madame; alors j'attendrai tant qu'il vous plaira. Je suis tout couvert de neige; elle tombe à gros flocons. Ouvrez-moi donc, je vous en supplie, afin que je sois à l'abri. — Il m'est impossible, mon doux ami : la porte crie, et au moindre bruit mon frère ne manquerait pas de venir et de nous surprendre. Je vais le déterminer à s'en retourner, et je suis à vous dans la minute. — Congédiez-le donc au plus tôt, je vous prie; et grand feu surtout, car je n'en puis plus de froid. — Comment cela se peut-il? il n'y a qu'un moment que vous brûliez d'amour. Est-ce que vos feux seraient déjà éteints? je ne veux pas le croire. Un moment de patience, et je viens vous ouvrir. Bon courage, mon cher ami, bon courage! je vous réchaufferai, soyez-en sûr, le plus tôt qu'il me sera possible. Encore un peu de patience, et vous serez content.

L'amant, qui entendait tout cela, avait de la peine à s'empêcher d'éclater de rire. De retour au lit avec sa maîtresse, le reste de la nuit se passa en plaisirs donnés et reçus, et à

plaisanter aux dépens du patient philosophe qui eut tout le loisir de réfléchir sur les faiblesses humaines. Le pauvre diable, claquant des dents et se tenant, comme une cigogne, tantôt sur un pied et tantôt sur l'autre, lassé de ne voir venir personne, et n'entendant pas un chat remuer, comprit, mais trop tard, qu'il était joué, et le voilà à maudire la veuve et la servante, l'amour, sa sotte crédulité, et surtout la rigueur du temps et la longueur de la nuit. Indigné de la perfidie dont il était victime, et voulant mettre fin à ses souffrances, il essaya d'ouvrir la porte par où il était entré; vains efforts, tout fut inutile. Furieux de ne pouvoir sortir, son amour fit place à la plus forte haine. Il ne s'occupa plus que des moyens de se venger et se promit bien d'en saisir la première occasion.

Cependant le jour s'approchait. Il commençait à poindre, lorsque la domestique, instruite par sa maîtresse, descendit pour faire de grandes excuses à Régnier, qui était plus mort que vif. Elle feignit d'être touchée de compassion pour son état. Que la peste emporte, lui dit-elle, le frère de madame, qui ne nous a pas quittés d'un moment; il est cause que je ne me suis point couchée, et que vous vous êtes gelé; vous ne sauriez croire, monsieur, tout ce que j'ai souffert en mon particulier de vous savoir exposé au mauvais temps; mais ne perdez point courage, vous ne serez pas si malheureux une autre fois. Il faut espérer que ma maîtresse, qui est inconsolable du contre-temps survenu, se fera un plaisir de vous dédommager le plus tôt qu'elle pourra de tout ce que vous avez souffert. Régnier, qui n'était pas homme à être trompé deux fois, et qui n'ignorait pas que les menaces étaient autant d'armes pour la personne menacée, n'eut garde de laisser voir son indignation; il sut réprimer et dissimuler son ressentiment, dans l'espérance de le mieux satisfaire, et se contenta de lui dire, d'une voix presque éteinte, que de sa vie il n'avait passé une si cruelle nuit; mais que, comme il était persuadé qu'il n'y avait point de la faute de madame Hélène, il s'en consolait, dans l'espérance qu'elle lui tiendrait compte de ce qu'il avait enduré. Je te prie, ajouta-t-il, en la quittant, de me rappeler dans son souvenir, et de ménager ses bonnes grâces; je saurai reconnaître tes services.

Accablé de fatigue et de froid, Régnier fut à peine de

retour chez lui qu'il se mit au lit. Il eut beaucoup de peine à se réchauffer. Il s'endormit, et, à son réveil, il se trouva presque perclus de tous ses membres. Les bras et les jambes lui faisaient un mal horrible. Il appela les médecins, qui désespérèrent de pouvoir le rétablir. Le froid l'avait tellement saisi que ses nerfs s'étaient retirés. Sa jeunesse, son bon tempérament et les soins des enfants d'Esculape le tirèrent enfin d'affaire.

Quand sa santé fut entièrement rétablie, le cœur toujours ulcéré du tour cruel qui la lui avait fait perdre, il crut, pour être mieux à portée de se venger, devoir continuer le rôle d'amoureux auprès de madame Hélène, quoiqu'il eût pour elle plus de haine qu'il n'avait jamais éprouvé d'amour. La fortune ne tarda pas à lui fournir une belle occasion d'exercer sa vengeance. L'amant de cette veuve, naturellement inconstant, ou ennuyé d'une si longue galanterie, la quitta pour une autre femme dont il s'était épris. Cet abandon pensa la désespérer. Elle passait ses jours dans les regrets, les gémisséments et les larmes. Sa domestique, qui lui était sincèrement attachée, partageait sa douleur, et aurait bien voulu la soulager ; mais elle ne savait comment s'y prendre. Comme elle voyait tous les jours Régnier passer sous les fenêtres de sa maîtresse, il lui vint dans l'esprit qu'un homme savant et philosophe, tel que lui, devait être versé dans l'art de la nécromancie, et avoir quelque secret pour faire aimer. Elle crut donc qu'elle pourrait, par son secours, rappeler le galant de madame Hélène. Elle fit part de son idée à sa maîtresse, qui, sans considérer que, si Régnier avait le secret de faire aimer, il n'aurait pas manqué de s'en servir pour lui-même, donna dans la vision de sa servante et l'engagea à lui parler à ce sujet, et à lui promettre de sa part tout ce qu'il exigerait d'elle dans le cas du succès. La domestique s'acquitta de la commission, et notre philosophe bénit le ciel de ce qu'il allait avoir une belle occasion de punir cette méchante femme de tout le mal qu'elle lui avait fait pour prix de son amour. Tu diras à ta maîtresse de ne plus se chagriner. Quand son amant serait dans le fond des Indes, je l'en ferais revenir et le forcerais d'aller se jeter à ses genoux pour lui demander pardon de son infidélité. Il ne s'agit que de faire ce que je prescrirai ; mais il faut que j'instruise moi-même ta maîtresse, et

ce sera quand elle le jugera à propos. Je m'estimerai trop heureux de pouvoir faire quelque chose qui lui soit agréable.

Madame Hélène, informée des dispositions de Régnier, lui fit savoir qu'ils pourraient se voir et se parler à Sainte-Luce del Prato, et ils s'y rendirent l'un et l'autre au jour convenu. Sans songer à la mauvaise nuit qu'elle lui avait fait passer, et qui lui avait causé une si dangereuse maladie, la dame ne fit aucune difficulté de lui ouvrir son cœur, de lui en montrer toute la faiblesse, et elle le supplia de vouloir bien la secourir. Je vous avoue, Madame, dit notre philosophe, qui sentit son ressentiment redoubler par tous les aveux qu'il venait d'entendre ; je vous avoue que de toutes les sciences que j'ai apprises à Paris, la nécromancie est celle à laquelle je me suis le plus attaché et celle où j'excelle davantage. Je vous avoue aussi que, comme cette science offense Dieu, j'avais juré de ne jamais m'en servir ni pour moi ni pour autrui ; mais l'amour que vous m'avez inspiré, tout malheureux qu'il a été jusqu'à ce jour, vous donne un tel empire sur mon esprit et sur mon cœur, que je ne puis vous rien refuser. Dussé-je, par rapport à vous, aller à tous les diables, je ferai ce que vous désirez ; mais je vous préviens que ce que vous me demandez est précisément ce qu'il y a de plus difficile dans l'art de la nécromancie. Vous saurez de plus qu'il faut que la personne qui veut ramener celui qu'elle aime, agisse elle-même, et qu'elle n'ait point peur ; car tout se fait la nuit, sans témoin, dans un endroit isolé : or, je doute fort que vous soyez disposée à remplir toutes ces conditions, sans lesquelles l'enchantement ne saurait avoir son effet. La belle, plus amoureuse que sage, lui répondit : je suis tellement éprise de celui qui m'a si indignement délaissée, et son amour est devenu si nécessaire à mon existence, qu'il n'est rien que je n'aie le courage d'entreprendre pour le rappeler. Vous n'avez qu'à m'apprendre ce qu'il faut que je fasse. Madame, lui dit Régnier, qui, comme on le verra, était un homme vindicatif et dur à l'excès, je dois d'abord faire une image de cuivre, au nom de l'homme que vous désirez posséder. Je vous la remettrai ; et lorsque la lune sera dans son décours, vous irez, à l'heure du premier somme, vous baigner, nue et toute seule, dans une eau courante, par sept fois différentes, avec cette

image que vous tiendrez dans vos mains. Après vous être ainsi plongée sept fois dans une eau vive, vous monterez toujours seule, et toute nue, sur le haut d'un arbre ou sur le toit d'un édifice un peu élevée; et là, l'image en main, vous vous tournerez du côté du nord, et vous direz sept fois les paroles que je vous donnerai par écrit. Quand vous les aurez dites, deux demoiselles d'une beauté ravissante se présenteront à vous, et vous demanderont, le plus poliment du monde ce que vous souhaitez. Vous leur direz exactement ce que vous désirez, et vous prendrez bien garde, sur toutes choses, de ne pas nommer une personne pour l'autre. Elles disparaîtront ensuite. Pour lors vous descendrez pour vous rendre au lieu où vous aurez laissé vos habits, et après les avoir remis sur votre corps, vous retournerez chez vous, où avant la fin de la nuit vous verrez votre amant à vos pieds vous demander pardon de sa faute, et vous jurer un amour et une fidélité à toute épreuve.

Comme on a beaucoup de penchant à se persuader ce qu'on désire, la dame n'eut pas de peine à croire tout ce que le philosophe venait de lui dire; et s'imaginant tenir déjà son amant dans ses bras : ne doutez point, s'écria-t-elle, que je ne fasse tout ce que vous venez de me prescrire; j'ai, pour cela, le lieu du monde le plus beau et le plus commode; c'est une métairie située dans la vallée de l'Arno, un peu au-dessus de la rivière. Dans le mois de juillet où nous sommes, le bain est fort agréable; il y a précisément assez près de la rivière une vieille tour inhabitée et fort solitaire, où l'on ne monte que par une échelle de bois de marronnier, que les bergers ont faite pour voir de loin leurs bêtes égarées. Je monterai sur cette vieille tour, et j'espère m'acquitter au mieux de tout ce que vous m'avez prescrit. Régnier, qui connaissait aussi bien qu'elle et la métairie et la tour, crut ne devoir pas en faire rien paraître. C'est pourquoi il répondit à la dame que, quoiqu'il n'eût aucune connaissance des lieux, ils lui paraissaient très propres à la chose s'ils étaient tels qu'elle le disait. Ravi de trouver l'occasion de se venger, il ajouta qu'il ne tarderait point à lui envoyer l'image et l'oraison qu'elle devait réciter, persuadé, lui dit-il, que lorsque le succès aura rempli vos espérances, vous voudrez bien reconnaître mes services et m'accorder quelque faveur. La veuve le lui promit, et ils se séparèrent fort satisfaits l'un de l'autre.

Le philosophe, impatient du désir de satisfaire son ressentiment, eut bientôt fait fabriquer une petite image; il l'envoya à madame Hélène, avec une fable qu'il composa pour l'oraison; il lui fit dire en même temps d'exécuter le projet la nuit suivante, sans y manquer. Pour compléter sa vengeance, il se rendit secrètement, accompagné de son domestique, dans la maison de campagne d'un de ses amis, peu éloignée de la vieille tour.

De son côté la veuve, suivie de sa servante, prit le chemin de sa métairie. La nuit venue, elle fait semblant de se coucher, et vers l'heure du premier somme elle sort tout doucement du logis, et s'en va à la rivière d'Arno, le plus près de la tour qu'il lui fut possible. Elle tourne ses regards de tous côtés; et ne voyant ni n'entendant personne, elle se déshabille et cache ses habits derrière un buisson; puis elle se baigne sept fois avec l'image qu'elle tient dans ses mains. Cela fait, elle marche vers la tour, où elle monte, tenant d'une main la petite figure, et s'appuyant de l'autre sur l'échelle, qui n'était pas trop bonne.

Régnier, qui s'était caché tout auprès avec son domestique parmi les saules, ne perdit aucun des mouvements de la dame. Elle passa même à deux pas de lui en se rendant à la tour. La blancheur de son corps qui brillait dans l'obscurité de la nuit, la beauté de sa gorge, toutes ses autres parties, non moins belles, qu'il eut le temps de considérer, excitèrent en lui quelques mouvements de compassion lorsqu'il se représenta que tout cela allait bientôt se flétrir et disparaître. D'un autre côté, l'aiguillon de la chair le pressa si vivement qu'il sentit le dieu qui plaît si fort aux dames lever insolemment la tête, et lui conseiller de sortir de l'embuscade pour voler dans les bras de la belle Hélène. Peu s'en fallut qu'il ne succombât à la tentation; mais considérant, par un effort de courage, quelle était cette femme, et combien le tour qu'elle lui avait joué était sanglant, la haine et le désir de la vengeance reprirent le dessus, et chassèrent la compassion et l'amour. Il laissa donc monter la dame sur la tour. Elle n'y fut pas plutôt que, se tournant vers le nord, elle se mit à réciter la prétendue oraison. Dans le même temps, Régnier s'étant approché sans bruit de la mesure, ôta doucement l'échelle. La veuve ayant répété sept fois les paroles convenues, attendait les deux demoiselles, et les

attendit si longtemps qu'elle vit paraître l'aube du jour sans avoir reçu leur visite. La fraîcheur de la nuit lui faisait éprouver un froid qui lui donnait des craintes pour sa santé. Lassée de les attendre vainement, elle commence à se douter de la tromperie. Il y a toute apparence, se disait-elle, que Régnier aura voulu se venger de la mauvaise nuit que je lui ai fait passer; mais si tel a été son projet, je m'en console, en songeant que j'ai souffert beaucoup moins de froid et moins longtemps que lui. Cette nuit est d'un grand tiers moins longue que ne le fut la sienne.

Pour que le jour ne la surprit point là, elle voulut descendre; mais quelle fut sa surprise lorsqu'elle ne vit plus l'échelle. Jamais consternation ne fut plus grande. Le cœur lui manque et elle tombe évanouie sur la terrasse. Elle ne revint à elle que pour pleurer et faire des doléances capables d'amollir tout cœur qui n'eût pas été possédé du démon de la vengeance. Elle ne douta point que ce ne fût l'ouvrage de Régnier, et se reprocha de l'avoir outragé, mais plus encore de s'être fiée à lui après le tour cruel qu'elle lui avait joué. Elle regarde de tous côtés; elle cherche s'il n'y aurait pas moyen de descendre par quelque endroit sans échelle; et n'en trouvant point, elle recommence ses lamentations: que je suis malheureuse! disait-elle; que diront mes frères, mes parents, mes voisins et mes connaissances, lorsqu'ils sauront que j'ai été trouvée ici toute nue! me voilà perdue à jamais de réputation, moi qui avais pris tant de soin de cacher mes faiblesses; mais quand bien même je trouverais moyen de me disculper par quelque mensonge, Régnier, qui sait mes aventures, ne détruira-t-il pas tout ce que je pourrais alléguer en faveur de mon honnêteté? ah! malheureuse que je suis, je perds à la fois et mon amant et mon honneur. Ces tristes réflexions la menèrent si loin qu'elle fut plusieurs fois tentée de se précipiter de la tour en bas; mais l'amour de la vie et la crainte de la douleur l'en empêchèrent. Le soleil étant levé, elle promène ses regards de côté et d'autre, pour voir si elle n'apercevrait pas quelque berger qui pût aller querir sa domestique; mais elle ne vit que Régnier qui s'était endormi sous un buisson, et qui s'éveillait précisément dans cet instant. Notre philosophe s'approche pour lui parler. Eh! bonjour, Madame, lui dit-il, d'un air goguenard: les deux demoiselles sont-elles

venues ? La veuve recommence à pleurer et le supplie de s'approcher tout contre la tour, pour qu'elle puisse lui parler plus aisément. Il lui obéit ; et la belle s'étant couchée sur le ventre, et ne montrant que la tête, lui dit tout en pleurs : Vous pouvez bien croire, mon cher Régnier, que je ne suis pas à me repentir du mal que je vous ai fait ; oui, je m'en repens. Si je vous ai maltraité, vous vous êtes vengé ; car quoique nous soyons dans le mois de juillet, j'ai pensé mourir de froid, cette nuit, parce que je suis toute nue. Vous ne sauriez croire combien je me suis reprochée de fois l'offense que je vous ai faite, et le tort que j'ai eu de ne pas répondre à votre amour ; ainsi je vous en conjure, ne poussez pas plus loin votre vengeance : soyez généreux, pardonnez-moi en faveur de mon repentir. Je sais que je ne mérite point de pitié ; mais vous vous montrerez digne de la noblesse de votre naissance ; vous serez magnanime, et vous ne me ferez pas languir plus longtemps. Un honnête homme est assez vengé dès qu'il voit qu'il ne tient qu'à lui de l'être davantage. Faites-moi donc apporter mes habits, afin que je puisse descendre. Ne m'ôtez point l'honneur que vous ne pourriez plus me rendre. Si je vous ai trompé, en vous faisant espérer de passer une nuit avec moi, je réparerai ma faute du mieux qu'il me sera possible, et, pour une nuit perdue, je vous en donnerai cent, si vous l'exigez. Vous êtes un homme, et je ne suis qu'une femme, c'est-à-dire un être faible qu'il est facile de terrasser. Contentez-vous de m'avoir fait connaître qu'il ne dépend que de vous de porter la vengeance aussi loin que vous voudrez. Que vous reviendrait-il de m'exposer à la médisance publique ? Ne vous servez pas de l'avantage que vous avez sur moi : l'aigle n'a point de gloire d'avoir défait la colombe, et vous êtes trop galant homme pour employer vos forces contre une femme, coupable à la vérité, mais dont vous êtes déjà vengé. Ayez donc compassion de mon état, je vous en conjure pour l'amour de Dieu et pour l'amour de vous-même.

Régnier, entendant ce discours, éprouvait à la fois du plaisir et de la douleur : du plaisir de se voir vengé du mal que cette femme lui avait fait : de la douleur, ne pouvant la voir gémir et pleurer sans être touché de compassion. Cependant le désir de se venger l'emportant sur l'humanité : Madame, lui répondit-il, si la nuit que vous pensâtes me

faire mourir de froid, mes prières qui, à la vérité, ne furent pas comme les vôtres, accompagnées de larmes ni assaisonnées de tendres compliments, avaient pu me faire obtenir de vous seulement un abri pour me mettre à couvert de la neige qui m'accablait, je ferais à présent de bon cœur ce que vous me demandez ; mais puisque lorsque je grelottais, vous ne vous inquiétiez nullement de votre honneur, et que vous vous en moquiez au contraire dans les bras de votre amant, je ne dois pas non plus m'inquiéter du mien en cherchant à me venger pleinement de votre noire méchanceté. Souvenez-vous de tout ce que vous m'avez fait souffrir, pour en faire sans doute hommage à votre galant. Adressez-vous à lui : il aura soin de votre honneur, dont vous êtes si fort en peine, et que vous n'avez pas laissé de lui abandonner. Qui mieux que lui doit vous secourir ? vous vous êtes donnée à lui, et lui à vous ? appelez-le, il ne manquera pas de voler à votre secours. Voyez si l'amour que vous avez pour ce quidam, voyez si votre esprit, joint au sien, que je suppose aussi fertile en ressources que le vôtre, pourra vous tirer d'un piège dans lequel vous a fait donner le sot que vous insultiez si fièrement la seconde nuit des fêtes de Noël. Vous souvient-il des plaisanteries que vous vous êtes permises avec lui à mon sujet ? Quant aux faveurs, ajoutait-il, que tu m'offres si généreusement dans une circonstance où tu ne pourrais me les refuser, si j'en avais envie, tu peux les garder pour ton amant, dans le cas que tu survives au traitement que je te destine. Je les lui cède de bon cœur, ces nuits agréables dont tu te proposes de me régaler ; et certes j'en eus trop d'une seule : on ne me trompe pas deux fois. N'espère donc pas me séduire par tes flatteries et ton langage mielleux ; ce n'est pas à l'égard d'une aussi méchante femme qu'il est beau d'être généreux et magnanime ; ce serait, au contraire, travailler au bien public que de délivrer la société d'un aussi mauvais sujet. Tu as beau dire, je ne suis point un aigle ; mais conviens aussi que tu n'es pas une colombe ; tu es tout au plus un vil serpent qu'il faut écraser pour l'empêcher de nuire davantage. J'ai plus appris à te connaître, en une seule nuit, que je n'ai appris à me connaître moi-même pendant tout le temps de mes études à Paris. Ainsi, n'espère pas m'attendrir ; je veux et je dois te poursuivre comme mon ennemie,

sans miséricorde. Quand on se venge, on doit faire plus de mal qu'on n'en a reçu. Mais est-ce se venger que de te faire souffrir ? n'est-ce pas plutôt te châtier d'une faute grave, te punir d'un crime atroce, exercer en un mot une justice méritée ? Si, comme c'est dans l'ordre, la vengeance doit surpasser l'outrage, je ne pourrais jamais me venger de ta cruelle perfidie. Quand bien même je t'arracherais la vie, ta mort ne saurait expier ton forfait. Que dis-je ? cent vies pareilles à la tienne ne suffiraient pas pour effacer ton crime ; puisque tu n'es qu'une vile et méchante créature, qui, à un peu de beauté près, que le temps flétrira bientôt, ne vaut pas la plus misérable servante du monde. Songe qu'il n'a pas tenu à ta malignité de faire mourir un galant homme, pour me servir de ta propre expression, dont la vie studieuse pourra être plus utile à la société que cent mille vies comme la tienne, fussent-elles aussi longues que celles des anciens patriarches. Je t'apprendrai à maltraiter un honnête homme, et à te moquer d'un philosophe qui n'a autre chose à se reprocher que de t'avoir aimée sans te connaître. Ce châtement-ci, si tu en réchappes, te rendra plus sage et te guérira de l'envie d'outrager ceux qui ne t'ont point fait de mal. Mais si tu désires tant descendre, que ne te jettes-tu en bas ? J'aurais un plaisir infini à te voir casser le cou. Donne-moi cette douce satisfaction ; la mort te délivrera de toutes tes craintes et de tous tes maux. J'ai trouvé le secret de te faire monter sur cette tour ; c'est à toi maintenant de trouver celui d'en descendre.

Pendant le discours du philosophe, la dame fondait en larmes, et le soleil s'avancait dans sa course. Régnier cependant n'eut pas plutôt cessé de parler que la jeune veuve arrêta ses sanglots pour lui répondre ; ce qu'elle fit en ces termes : Homme cruel ! si la fatale nuit, dont vous avez sujet de vous plaindre, vous tient si fort au cœur ; si ma faute, que je ne cherche point à diminuer à vos yeux, vous semble si énorme, que, ni ma jeunesse, ni mes larmes, ni mes humbles prières ne puissent en obtenir le pardon, laissez-vous du moins toucher par le souvenir de la confiance que je vous ai témoignée en vous ouvrant mon cœur et en suivant de point en point ce que vous m'avez prescrit de faire pour ravoïr mon amant. Sans cet excès de confiance, qui mérite quelque égard, vous n'auriez

peut-être pas trouvé l'occasion de vous venger. Que cette considération vous porte à me traiter avec moins d'inhumanité ! Laissez-vous émouvoir par la sincérité de mon repentir. Ne suis-je pas assez humiliée, sans vouloir ajouter à ma douleur ? Grâce, je vous en conjure, et comptez sur une éternelle reconnaissance : rendez-moi mes habits, ma liberté, et soyez sûr que je renoncerai à mon amant, à tout le monde, pour ne m'attacher qu'à vous seul et tâcher de vous faire oublier, par mes soins et mes caresses, une offense que je m'étais mille fois reprochée avant de tomber entre vos mains. Ma beauté, dont vous faites si peu de cas, et que vous croyez de si courte durée, est assez grande pour devoir plaire à un jeune homme tel que vous, au moins pendant quelque temps. Je vous la consacrerai toute entière et ferai ma plus douce occupation de vous rendre heureux. Quelque cruauté que vous ayez pour moi, quelque irrité que vous paraissiez, je ne puis croire que vous trouvassiez du plaisir à me voir précipiter de cette tour. Non, vos yeux ne pourraient soutenir sans peine le spectacle de ma mort ; ces yeux, si vous voulez dire la vérité, ces yeux qui m'ont autrefois trouvée aimable, ne sont pas si barbares que vous voudriez le faire entendre. Ayez donc pitié de moi : grâce, encore une fois ; et après m'avoir fait souffrir le froid de la nuit, ne me laissez pas plus longtemps exposée aux ardeurs du soleil qui commencent à me devenir insupportables.

Notre philosophe, qui ne lui parlait et ne demeurait là que pour se moquer d'elle et jouir plus longtemps du plaisir de se venger, lui répondit en ces termes : Je ne vous tiens aucun compte, ma belle dame, de la confiance que vous m'avez témoignée ; je ne la dois qu'à votre intérêt et non à votre amour ; vous ne cherchiez qu'à recouvrer votre galant ; ainsi, je dois regarder cette ouverture plutôt comme un outrage de plus que comme un motif d'indulgence. Vous êtes encore dans l'erreur de croire que cette confiance était le seul moyen que j'eusse de me venger : je vous avais tendu tant de pièges qu'il était impossible que vous ne donnassiez dans quelqu'un, et, heureusement pour vous, vous êtes tombée dans le plus supportable et le moins honteux. Si je l'ai fait donner dans celui-ci, de préférence à mille autres, c'est moins par ménagement pour toi que

pour ma propre satisfaction. Mais si, contre toute apparence, tu les eusses évités tous, la plume eût été ma dernière ressource : j'aurais écrit contre toi, de manière à te faire maudire l'existence mille fois le jour. La plume est une arme plus meurtrière qu'on ne l'imagine ; il faut en avoir soi-même éprouvé les atteintes pour en connaître tout le pouvoir. Je prends le ciel à témoin, et puisse ce ciel donner à ma vengeance une fin digne de son commencement ! je prends, dis-je, le ciel à témoin que je t'aurais tant ridiculisée, si adroitement décriée ; j'aurais employé, pour te peindre, des couleurs si noires et si naturelles, que la honte que tu aurais eue de toi-même t'eût portée à te crever les yeux pour n'être plus exposée à voir ton affreuse image. Au reste, ne te détache de personne en ma faveur : je te méprise trop pour vouloir de ton amour. Tu peux aimer tant que tu voudras celui dont tu regrettais si fort la perte. Il partageait ma haine avec toi ; mais depuis qu'il t'a abandonnée, et que son infidélité m'a fourni les moyens de me venger de ta coquetterie, il m'est devenu aussi cher qu'il m'était odieux auparavant. Les coquettes comme toi ne cherchent que le plaisir ; tu ne le trouverais peut-être pas en moi. Il te faut, comme au commun des femmes, de jeunes freluquets au teint frais, et qui ont à peine du poil au menton, parce qu'ils sont plus dispos, qu'ils dansent et jouent mieux que les autres. Apprends cependant que si les hommes qui sont un peu plus mûrs, et qui ont la barbe bien garnie, sont moins vifs et vont plus lentement, ils vont du moins d'un pas réglé et soutenu, savent ce que les autres doivent encore apprendre. Les femmes coquettes et frivoles estiment les jeunes gens meilleurs chevaucheurs, parce qu'ils font plus de chemin en un jour que ceux d'un âge plus avancé ; j'avoue qu'ils sont plus ardents ; mais, en revanche, les hommes de moyen âge, plus expérimentés, connaissent mieux les endroits chatouilleux, et l'on doit préférer le bon et le solide au brillant de peu de durée. Le grand trot fatigue, quelque jeune qu'on soit ; mais le petit pas fait arriver au logis, quoiqu'un peu tard, sans la moindre lassitude. La plupart des femmes se laissent prendre aux apparences, sans considérer que les apparences sont trompeuses. Elle ne voient pas que les jeunes gens ne se contentent pas d'une maîtresse, et que leur grande vivacité

doit naturellement les rendre changeants : tu en as fait toi-même l'expérience. Ils désirent jouir de presque toutes les femmes qu'ils rencontrent, et s'imaginent que les caresses qu'on leur fait sont un tribut qu'on leur doit. De là vient leur peu de reconnaissance. Aussi font-ils consister leur gloire à publier les faveurs qu'ils ont reçues. C'est cette indiscretion qui a engagé un grand nombre de femmes à s'abandonner à des moines, que la sainteté de leur état empêche d'être indiscrets. Détrompe-toi, si tu penses que tes amours ne soient connues que de ta servante et de moi : elles ont éclaté dans le public, et l'on ne parle d'autre chose dans ton quartier ; mais rien n'est plus ordinaire, dans les intrigues amoureuses, que de voir la personne intéressée être la dernière à savoir les bruits qui courent sur son compte. D'ailleurs les jeunes amants se font un plaisir de divulguer leurs aventures ; et le tien n'aura sûrement pas gardé le secret sur son intrigue avec toi. Attire-le de nouveau dans tes filets, si tu peux ; quant à moi, tu dois y renoncer : je suis à une autre pour la vie. J'aime une dame qui vaut plus que toi, de toutes les façons, et qui ne m'a point fait acheter ses faveurs par aucun vilain tour, parce qu'elle a su m'apprécier. Ainsi si tu veux te jeter en bas, je puis t'assurer que je te verrai casser le cou sans regret et sans trouble. Tu m'obligeras même de te dépêcher, si tu es capable de faire un pareil saut ; mais, puisque tu crains de perdre la vie et d'aller à tous les diables, qui te feraient bien plus souffrir que moi, tu n'as qu'à supporter avec patience l'ardeur du soleil ; et si tu la compares au froid que tu m'as fait endurer, tu conviendras que la peine n'est point encore proportionnée à l'offense.

Puisque rien de ce que je vous ai dit ne peut vous émouvoir, reprit la dame en sanglotant de plus belle, laissez-vous du moins attendrir par considération pour l'objet qui vous a rendu plus de justice que moi. Je vous demande grâce, au nom de l'amour que vous avez pour cette personne aimable.

Tu me prends par mon faible, répondit Régnier : je ne puis rien refuser au nom de cette belle ; et, voyant qu'il était déjà neuf heures : dis-moi où sont tes habits, ajouta-t-il, et je les irai querir.

Hélène, croyant avoir vaincu sa barbarie, livra son cœur à

l'espérance et lui indiqua l'endroit où elle s'était déshabillée. Le philosophe s'éloigne de la tour et laisse son domestique en sentinelle, avec ordre d'empêcher qui que ce soit d'approcher jusqu'à son retour. Cela fait, il va dîner chez son ami, où il fit ensuite la méridienne tout à son aise.

La jeune veuve, que la promesse de Régnier avait un peu consolée, tantôt assise, tantôt couchée, tantôt debout, trouve enfin un endroit où il y avait un peu d'ombre, et, l'esprit occupé de peu d'espérance et de beaucoup de crainte, elle pleure sa triste destinée, et désespère du retour du jeune homme. Accablée de lassitude et de sommeil, elle s'endort, mais pour peu de temps; car, vers l'heure de midi, le soleil dardant perpendiculairement ses rayons sur sa peau délicate et sur sa tête découverte, brûla non seulement la chair, mais fit de distance en distance des fentes qui lui causaient tant de douleur qu'elle s'éveilla, quelque envie et quelque besoin qu'elle eût de dormir. Se sentant ainsi grillée, et voulant se remuer, il lui semblait que sa peau se retirait et s'en allait en lambeaux, comme un parchemin brûlé qu'on veut étendre. A ces douleurs cuisantes se joignait un mal de tête des plus violents. Par-dessus tout, le pavé de la tour était si brûlant qu'elle était obligée d'être dans un mouvement continuel. Pour surcroît de malheur, il ne faisait pas le moindre vent, et un essaim de mouches et de taons la piquaient si cruellement qu'il lui semblait qu'à chaque moment on lui donnait mille coups d'épingles; ce qui lui faisait porter continuellement les mains sur les différentes parties de son corps. Elle maudissait la vie, son amant et Régnier, lorsque accablée de lassitude, de faim et de soif, elle se lève et regarde s'il n'y aurait pas quelqu'un dans les environs, résolue de l'appeler à son secours, quoi qu'il dût en arriver. Mais sa malheureuse destinée lui avait enlevé toutes les ressources : la chaleur excessive retenait les bergers et les laboureurs dans leurs chaumières, si bien qu'elle n'entendait d'autre bruit que le chant des cigales. Les eaux de la rivière d'Arno, qu'elle voyait couler, ne faisaient qu'irriter sa soif; les bois, les maisons et les ombres qu'elle découvrait, ne contribuaient qu'à aigrir sa peine et à lui faire former des souhaits qui augmentaient sa douleur. Enfin les feux du soleil, le pavé brûlant, la piqure des mouches et des taons réduisirent cette victime de

la plus affreuse vengeance dans un état si pitoyable que son corps, dont l'obscurité de la nuit n'avait pu effacer la blancheur, était moitié noir, moitié rouge et tout tacheté de sang. Privée de toute espérance et de toute consolation, cette infortunée n'attendait plus que la mort et s'y préparait, en offrant à Dieu ses douleurs, pour l'expiation de ses péchés.

Cependant Régnier s'étant éveillé vers les trois heures de l'après-midi, retourna à la tour pour voir ce que sa victime était devenue, et dit à son valet, qui était encore à jeun, d'aller dîner. La pauvre dame, entendant la voix de son cruel persécuteur, se traîne avec peine sur les bords de la terrasse, et couchée sur le ventre : Régnier, lui dit-elle les yeux mouillés de larmes, vous voilà assez vengé ; si je vous ai fait geler pendant une nuit, vous m'avez fait rôtir durant un jour entier et mourir de faim et de soif. Dans l'état où je suis, la mort me serait plus douce que la vie, et je souffre si cruellement que je vous prie de venir m'achever ; je regarderai ce dernier trait comme une faveur. Si vous me refusez ce service que je n'ai pas le courage de me rendre moi-même, ne me refusez pas du moins un verre d'eau, pour en humecter ma bouche sèche et brûlante. Accordez-moi cette dernière grâce, car je me sens mourir.

Le philosophe connu, à la faiblesse de sa voix, qu'elle était effectivement fort malade. Il sentit un petit mouvement de compassion et ne laissa pourtant pas de lui répondre : Si vous voulez mourir, vous mourrez de votre main, et non de la mienne. Pour de l'eau, je vous en donnerai, comme vous me donâtes du feu. Ce qui me fâche, c'est que, pour guérir mon froid, il ait fallu me mettre dans de la fiente très puante de vache et de cheval, tandis que votre chaud peut se guérir avec de l'eau de rose qui sent bon. Je faillis perdre l'usage de mes nerfs, et vous en serez quitte pour changer de peau, comme le serpent. Vous n'en aurez le teint que plus beau.

Barbare, reprit la veuve infortunée, puisse le ciel te donner un teint acquis de la même sorte ! homme plus cruel que les monstres les plus féroces, qu'aurais-tu fait de plus si j'avais égorgé toute ta famille ? punirait-on d'un supplice plus lent et plus rigoureux le dernier des scélérats qui aurait à se reprocher la mort de tous les habitants d'une

ville? tu me refuses un verre d'eau qu'on ne refuse pas aux plus grands criminels sur la route? encore même leur donne-t-on du vin, s'ils en demandent. Puisque tu t'obstines à me refuser le moindre soulagement; puisque tu es inexorable, je vais me préparer à mourir en patience. Dieu veuille avoir pitié de mon âme! c'est à lui que je laisse le soin de me venger de ta cruauté dont il est seul témoin. Après ces dernières paroles, elle se traîna au milieu de la terrasse, et souhaita mille fois que la mort vint finir son martyre.

La nuit s'approchant, et Régnier se trouvant assez vengé, il fit prendre par son domestique, de retour depuis près d'une heure, les habits de madame Hélène, et marchant devant lui, il alla trouver la servante, qu'il rencontra sur la porte de la métairie, fort affligée de la disparition de sa chère maîtresse. Ma bonne, lui dit-il en l'abordant, sais-tu où est madame Hélène? Hélas! Monsieur, je l'ignore. Je croyais la trouver ce matin dans son lit, mais elle est disparue, sans que je sache ce qu'elle est devenue, et vous me voyez fort chagrine; car je crains qu'il lui soit arrivé quelque malheur. Que n'étais-tu avec elle, dit le philosophe d'un ton de mauvaise humeur, afin d'avoir pu me venger de toi comme je me suis vengé d'elle; mais, ce qui est différé n'est pas perdu: je saurai bien te punir tôt ou tard de ta méchanceté. Je t'apprendrai à te moquer des gens de ma sorte. Puis s'adressant à son valet: donne lui ces habits, et dis-lui d'aller chercher sa maîtresse si elle veut.

La servante, après avoir reconnu les habits, ne doutant point que Régnier n'eût égorgé madame Hélène, eut une peur inconcevable pour sa propre vie. Elle les prit sans murmurer; mais, lorsque Régnier et son valet furent partis, elle donna une libre carrière à sa douleur et courut vers la tour en poussant des cris horribles.

Régnier et son domestique avaient à peine quitté la veuve pour se rendre à la métairie que le fermier de cette infortunée, qui cherchait deux cochons égarés, alla voir s'ils ne seraient pas derrière la tour. Arrivé à cet endroit il entend de tristes plaintes. Qui est-ce qui gémit là-haut, cria-t-il? La dame, qui reconnut sa voix, l'appela par son nom: va, lui dit-elle, appeler ma servante, et dis-lui de venir ici. Quoi! c'est vous, Madame? Eh! qui vous a donc perchée sur cette

tour? savez-vous que votre domestique vous cherche partout depuis ce matin; mais qui diable eût pu vous deviner là? Il court à l'échelle, et comme il travaille à la bien asseoir, afin qu'elle ne bouge pas de place sous les pieds de la dame, voilà la servante qui arrive toute éperdue, en demandant au métayer ou est sa chère maîtresse. Je suis ici, mon enfant, répond la dame, en haussant la voix le plus qu'il lui fut possible; ne t'afflige point, apporte-moi seulement mes habits. La servante, rassurée par ce qu'elle vient d'entendre, monte sur l'échelle, et voyant sa maîtresse étendue sur la terrasse et ressemblant plutôt à un tronc de bois grillé qu'à un corps humain, elle pousse un cri de frayeur, se déchire le visage avec ses ongles, et la pleure comme si elle était morte; mais Hélène la fait taire et la prie de lui aider à s'habiller. La veuve se consola un peu d'apprendre de sa servante que personne ne savait où elle avait été. Quand elle fut tout à fait habillée, elle pria le métayer de monter pour l'aider à descendre; ce bon paysan, voyant qu'elle était hors d'état de se soutenir, la descendit avec beaucoup de peine sur ses épaules, et se disposait à la porter ainsi à la ferme lorsque la servante, qui descendit la dernière, tomba de dessus l'échelle et se cassa une cuisse. Elle poussa un cri si effroyable que le fermier fut obligé de poser la maîtresse sur un monceau d'herbe pour aller secourir la domestique; mais quand il vit qu'elle s'était cassé la cuisse, il la posa pareillement sur une pelouse, et revint à la dame. Ce nouveau malheur lui causa le plus violent chagrin, parce qu'elle espérait plus de secours de sa servante que de toute autre personne. Affligée outre mesure, elle recommença ses doléances avec tant d'excès que le métayer non seulement ne put la consoler, mais même se mit à pleurer avec elle. Madame Hélène ne voulant pas que la nuit la surprît dans cet endroit, devenu si funeste à son repos, se fit porter à la maison du fermier, qui, accompagné de deux de ses frères, retourna chercher la servante. La femme du fermier donna ses soins à la veuve; elle lava son corps avec de l'eau fraîche, lui fit prendre quelque nourriture légère, la déshabilla, la mit au lit et la fit transporter la nuit du lendemain, à Florence, avec sa servante.

Madame Hélène, qui savait mentir, imagina un conte pour donner à cette double aventure un tour favorable, dans

l'esprit de ses frères. Elle leur fit accroire que la foudre était tombée sur elles et les avait ainsi maltraitées l'une et l'autre. On appela des médecins qui eurent beaucoup de peine à lui rendre la santé; sa peau demeura plusieurs fois attachée au drap de son lit. Ils rétablirent avec le temps la cuisse de la servante. La gaieté ne revint point avec la santé: madame Hélène oublia son amant, renonça à l'amour, et surtout à la plaisanterie.

Régnier ayant appris que la servante avait eu la cuisse cassée se crut assez vengé et en resta là. Il ne dit mot de l'aventure, moins par égard pour la veuve que pour sa propre réputation.

Voilà comment madame Hélène fut punie du tour qu'elle avait joué à Régnier; elle ignorait sans doute de quoi sont capables les gens d'étude, quand on les outrage. Ce sont des diables d'autant plus dangereux qu'ils sont plus instruits; ainsi gardez-vous bien, Mesdames, de jamais tromper un philosophe.

#### NOUVELLE VIII. — CORNES POUR CORNES.

L'histoire de madame Hélène n'amusa guère les dames; elles ne furent que médiocrement touchées de ses malheurs, parce qu'elle les méritait en partie. Elles ne laissèrent pourtant pas de blâmer la cruauté du philosophe: toute la compagnie trouva qu'il avait porté la vengeance trop loin.

Quand madame Pampinée eut achevé son récit, la reine fit signe à madame Flamette de conter sa nouvelle. Cette dame empressée d'obéir, prit aussitôt la parole et débuta ainsi:

Mes belles Dames, puisque la barbarie de Régnier vous a mis du noir dans l'esprit, j'imagine qu'il est à propos de vous égayer par une histoire un peu comique. C'est ce que je vais faire en vous racontant la manière dont un homme marié se vengea d'un de ses amis, aussi marié, qui le faisait cocu. Cette vengeance n'a rien d'atroce, et vous fera voir que le galant homme qui se venge d'un outrage sait proportionner le châtement à l'offense.

J'ai ouï dire qu'il y eut autrefois à Sienne deux bons bour-

geois, fort à leur aise, dont l'un se nommait Spinelosse de Tamina, et l'autre Sepe de Mino. Ils étaient tous deux à la fleur de leur âge, demeuraient dans la même rue et s'aimaient beaucoup. Mariés l'un et l'autre, ils avaient chacun une jolie femme. Spinelosse, qui allait très souvent chez Sepe, soit que celui-ci y fût ou non, devint amoureux de sa femme, et sut si bien lui faire la cour qu'il ne tarda pas à obtenir ses faveurs. Ce commerce dura assez longtemps sans que le cocu s'en doutât. Cependant la familiarité qui régnait entre sa femme et son ami lui donna à la longue des inquiétudes, et pour éclaircir si elles étaient bien fondées, il prit un jour le parti de se cacher vers l'heure où Spinelosse avait coutume de le venir voir. Celui-ci vint bientôt le demander, et la femme, qui le croyait sorti, lui ayant dit qu'il était absent, il commença par l'embrasser; elle, de lui rendre baisers pour baisers. Sepe, qui voyait ces caresses du lieu où il s'était fourré, ne dit mot pour savoir quel serait le dénouement de ce jeu. Bref, il vit sa femme et Spinelosse entrer dans la chambre à coucher et s'y enfermer sous clef. Il est aisé de juger s'il dut être piqué de cette double trahison; mais considérant que ses cris, bien loin de diminuer l'outrage, ne feraient qu'augmenter sa honte, il ne crut pas devoir éclater, et se contenta de rêver aux moyens de se venger sans bruit. Son imagination lui en eut bientôt fourni un très convenable auquel il s'arrêta.

Spinelosse ne fut pas plutôt sorti que Sepe entra dans sa chambre et trouva sa femme qui raccommodait sa coiffure chiffonnée. Que fais-tu là, ma femme, lui dit-il ? Ne le voyez-vous pas ? — Si vraiment, et j'ai vu encore autre chose que je voudrais bien n'avoir point vu. Il lui fait alors le récit de ce dont il a été témoin, et la femme, transie de peur, voyant qu'il n'y avait pas moyen de nier, lui avoua tout, et lui en demanda pardon les larmes aux yeux. Tu ne pouvais me faire une plus grande injure, dit le mari; je te pardonnerai cependant, à condition que tu feras ce que je te commanderai. — Vous serez obéi. — Eh bien ! je veux que tu donnes rendez-vous à Spinelosse, pour demain à neuf heures du matin; j'arriverai un moment après lui, et, dès que tu m'entendras, tu le feras cacher dans ce grand coffre et l'y fermeras à clef. Quand cela sera fait, je te dirai ce qu'il te restera à faire. Suis mes ordres à cet égard, et

je te jure de te pardonner et même d'oublier ta faute.

La femme promet tout, pour mériter sa grâce, et remplit avec exactitude les intentions de son mari.

Le lendemain, Spinelosse et Sepe étaient ensemble sur les neuf heures. Le premier, qui avait promis à la femme de son ami d'aller la trouver à cette heure-là, prétextait, pour se séparer, un dîner qu'il ne voulait point manquer. — Ce n'est point encore l'heure du dîner, ainsi ne t'en vas pas sitôt. Je ne serai point fâché d'arriver de bonne heure, parce que j'ai à parler d'affaires à la personne chez qui je dois dîner. Le voilà parti et rendu chez sa maîtresse. Ils furent à peine dans la chambre que Sepe se fait entendre sur l'escalier. Sa femme feint d'avoir peur, engage le galant à se cacher dans le coffre, l'y enferme et sort de la chambre. Sepe paraît et demande à sa femme si le dîner est prêt. — Il le sera dans la minute. — Je viens de quitter Spinelosse, reprit le mari : il dîne en ville chez un de ses amis : comme sa femme sera toute seule, allez la prier de venir manger un morceau avec nous. La belle, que le souvenir de sa faute et la crainte d'en être punie rendaient obéissante, fit incontinent ce que voulait son mari et sollicita si bien sa voisine, à qui elle apprit qu'elle ne devait pas attendre son mari, qu'elle l'emmena. Sepe la reçut avec de grandes démonstrations d'amitié. Il fit signe à sa femme d'aller à la cuisine, et prenant la voisine par la main, la conduisit dans sa chambre et ferma la porte au verrou. Que signifie ceci, dit la voisine ? est-ce pour cela que vous m'avez priée à dîner ? c'est donc là l'amitié que vous avez pour mon mari ? Avant de vous fâcher, Madame, répondit Sepe, en s'approchant du coffre et la tenant toujours par la main, daignez entendre ce que j'ai à vous dire : j'ai aimé et j'aime encore votre mari comme mon propre frère. Quant à l'amitié qu'il a pour moi, j'ignore si elle est bien tendre ; mais je sais bien qu'elle ne l'empêche pas de coucher avec ma femme comme avec vous. Il le fit hier de fraîche date, et presque sous mes yeux. Or, c'est parce que je l'aime que je prétends user de représailles et borner là toute ma vengeance. Comme il a joui de ma femme, il est juste que je jouisse de vous : c'est la moindre chose que je puisse exiger. Si vous me refusez cette satisfaction, je vous déclare qu'il ne me sera pas difficile de le surprendre et de le traiter d'une manière dont vous ne

vous trouverez pas bien ni l'un ni l'autre. La dame ne pouvait croire que son mari lui fût infidèle. Sepe lui raconta comment il s'y était pris pour s'en assurer. Ces particularités achevèrent de la persuader. Puisque vous avez résolu, lui dit-elle alors, de vous venger sur moi de l'outrage de mon mari, je veux bien y consentir, mais à condition que vous ferez ma paix avec votre femme ; de mon côté, je lui pardonne volontiers le tort qu'elle m'a fait. Soyez tranquille, repartit Sepe ; je me charge de tout et m'engage outre cela à vous donner un des plus jolis bijoux qu'il soit possible de voir. Il commence ensuite à lui faire de tendres baisers, la pousse tout doucement sur le coffre, et en jouit autant de temps qu'il voulut.

Spinelosse, qui avait tout entendu, entra dans une telle colère qu'il en pensa crever de rage ; et si la crainte du ressentiment de Sepe ne l'eût arrêté, il n'est pas d'injure qu'il n'eût dit à sa femme, tout enfermé qu'il était. Mais, considérant qu'il avait été l'agresseur, et que Sepe ne faisait que lui rendre cornes pour cornes, il se consola et résolut d'être son ami plus que jamais. Cependant la voisine, descendue du coffre, demande le joyau qui lui a été promis. Sepe ouvre alors la porte de la chambre, et appelle sa femme, qui dit en entrant à la voisine : vous m'avez rendu un pain pour un gâteau. Ma femme, dit le mari en l'interrompant, ouvre le coffre ; puis se tournant vers la voisine étonnée de voir là son mari : voilà, ma belle dame, le bijou que je vous ai promis. Il serait difficile de dire lequel eut le plus de honte, ou de Spinelosse qui savait de quelle manière on venait de le cocufier, ou de sa femme de voir son mari qui avait entendu tout ce qu'elle avait dit et fait avec Sepe. Spinelosse, sorti du coffre : nous sommes quittes, mon voisin, dit-il à Sepe, sans entrer dans aucune explication ; et si tu veux m'en croire, nous n'en serons pas moins bons amis qu'auparavant. Puisque nous n'avons rien à partager que nos femmes, ajouta-t-il, je suis d'avis que nous les ayons en commun. Sepe accepta l'offre : ils dînèrent tous quatre ensemble dans la plus parfaite union. Depuis ce jour, chaque femme eut deux maris, et chaque mari eut deux femmes, sans qu'il s'élevât jamais la moindre contestation entre eux pour la jouissance.

## NOUVELLE IX. — LE MÉDECIN JOUÉ.

Après que les dames eurent un peu causé sur les femmes des deux Siennes, la reine, qui n'avait pas encore rempli sa tâche, et qui ne voulait point violer le privilège de Dionéo, commença ainsi l'histoire qu'elle devait conter.

Rien ne me semble plus naturel que d'user de représailles envers ceux qui nous trompent : ainsi j'approuve très fort la conduite de Sepe à l'égard de Spinelosse ; et je ne pense pas qu'on doive blâmer l'homme qui trompe celui qui l'a trompé, quoique madame Pampinée ait paru insinuer le contraire dans la nouvelle qu'elle nous a racontée. Mon dessein est de vous faire le récit d'une tromperie que vous approuverez sans doute aussi, et qui me paraît digne de toute votre attention.

Un médecin, né à Florence, avait été faire ses études et prendre ses grades à Bologne. De retour dans sa patrie, décoré du bonnet et de la robe de docteur, on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était tout aussi ignorant qu'avant son départ. Et véritablement rien n'est plus ordinaire, dans notre bonne ville de Florence, que de voir ceux qui ont été prendre à l'université de Bologne, soit le grade d'avocat, soit celui de médecin, soit celui de notaire, ne cacher, sous leurs longues robes, qu'une sottise présomption, fruit de leur crasse ignorance. C'est surtout ce qu'on remarqua autrefois dans le nommé Simon de Villa, plus riche en biens patrimoniaux qu'en qualités acquises. Vêtu d'une robe d'écarlate et décoré du bonnet de docteur en médecine, il loua à son retour de Bologne une maison dans la rue qu'on appelle aujourd'hui du Concombre. Ce maître Simon avait, entre autres défauts, la manie de demander à la personne qui se trouvait avec lui, le nom et l'histoire de tous ceux qu'il voyait passer dans la rue, comme s'il eût dû composer, d'après les faits et gestes des passants, les médecines qu'il donnait à ses malades. Il remarqua principalement deux peintres, dont il a été déjà question plusieurs fois, qu'il voyait tous les jours ensemble, et qui demeuraient dans son quartier. On devine que c'est de Lebrun et de Bulfamaque qu'il s'agit. Comme il les

voyait toujours de belle humeur, toujours prêts à rire et à danser, il s'informa quelle était leur profession ; et apprenant qu'ils étaient peintres et pauvres, comme la plupart des gens de leur état, il alla se fourrer dans l'esprit qu'il n'était pas possible que des gens pauvres pussent être si contents et si joyeux, et qu'il fallait qu'ils eussent quelque ressource qu'on ne savait pas, d'autant plus qu'ils avaient la réputation d'être fins et rusés. Pour savoir ce qui en était, il résolut de faire leur connaissance, ou tout au moins celle de l'un d'eux. Il ne tarda pas à faire celle de Lebrun. Dans le premier entretien que celui-ci eut avec le médecin, il lui fut aisé de s'apercevoir que ce n'était rien moins qu'un sot et un parfait imbécile. Il s'amusa beaucoup de ses platitudes, et le médecin goûta les gentilleses du peintre, de manière que chacun trouva du plaisir dans cette nouvelle liaison. L'un se félicitait d'avoir rencontré un esprit facile et crédule dont il pouvait se moquer et tirer parti à l'occasion ; l'autre était enchanté de la connaissance d'un artiste charmant et plein d'esprit.

Le médecin, voulant découvrir les ressources qu'il supposait au peintre, l'invitait souvent à dîner, dans l'intention de se familiariser avec lui et de le faire parler. Un jour qu'il l'avait régalé, il prit sur lui de lui témoigner son étonnement de ce que Bulfamaque et lui étaient si gais et si contents, quoiqu'ils n'eussent pas de bien ni l'un ni l'autre. Il le pria de lui apprendre leur secret. Lebrun ne put s'empêcher de rire en lui-même d'une si sottise demande, et lui fit une réponse conforme à sa bêtise. Notre maître, dit-il, je ne dirais pas à un autre comment nous faisons ; mais, comme vous êtes de mes amis, je ne ferai pas de difficulté de vous le dire, à condition toutefois que vous me promettrez le secret. Oh ! je vous jure de n'en jamais parler à personne, s'écria le docteur. Vous voyez donc, reprit le peintre, comme Bulfamaque et moi vivons contents et joyeux : il n'est pourtant pas moins vrai que notre métier ne paie seulement pas l'eau que nous buvons. Nous ne vivons pas non plus de vols ni d'escroqueries : nous sommes d'honnêtes gens à qui la conscience n'a jamais rien reproché de ce côté-là. Ce qui nous donne à vivre, puisqu'il faut vous le dire, ce sont les courses où nous allons de temps en temps ; ces courses-là nous fournissent tout ce dont nous avons besoin, sans faire

le moindre tort à personne. Voilà, monsieur le docteur, l'unique source de notre gaité et de notre bonheur.

Le médecin, qui ne comprenait pas ce que Lebrun venait de lui dire, ne laissa pas de le croire de la meilleure foi du monde. Il le pria ensuite de vouloir bien lui apprendre ce que c'était qu'aller en course, lui protestant qu'il n'en parlerait jamais, pas même à sa femme. Grand Dieu ! que me demandez-vous là, s'écria Lebrun ? savez-vous bien que je perdrais ma fortune et tout ce que j'ai de plus cher au monde si l'on venait à découvrir que je me suis ouvert là-dessus ? Que dis-je ? ma propre vie serait en danger, et peut-être me précipiterait-on, sans pitié, dans la gueule du Lucifer de Saint-Gal ; ainsi, n'attendez pas que je vous le dise jamais. Lebrun ne faisait toutes ces difficultés que pour exciter davantage la curiosité du sot médecin : mon cher ami, lui dit alors le docteur, tu peux compter sur ma discrétion ; de ma vie je n'ouvrirai la bouche sur rien de ce que tu me diras : je t'en donne ma parole d'honneur. Après avoir reçu plusieurs autres protestations d'un secret éternel : jugez, lui dit Lebrun, de l'empire que vous avez sur moi, de la déférence que j'ai pour votre qualité de docteur, de l'attachement que vous m'avez inspiré, de la confiance, en un mot, que j'ai en vous, puisque je n'ai pas la force de vous refuser. Vous allez donc tout savoir ; mais j'exige auparavant que vous me juriez, par la croix de Monteson, que vous n'en parlerez de votre vie à qui que ce soit. Après qu'il eut fait jurer le médecin : vous pouvez avoir ouï dire, continua-t-il, qu'il y a douze ou treize ans qu'il arriva dans cette ville un fameux nécroman, nommé Michel Lescot, parce qu'il était d'Ecosse. Il fut accueilli avec beaucoup de distinction des plus notables gentilshommes de Florence, presque tous morts aujourd'hui. Lorsqu'il partit, il laissa, à leur sollicitation, deux de ses disciples, à qui il commanda de rendre aux gentilshommes qui l'avaient si bien accueilli tous les services qui dépendraient d'eux et de leur art. Ces deux nécromans servaient lesdits notables, non seulement dans leurs affaires de galanterie, mais encore dans les autres choses, et s'accoutumèrent tellement au climat de notre ville et aux mœurs de ses habitants qu'ils résolurent de s'y fixer tout à fait. Ils se lièrent d'amitié avec plusieurs personnes, sans s'inquiéter si elles étaient de famille noble

ou roturière, pauvres ou riches, ne s'attachant qu'au caractère et au mérite personnel. Par complaisance pour leurs amis, ils composèrent une société d'environ vingt-cinq hommes qui devaient s'assembler, deux fois le mois, dans un lieu qu'ils avaient eux-mêmes choisi. Là, lorsque tous les frères étaient réunis, chacun demandait aux deux Ecossais ce qu'il souhaitait, et ils satisfaisaient tout le monde, autant de temps que durait la nuit; car l'assemblée ne se tenait jamais le jour. Bulfamaque et moi fîmes connaissance avec un homme de cette confrérie, et nous devînmes tellement amis qu'il nous y fit admettre l'un et l'autre. Cette société dure encore, et nous sommes très exacts, comme vous l'imaginez bien, à ne pas manquer une assemblée. C'est une chose admirable de voir la richesse des tapisseries de la salle où nous mangeons. Les tables sont servies avec une magnificence vraiment royale. Vous seriez émerveillé à la vue du grand nombre de domestiques de l'un et de l'autre sexe empressés à nous servir et à prévenir nos désirs. Rien n'est plus brillant, mieux travaillé, que la vaisselle d'or et d'argent dans laquelle on sert les mets, qu'on a soin de varier à l'infini, afin de contenter tous les goûts. Il n'y a point d'instrument de musique dont on ne régale les oreilles. Je ne saurais vous dire, ni combien on allume de torches à ces festins, ni quelle abondance de dragées de toutes les sortes, de confitures de toutes les couleurs, de vins de tous les pays, de fruits les plus recherchés il s'y consomme. N'allez pas vous figurer, mon cher docteur, que nous ayons là nos habits ordinaires; on nous en fournit de si riches, de si précieux, que le moins bien vêtu a l'air d'un empereur. Mais ce n'est pas tout : ce qu'il y a de plus agréable, de plus satisfaisant, ce sont les belles femmes qu'on y fait venir à souhait de toutes les parties du monde. Il suffit d'en désirer une pour qu'elle y paraisse quelques instants après, fût-elle à deux mille lieues. On y voit la dame de Barbanique, la reine des Basques, la femme du soudan, l'impératrice d'Osbeck, la Chian-chianfère de Norvège, la Sémistance de Berlinsone, et la Scalpède de Narsie. Mais pourquoi m'amuserais-je à vous les compter? il doit vous suffire de savoir qu'on y voit toutes les reines de l'univers, jusqu'à la schinchimure du Prêtre-Jean, qui a les cornes entre les deux fesses. Après qu'on a bien bu, bien mangé, bien dansé, chacun passe

dans une chambre séparée, avec la dame qu'il a fait venir. Vous noterez que chacune de ces chambres paraît une chapelle divinement décorée. Il s'en exhale continuellement des odeurs mille fois plus agréables que celle qui sort des boîtes d'épicerie de votre boutique, quand vous faites le cumin. Les lits de chaque chambre sont plus riches et plus élégants que celui du duc de Venise. Je vous laisse à penser ce qu'on fait sur ces beaux lits. Tous les frères ont les plus jolies femmes qu'on puisse voir ; mais, à mon avis, Bulfamaque et moi, sommes pourtant encore mieux partagés que les autres, puisqu'il fait venir le plus souvent la reine de France, et moi celle d'Angleterre, qu'on sait être les plus belles femmes de leur royaume. Nous avons su si bien faire que ces princesses n'aiment que nous, et ne pensent qu'à nous. Jugèz par là si nous devons être plus heureux que les autres, possédant les bonnes grâces de deux reines si puissantes. Vous devez bien vous imaginer que nous savons mettre à profit la tendre affection dont elles nous honorent. Quand nous avons besoin d'argent, nous leur en demandons ; et si nous désirons mille ducats, on nous les donne incontinent. C'est ce que nous appelons, dans notre langage, aller en course ; car, comme les corsaires, nous mettons tout le monde à contribution, avec cette différence cependant qu'ils ne rendent jamais ce qu'ils ont pillé, et que nous autres le rendons, quand nous avons le nécessaire.

Voilà, mon cher et aimable docteur, ce que c'est qu'aller en course. Jugez à présent si j'avais tort de vous recommander le secret. Je ne veux plus vous exhorter à la discrétion, parce que vous avez trop d'esprit pour ne pas sentir de quelle conséquence il est pour moi que vous vous taisiez sur toutes les choses que vous venez d'entendre. Ce serait vous faire injure de penser que vous fussiez capable de me trahir et de violer vos serments.

Le médecin, dont tout le savoir ne consistait peut-être qu'à guérir les petits enfants de la teigne, crut tout ce que Lebrun lui dit comme autant d'articles de foi, et eut la plus grande envie d'être reçu de cette merveilleuse société. Peu s'en fallut qu'il ne priât sur l'heure le peintre de l'y faire entrer ; mais il crut qu'il était bon de le mettre davantage dans ses intérêts par de nouvelles politesses, avant de le lui

proposer. Il se borna donc à lui dire qu'il n'était pas étonnant qu'il menât une si joyeuse vie, puisqu'il avait le bonheur d'être d'une si admirable confrérie. Depuis ce jour-là, il redoubla d'attentions pour Lebrun, qu'il retenait presque tous les jours à dîner et à souper. Il ne laissait échapper aucune occasion de lui faire politesse, et recherchait si fort sa compagnie qu'on eût dit qu'il ne pouvait vivre sans lui.

Lebrun, pour ne pas paraître ingrat, lui peignit le carême dans la salle de compagnie, et un *Agnus Dei*, dans la chambre à coucher. Il lui peignit encore dans une galerie la guerre des chats contre les rats; ouvrage qui paraissait aux yeux du docteur de la dernière beauté. S'il arrivait que Lebrun ne soupât point chez le médecin, ce qui était rare, il s'en excusait le lendemain en disant qu'il avait passé la nuit avec la compagnie en question. Il lui dit un jour que la reine d'Angleterre l'ayant un peu mécontenté, il avait fait venir la Gumèdre du grand Kan des Tartares. Que veut dire Gumèdre, demanda le médecin ? je n'entends pas ce mot-là. Je n'en suis pas surpris, répondit le peintre; car j'ai entendu dire que le Pore-gras et Vinacenne n'en parlent point. Dites donc Hippocrate et Avicenne, repartit le médecin. Vous avez raison, continua Lebrun; je n'entends pas plus vos noms que vous n'entendez les miens. Gumèdre, en langue tartare, signifie impératrice dans la nôtre. Oh! la belle créature! vous en seriez amoureux fou si vous l'aviez vue, et elle vous aurait déjà fait oublier les médecines, les ordonnances et les emplâtres.

Par ces sortes de discours le rusé peintre ne faisait qu'allumer de plus en plus les désirs de l'imbécile docteur, qui se détermina enfin à lui ouvrir son cœur, persuadé que ses bienfaits l'avaient mis entièrement dans ses intérêts. Un soir donc qu'il tenait le flambeau, pendant que Lebrun travaillait au combat des chats et des rats, et qu'ils étaient tous deux seuls, il lui dit du plus grand sérieux : Vous ne sauriez vous figurer, mon cher ami, combien je vous suis dévoué; il n'est rien que je ne sois disposé à faire pour vous en convaincre. Fallût-il aller tout à l'heure à deux lieues d'ici, pour vous obliger, je partirais sans balancer. Comme je suis persuadé que vous ne m'aimez pas moins, vous ne devez pas être étonné de la prière que je vais vous faire. Depuis que

vous m'avez parlé de votre agréable confrérie, je ne désire rien tant que d'en être, et ce n'est pas sans de bons motifs, comme vous allez en juger. Je vis l'année dernière, à Caccavincigli, la plus jolie servante qu'il y ait peut-être dans l'Italie, et, depuis ce temps, elle ne m'est pas sortie de la tête. Mon intention serait de la faire venir. Que j'aurais de plaisir à la caresser ! je lui offris, dans le temps, deux bolonnais<sup>1</sup> pour l'engager à m'accorder ses faveurs ; mais il n'y eut pas moyen de l'y résoudre. Ne pourrais-je pas être admis dans votre société ? Dites-moi, je vous prie, ce qu'il faut que je fasse pour y être reçu ; soyez sûr que vous aurez en moi un compagnon qui ne vous déshonorera point. Je suis bel homme, mon teint est frais comme une rose ; je suis de plus docteur en médecine, et je pense que vous n'en avez point dans votre confrérie, où je pourrai par conséquent être utile. Je sais mille belles choses et même une infinité de chansons : Tenez, je vais vous en chanter une ; et le voilà qui chante. Lebrun mourait d'envie de rire ; mais il se retint. La chanson achevée : eh bien ! notre ami, qu'en dites-vous, reprit le médecin ? En vérité, répond le peintre, il n'est pas possible de mieux chanter ni d'avoir une voix plus agréable ; elle effacerait les sons harmonieux des violons de Saggenali. Vous êtes un vrai prodige. — Vous ne l'auriez jamais cru, je gage, si vous ne l'aviez entendu ? — Non, je vous jure. — J'en sais bien d'autres ; mais ce n'est pas le temps de vous montrer tout mon savoir. Apprenez que, tel que vous me voyez, je suis fils d'un gentilhomme, quoiqu'il ne vécût qu'au village, et que du côté de ma mère je descends en ligne directe de la famille de Vallechio. Aucun médecin de Florence n'a d'aussi beaux livres, ni d'aussi belles robes que moi. J'en ai une qui m'a coûté près de cent écus. Je vous prie donc encore une fois de me faire admettre dans votre société. Si vous me rendez ce service, vous pouvez hardiment tomber malade quand vous voudrez, je vous promets de vous guérir *gratis*.

Lebrun l'avait assez pratiqué pour n'être pas surpris de l'entendre parler ainsi ; c'est pourquoi, d'après la connaissance qu'il avait de son caractère, pour lui persuader qu'il cherchait une défaite : éclairez un peu de ce côté-ci, lui dit-il ;

1. Sorte de monnaie qui valait environ huit deniers de France.

je vous répondrai quand j'aurai fait les queues à ces rats. Quand le peintre eut achevé son travail, il contrefit l'homme embarrassé de la demande qui lui avait été faite. Je suis persuadé, dit-il au docteur, que vous feriez beaucoup de choses pour moi : aussi vous n'avez point à faire à un ingrat. Mais sentez-vous bien toute l'importance du service que vous demandez ? s'il était en ma puissance de le rendre à quelqu'un, soyez persuadé que ce serait à vous. Je croirais même faire peu de chose, eu égard à votre mérite et au bien que je vous veux. Personne ne vous aime et ne vous considère plus que moi, parce que je trouve dans tous vos discours un jugement qui me charme, un sel qui me séduit, une sagesse qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Vous êtes sensible à la beauté, c'est un nouveau titre à mon estime. Oui, mon cher ami, plus je vous connais et plus je vous vénère. Mais la chose que vous désirez ne dépend pas de moi. Mon crédit sur ce point est moindre que vous ne croyez. Cependant comme on ne risque rien avec un homme aussi discret que vous, je vous indiquerai les moyens que vous devez prendre pour réussir ; moyens qui me paraissent infaillibles, puisque vous avez de beaux livres, de belles robes et mille belles qualités. — Parlez, ordonnez, dit le médecin transporté de joie : vous pouvez compter que vous ne serez compromis en rien par mon indiscretion. Il n'y a pas d'homme sur terre plus secret que moi. Dans le temps que messire Gasparin de Salicet était juge de Farnisopoli, il ne faisait presque rien sans me le communiquer, parce qu'il connaissait ma circonspection. Pour vous prouver que je ne vous en impose point, vous saurez que je fus le premier à qui il fit part de son mariage avec la Bergamine. Doutez-vous, après cela, de ma discrétion ? Je n'aurais garde, répond Lebrun ; et puisque cet homme se fiait à vous, j'aurais grand tort sans doute de ne pas m'y fier aussi. Voici donc la manière dont vous devez vous y prendre pour être admis dans notre confrérie.

Nous avons toujours un capitaine et deux conseillers qu'on change tous les six mois. Il est arrêté qu'aux fêtes de Noël prochain, Bulfamaque sera élu capitaine et moi conseiller. Le capitaine peut beaucoup pour faire recevoir un étranger. D'après cela, il me semble qu'il serait bon que vous fîssiez la connaissance de Bulfamaque. Vous êtes si poli, si

aimable, que vous n'aurez point de peine à vous l'attacher ; et, devenu votre ami, vous l'engagerez à vous servir, et il le fera bien volontiers. Je lui ai parlé de vous dans plus d'une circonstance, et le bien que je lui en ai dit vous a acquis son estime. De mon côté, soyez sûr que je vous seconderai de tout mon zèle.

Ce moyen, dit le docteur, me paraît excellent. Si Bulfamaque se plaît avec les gens éclairés, il ne pourra point se passer de moi quand il m'aura une fois connu. Je puis dire, sans me vanter, que j'ai tant de savoir, que je pourrais en fournir à toute une ville, et en avoir encore de reste.

Lebrun ayant quitté le médecin, dont il commençait à s'ennuyer, alla trouver Bulfamaque pour lui conter cette belle conversation et s'en divertir avec lui. Bulfamaque brûlait d'impatience de voir de près cet original pour rire à ses dépens. Le médecin qui, de son côté, grillait d'envie d'aller en course, n'eut point de cesse qu'il n'eût vu le camarade de Lebrun. Il les eut le lendemain l'un et l'autre à dîner et à souper, et leur fit fort bonne chère. Ces festins en amenèrent d'autres. C'était tous les jours un nouveau régal pour les deux peintres, qui faisaient les cérémonies nécessaires pour paraître désintéressés, mais qui finissaient toujours par se rendre aux invitations, parce qu'ils aimaient la bonne chère.

Le docteur ayant pris son temps, fit à Bulfamaque la même prière qu'il avait faite à son confrère. Bulfamaque feignit d'en être scandalisé, et fit cent reproches à Lebrun. Je jure, lui dit-il d'un ton irrité ; je jure par le dieu de Pafignan, que je te ferai repentir de ton intempérance de langue. Je ne sais à quoi il tient que je ne te déchire la figure pour t'apprendre à dire nos secrets à M. le docteur. Le médecin lui protesta qu'il l'avait su d'ailleurs, et parla si sagement qu'il apaisa sa colère. Il paraît bien, monsieur le médecin, dit alors Bulfamaque, que vous avez été à Bologne, et que vous savez garder un secret. Je vois encore que vous n'en êtes pas resté à l'a, b, c, comme plusieurs de nos docteurs qui ne laissent pas de faire les fanfarons. Si je ne me trompe, vous êtes né un jour de dimanche. Lebrun m'avait bien dit que vous étiez un savant médecin ; mais il n'avait pas ajouté que vous saviez prendre les cœurs avec votre douce éloquence. J'ai vu peu d'hommes parler si bien et si

sagement. Voilà ce que c'est, mon ami, interrompit le docteur en se tournant vers Lebrun, d'avoir affaire à des gens d'esprit ; cet honnête homme n'a-t-il pas su connaître en un instant toute l'étendue de mon rare savoir ! il vous fallut plus de temps à vous pour découvrir tout ce que je vaux. Dites-lui ce que je vous répondis lorsque vous m'assurâtes qu'il se plaisait à la société des hommes de mérite. Il le sait, dit Lebrun. Vous auriez encore une bien meilleure idée de moi, continua le docteur en regardant Bulfamaque, si vous m'aviez vu à Bologne, où j'étais aimé des grands et des petits, des professeurs et des écoliers, tant je savais les enchâter par mes discours et mon savoir. Je maniais si bien la parole et j'étais si accoutumé à me faire admirer, que je n'ouvrais jamais la bouche sans faire rire ceux qui étaient présents. On sait aussi que j'ai été universellement regretté. On voulait, pour me retenir, me donner le privilège exclusif d'enseigner la médecine ; mais je résistai à tout pour venir jouir ici des grands biens que je possède, et pour me rendre utile à mes compatriotes.

Eh bien, Bulfamaque, dit alors Lebrun, tu vois bien que je ne t'ai rien dit de trop à l'avantage de M. le docteur. Tu conviendras à présent que tu avais tort de soupçonner d'exagération les éloges que j'en faisais. Je suis assuré qu'il n'y a pas de médecin à Florence qui se connaisse mieux que monsieur en urine d'âne, et qu'on ne trouverait pas son pareil d'ici aux portes de Paris. Vois maintenant si tu peux lui refuser quelque chose. Vous avez raison, dit le docteur, mais on ne me connaît point dans cette ville, où je n'ai rencontré jusqu'à ce jour que des gens grossiers et bornés. Je voudrais que vous me vissiez parmi mes confrères. Je n'ai pas besoin de cette nouvelle preuve de votre savoir, dit Bulfamaque ; il est facile de voir que vous êtes leur maître à tous. Je suis enchanté de connaître votre grand mérite et de le trouver fort supérieur à l'idée que je m'en étais formée. D'après cela, vous ne devez pas douter que je ne vous oblige en tout ce qui dépendra de moi. Soyez tranquille, il ne tiendra pas à mon zèle que vous ne soyez bientôt reçu dans notre société.

Cette promesse lui fut renouvelée par les deux peintres à chaque politesse qu'ils en recevaient. Ils traînèrent la chose en longueur le plus qu'ils purent, et s'amusaient beaucoup à

lui persuader des extravagances. Ils lui promettaient de lui procurer la jouissance de la comtesse de Civilari<sup>1</sup>, qui, à les entendre, était la plus belle chose qui se trouvât dans le pays, où l'on ne peut agir par procuration. Quelle est cette comtesse, demanda le médecin? C'est, répondit Bulfamaque, une très grande dame. Il y a peu de maisons qui ne lui paient un tribut. Les membres de notre société ne sont pas les seuls qui lui rendent hommage; les cordeliers la révèrent comme nous, et sonnent, en son honneur, de la trompette de la partie postérieure. Quand elle se promène, elle se fait sentir de loin, quoique le plus souvent elle soit enfermée. Il n'y a cependant pas longtemps qu'elle passa devant votre porte, pour aller laver ses pieds dans la rivière d'Arno et prendre l'air de la campagne. Sa résidence ordinaire est au royaume des Latrines. Son cortège est un grand nombre d'officiers qui portent pour marque de sa grandeur la verge et le *piombino*. On rencontre partout plusieurs de ses barons, tels que le Tamagnin de la porte de dom Méta, le manche di Scopa, le Scacchera et autres qui sont, je crois, de vos amis, mais dont vous ne vous souvenez plus dans ce moment. Si nous réussissons dans notre projet, nous vous mettrons dans les bras de cette belle princesse, vous conseillant d'abandonner la servante de Cacavincigli.

Le médecin qui, dès sa plus tendre enfance, avait été élevé à Bologne, ne connaissait pas les expressions grossières dont se servaient les peintres. Fort content du portrait qu'on lui avait fait de cette dame, il consentit à en jouir; et, peu de jours après, il apprit qu'il avait été agrée de la société. Cette nouvelle le mit au comble de la joie. Le jour qui précéda la nuit de l'assemblée désignée pour sa réception, il donna à dîner aux deux peintres, et leur demanda la manière dont il devait se conduire. Bulfamaque se chargea de l'en instruire. Il faut, en premier lieu, lui dit-il, que vous n'ayez aucune peur, sans quoi vous courrez risque de rencontrer des obstacles qui vous empêcheraient d'être reçu, et vous nous causeriez un grand préjudice. Vous vous rendez ce soir, vers l'heure du premier somme, sur un des tombeaux qu'on a élevés devant Sainte-Marie-la-Nouvelle, après avoir mis la plus belle de vos robes doctorales; car il est

1. Ce mot, à Florence, désignait le lieu où l'on jetait les immondices.

bon que la première fois vous paraissiez avec honneur dans notre société. Vous saurez d'ailleurs que, dans la dernière de nos assemblées, la comtesse sachant que vous étiez gentilhomme, promit de vous faire recevoir chevalier d'eau froide à ses propres dépens. Vous attendrez sur ce tombeau qu'on vous envoie querir. Comme il ne faut vous rien laisser ignorer, voici de quelle manière vous sortirez de là. Une bête noire, cornue et de moyenne grandeur, paraîtra devant vous et fera des sauts et des cabrioles à vos côtés, afin de vous épouvanter, mais sans vous blesser le moins du monde. Quand elle verra que vous n'avez point peur, elle s'approchera doucement de vous, et alors vous monterez dessus, sans frayeur et sans nommer en aucune façon Dieu ni les saints. Dès que vous y serez, vous aurez soin de mettre vos mains sur l'estomac, sans toucher aucunement la bête qui vous portera au petit pas au lieu où se tient notre assemblée. Mais, songez-y bien, si, pendant tout le temps que vous serez avec elle, il vous arrive d'avoir peur ou d'invoquer Dieu et les saints, je vous avertis qu'elle pourrait fort bien vous jeter dans quelque trou puant. Ainsi, Monsieur, si vous ne vous sentez pas le courage nécessaire, je vous conseille de demeurer chez vous, car, sans être plus avancé, vous nous rendriez un très mauvais service.

Je vois bien, dit le docteur, que vous ne me connaissez pas encore; on dirait que vous ne jugez de moi que par ma robe et par mes gants. Si vous saviez ce que j'ai fait à Bologne, lorsque j'allais avec mes amis voir les courtisanes, vous ne vous douteriez pas de mon courage. Un soir une de ces filles, qui n'était pas plus haute que le coude, et qui n'en paraissait que plus méchante, refusa de venir avec nous. Savez-vous ce que je fis? je la pris par les cheveux, et, après lui avoir donné plus de cent coups de poing, je la jetai, je crois, à plus de cent pas de moi, et la forçai à nous suivre. Une autre fois, n'étant accompagné que d'un petit garçon, je passai de nuit, sans avoir peur, devant le cimetière des Cordeliers, quoiqu'on y eût enterré une femme ce jour-là même. Ainsi, reposez-vous sur moi; je suis plus aguerri que vous ne sauriez l'imaginer. Au reste, pour être mis décemment, je prendrai la robe d'écarlate que je portai le jour que je fus reçu docteur. Soyez certain que la compagnie sera charmée de me voir, et quelle ne tardera

pas à m'élire capitaine. Attendez-vous à des merveilles, puisque la comtesse, qui ne m'a pas encore vu, est déjà si fort amoureuse de moi qu'elle veut me faire chevalier d'eau froide. Vous verrez si je ne saurai pas bien tenir mon rang de chevalier. Laissez-moi recevoir et vous serez émerveillés de ma conduite. C'est le mieux du monde, dit Bulmafaque, mais ne vous moquez pas de nous : sur toutes choses, soyez exact au rendez-vous à l'heure indiquée : il est essentiel qu'on vous y trouve quand on ira vous y chercher. Je vous dis ceci parce qu'il fait froid, et que messieurs les médecins n'aiment pas à le sentir. N'ayez nulle inquiétude, répondit le docteur ; je ne suis point frileux. Je puis vous assurer que, lorsqu'il m'arrive de me lever la nuit pour aller à la garde-robe, ce à quoi tout le monde est exposé, je ne mets jamais que ma robe de chambre sur mon corps. Ainsi, je me trouverai sans faute au rendez-vous à l'heure convenue.

Les peintres se retirèrent fort contents des dispositions du docteur, qui, aussitôt que la nuit fut venue, trouva un prétexte auprès de sa femme pour mettre sa belle robe. Il se rendit au temps marqué sur l'un des tombeaux de Sainte-Marie, et y attendit patiemment la bête, malgré le grand froid qu'il faisait. Bulfamaque, qui était grand, vigoureux et agile, mit un de ces masques cornus dont on se servait à certains jeux qu'on a abolis, et se revêtit d'une peau bien velue, de manière qu'on l'eût pris pour un ours, à cela près que le masque représentait la figure du diable. Dans cet équipage, il va, suivi de Lebrun, qui voulait être témoin de la scène, sur la place neuve de Sainte-Marie, et n'a pas plutôt aperçu le médecin qu'il se mit à sauter, à siffler, et à pousser des hurlements affreux. A cette vue le médecin, plus peureux qu'une femmelette, sent ses cheveux se dresser, tremble dans toutes ses fibres, et commence à regretter son lit. Cependant l'envie de voir les merveilles dont on l'avait entretenu, jointe à la certitude que la bête ne lui ferait aucun mal, l'emporta sur la peur, et il se rassura un peu. Après que Bulfamaque eut fait quelque temps le furieux, il s'apaisa, s'approcha ensuite du tombeau où était le médecin et s'y arrêta. Le docteur, qui tremblait encore de frayeur, ne savait s'il devait monter ou non sur la bête. A la fin, craignant qu'elle ne s'impatientât et ne le punit, cette seconde peur chassa la première et le fit monter doucement

sur l'animal, disant, Dieu veuille me conduire. Il se rangea du mieux qu'il put, et ne manqua pas de mettre, comme on le lui avait recommandé, ses mains contre la poitrine. Alors Bulfamaque prit à petits pas le chemin de Sainte-Marie-de-l'Echelle, et porta notre docteur jusqu'au près des dames de Ripoli. Il y avait dans ces cantons-là des fosses où les paysans des environs portaient les immondices et le surabondant de la comtesse de Civillari, dont ils engraisaient leurs champs. Bulfamaque s'étant approché du bord d'une de ces fosses peu profondes, et ayant bien pris son temps, porte la main sur un des pieds du médecin, le pousse avec autant de force que d'adresse, et le jette dans la fosse la tête la première. Il se met ensuite à sauter, à gambader, à hurler de nouveau, et passant le long de Sainte-Marie, vers le pré de Tous-Saints, il rejoignit Lebrun qui l'attendait avec impatience, et qui n'avait pu continuer de le suivre, de peur de faire entendre les éclats de rire qui lui échappaient malgré lui. Ravis de joie, ils s'avancèrent tous deux vers la fosse, pour voir comment se tirerait d'affaire le docteur embrené. Le pauvre diable, se voyant dans un lieu si abominable, se démenait de son mieux pour en sortir, et retombant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il se barbouilla depuis la tête jusqu'aux pieds, et ne s'en retira qu'avec une peine extrême, et non sans avoir avalé quelques drachmes de la matière infecte. Il se servit de ses mains, au défaut d'autre chose, pour se défaire du plus gros de la saleté, et s'en retourna chez lui, fort affligé, et sans son bonnet doctoral qu'il avait laissé dans la fosse. Il se fit ouvrir promptement, à force de frapper. A peine fut-il entré et eut-il fermé la porte, que Lebrun et Bulfamaque, qui l'avaient suivi de loin, s'approchèrent de la maison pour tâcher d'entendre de quelle façon maître Simon serait reçu de sa femme. Ils entendirent qu'elle lui disait toute sorte d'injures. Mon dieu, s'écriait-elle, que vous méritez bien ce châtiment ! vous alliez sans doute voir quelque maîtresse, et vous vouliez qu'elle vous trouvât paré ; c'est pourquoi vous avez pris votre belle robe d'écarlate. La voilà bien propre. Ne devriez-vous pas être content d'avoir une femme comme moi ? je me contente bien de vous, moi qui aurais autant de galants que j'en voudrais. Vous êtes un beau médecin de merde ! Je voudrais que ceux qui vous ont emplâtré de la

sorte, vous eussent arraché la vie, pour vous apprendre à courir après d'autres femmes lorsque vous en avez une chez vous à qui vous n'avez rien à reprocher. Cette musique dura jusqu'à près de minuit, c'est-à-dire autant de temps qu'il en fallut pour laver monsieur le docteur.

Le lendemain matin, Lebrun et Bulfamaque, qui ne voulaient pas se brouiller avec le médecin, se peignirent le corps avec une couleur bleuâtre, comme si c'était l'empreinte de plusieurs coups qu'ils eussent reçus. Ils allèrent dans cet état trouver maître Simon. Ils n'eurent pas plutôt mis le pied sur la porte qu'ils sentirent qu'on n'avait pas encore pu emporter toutes les mauvaises odeurs. Le médecin les voyant paraître, alla au-devant d'eux et les salua comme à l'ordinaire. Les peintres n'agirent pas de même. Ils firent les fâchés; et, au lieu de répondre à ses salutations, ils s'exhalèrent l'un et l'autre en imprécations contre lui, en l'accusant de trahison et de perfidie. C'est bien mal à vous, lui dirent-ils, de nous trahir de la sorte, nous qui n'avons cherché qu'à vous rendre service. Vous êtes cause que cette nuit nous avons été roués de coups, et qu'il ne s'en est fallu de guère qu'on ne nous ait laissés morts sur la place. Peu s'en est même fallu qu'on ne nous ait chassés de la confrérie, où nous avons donné les ordres nécessaires pour que vous y fussiez reçu. Si vous doutez du mauvais traitement que vous nous avez attiré, visitez un peu notre corps, et vous verrez les meurtrissures dont il est couvert. Puis s'étant retirés dans un coin peu éclairé, ils lui montrent leur estomac livide, qu'ils ne laissèrent pas longtemps découvert, pour qu'il ne s'aperçût point de la supercherie. Le médecin cherche à se justifier et leur conte sa triste aventure. Je voudrais, dit Bulfamaque, qu'on vous eût jeté du pont dans la rivière. Qu'aviez-vous à faire de vous recommander à Dieu ou à ses saints? Ne vous avions-nous pas averti? Je vous jure, sur mon honneur, que je ne m'y suis point recommandé. Quel mensonge! reprit le peintre. Vous vous y êtes si bien recommandé que celui qui alla vous querir nous l'a rapporté, et a ajouté que vous trembliez de tous vos membres, sans savoir où vous étiez. Vous nous avez joué là un tour que nous ne méritions pas; ce sera pour nous une leçon dont nous ferons notre profit. Sera bien fin celui qui nous dupera encore.

Le médecin leur demanda pardon, fit de son mieux pour apaiser leur prétendue colère, de peur qu'ils ne publiassent son aventure ; elle n'aurait pas manqué de lui faire tort et de le rendre tout au moins l'objet de la raillerie publique ; c'est pourquoi il leur fit plus d'honneurs, plus de caresses qu'auparavant.

C'est ainsi que nos deux peintres enseignèrent au docteur Simon de Villa ce qu'il n'avait point appris dans l'université de Bologne.

### NOUVELLE X. — LA TROMPEUSE TROMPÉE.

On devine aisément que la nouvelle de la reine dut fort amuser la compagnie ; il y eut certains endroits qui firent rire jusqu'aux larmes. Dionéo, qui vit que c'était à son tour de conter une histoire, prit la parole presque aussitôt après que la reine eut fini son récit ; et voici en quels termes il s'exprima :

Il est clair comme le jour, mes belles Dames, que les tromperies les plus plaisantes sont celles qu'on fait à un trompeur, et que plus le trompeur est fin, plus la tromperie fait plaisir. Celle que je vais vous raconter vous plaira, j'ose le dire, plus que toutes celles que vous avez entendues jusqu'à présent, quoiqu'il y en ait eu, parmi le nombre, de très piquantes. Ce qui me fait parler ainsi, c'est que la dame qui en fut la victime était plus rusée et plus habile dans l'art de tromper qu'aucune des femmes dont on ait encore fait mention dans cette journée.

Il était autrefois d'usage, dans les villes maritimes, comme il est encore aujourd'hui, de porter dans un grand magasin connu en plusieurs pays sous le nom de douane, toutes les marchandises nouvellement débarquées et d'en remettre aux commis, chargés de les recevoir, un état où leur prix était marqué. Les commis, après les avoir enregistrées sur leurs livres, et s'être fait payer les droits, donnaient ensuite aux marchands un petit magasin séparé pour les serrer. Les courtiers s'informaient de la qualité et du prix des marchandises de chaque magasin, et du nom du marchand,

pour en procurer le débit, moyennant un certain bénéfice. C'est ce qui se pratiquait et se pratique encore à Palerme, port de mer des plus fréquentés de la Sicile.

Les femmes de cette ville sont très galantes, très intéressées, très corrompues; avec cela elles ont si bonne tenue que, quiconque ne les connaîtrait pas, les prendrait pour les femmes du monde les plus honnêtes. La plupart sont belles et bien faites; elles s'attachent surtout aux étrangers, parce qu'elles les plument plus aisément que les nationaux. Elles ne voient pas plutôt un nouveau débarqué, qu'elles s'informent de son nom et de sa fortune; et pour être mieux au fait de ses richesses, elles prient les commis de la douane de leur laisser consulter leurs registres, où elles trouvent la liste et le prix des marchandises qui lui appartiennent, et font ensuite de leur mieux pour attirer notre homme dans leurs filets. Vous ne sauriez croire le nombre de négociants qu'elles ruinent. Bienheureux ceux qui en sont quittes pour leurs marchandises, et qui n'y laissent pas la peau et les os.

Après ces détails, qui m'ont paru nécessaires, vous saurez qu'il n'y a pas longtemps qu'un jeune Florentin, nommé Salabet, mais plus connu sous le surnom de Nicolas de Chignien, fut envoyé par ses maîtres dans cette ville avec un reste d'étoffes de laine qu'il n'avait pu vendre à la foire de Salerne, et qui pouvaient valoir cinq cents écus. Après en avoir donné l'état aux commis de la douane et les avoir serrées dans un magasin, il chercha à s'amuser par-ci par-là dans la ville, sans montrer beaucoup d'empressement à s'en défaire. Ce jeune homme était fort bien fait de sa personne. Une de ces femmes, avides d'étrangers, qui en avait entendu parler, et qui fut bientôt au fait de l'état de ses affaires, jeta les yeux sur lui, persuadée qu'elle n'aurait pas de peine à le plumer. C'était une fine commère, connue sous le nom de madame Blanche-Fleur. Elle ne tarda pas à s'en faire remarquer, et joua si bien son rôle, que le Florentin la prit pour une dame de conséquence. Comme il avait assez bonne opinion de lui-même, il ne douta point que son air ne l'eût charmée, et résolut de mener cette intrigue à son dénouement. Il cherche donc tous les moyens de se lier avec elle, et passant et repassant sans cesse devant sa porte, il eut le plaisir de s'apercevoir qu'il ne déplaisait

pas. Après avoir eu l'art de le bien enflammer, et lui avoir fait entendre qu'elle éprouvait pour lui une égale tendresse, la belle lui dépêcha secrètement une de ses femmes, fort habile dans l'art de négocier une affaire de galanterie. L'ambassadrice prit le ton qu'il fallait pour réussir dans sa mission, et lui dit, presque la larme à l'œil, que sa bonne mine avait tellement fait impression sur sa maîtresse qu'elle n'avait pas un instant de repos, et qu'elle consentirait volontiers à le voir en cachette, s'il voulait se trouver à une étuve qu'elle lui désignerait. Ensuite elle tira de sa bourse un anneau qu'elle lui remit de sa part, comme un gage de son amour.

Salabet était au comble de la joie. Il prend l'anneau, l'examine de près, le baise avec transport, et l'ayant mis à son doigt, il répond à la bonne commissionnaire que madame Blanche-Fleur ne fait que lui rendre justice en le payant de retour; qu'il pense à elle nuit et jour; qu'il l'aime au delà de toute expression, et qu'il n'y a pas de lieu où il ne soit prêt à aller pour se procurer le plaisir de la voir. Elle n'a qu'à me faire savoir le jour et le moment, et je m'y rendrai.

La dame, instruite de ses dispositions, lui renvoie sur l'heure sa confidente pour lui dire à quelles étuves il devait aller la trouver, le lendemain après vêpres.

L'heure du rendez-vous venue, Salabet, qui ne s'était vanté à personne de son aventure, se rend chez le baigneur, et apprend avec plaisir que l'étuve était retenue pour madame Blanche-Fleur. A peine y avait-il passé quelques minutes, qu'il vit arriver deux servantes chargées, l'une d'un beau et grand matelas de futaine, l'autre d'un panier plein de provisions. On étendit les matelas sur un lit, avec des draps de fin lin, bordés d'or et de soie, qu'on couvrit d'une courtepointe, d'un boucassin de Chypre très blanc, et de deux oreillers brodés magnifiquement. Après cela, les deux servantes entrèrent dans la chambre du bain et le lavèrent avec soin.

Madame Blanche-Fleur ne se fit pas attendre longtemps. Elle arriva, accompagnée de deux autres servantes, et fit mille caresses à Salabet dès qu'elle fut seule avec lui. Après bien des soupirs poussés de part et d'autre et bien des baisers donnés et rendus : il n'y a que vous seul, dit la dame,

qui ayez pu me faire venir ici. Il n'y a pas eu moyen de me défendre de vos charmes, trop aimable toscan; vous avez embrasé mon cœur. Après plusieurs galanteries de même force, ils se déshabillèrent et entrèrent tout nus dans le bain, aidés de deux servantes. La dame, sans permettre que personne portât la main sur son corps, se lava elle-même avec un savon composé de différentes odeurs, où celle du musc dominait; après quoi elle se fit essuyer par les servantes avec des draps très fins et parfumés. Le Florentin fut servi avec le même soin. Ils furent portés l'un et l'autre sur les épaules des servantes, bien enveloppés, dans le lit qui avait été préparé. Un instant après, on tira les draps mouillés et on laissa le couple amoureux sur les autres draps, qu'on avait arrosés d'eau de rose, d'eau de fleurs d'orange, de jasmin et d'eau de napte, toutes prises dans de petits flacons d'argent très beaux. Ils furent enfin régalez de confitures et de vins exquis, si bien que Salabet se croyait en paradis. Mais rien ne le charmait tant que la beauté de madame Blanche-Fleur. Il aurait souhaité de tout son cœur qu'on se fût dispensé de tant de cérémonies, pour se trouver seul avec la dame; aussi lui tardait-il infiniment que les servantes se retirassent. Il s'ouvrit à ce sujet à la belle, qui leur ordonna aussitôt de passer dans une autre pièce et de laisser seulement dans la chambre une bougie allumée. Les amants ne se virent pas plutôt seuls qu'ils commencèrent à s'embrasser et à goûter les plaisirs de l'amour. Le Florentin ne se lassait point de répéter les jouissances, d'autant plus délicieuses, qu'il se croyait le plus aimé de tous les hommes. Quand la dame comprit qu'il était temps de se lever, elle sonna ses femmes pour l'habiller, et leur ordonna de servir encore du vin et des confitures, pour reconforter le galant qui en avait besoin. Avant de se séparer: mon cher ami, lui dit-elle, tu serais bien aimable et me ferais grand plaisir, si tu voulais venir souper et coucher ce soir chez moi. Salabet, qui en était véritablement épris, et qui croyait ne devoir qu'à l'amour les plaisirs qu'il avait goûtés avec elle, lui répondit que son désir le plus ardent était de faire quelque chose qui lui fût agréable, et qu'il était disposé de coucher, non seulement ce soir-là avec elle, mais tous les jours de sa vie, si elle le trouvait bon. Après cette réponse ils se séparèrent.

La dame ne manqua pas de faire parer sa chambre et de donner des ordres pour préparer un magnifique souper. Le Florentin fut reçu le mieux du monde. On lui fit faire bonne chère, et le repas fut égayé par mille jolis propos. De la table il passa dans la chambre à coucher. L'odeur des parfums les plus doux qu'il respira en entrant, la richesse des meubles, l'air de décence et les manières polies de la maîtresse du logis, tout lui persuada qu'il avait affaire à une personne du premier rang et fort riche. Quoiqu'il eût entendu dire des choses désavantageuses sur son compte, il regardait tout cela comme un effet de la calomnie et de la jalousie ; et supposé même qu'elle eût joué quelqu'un, il ne pouvait se figurer qu'elle fût capable de le tromper. Il coucha ce soir-là avec elle, et eut tous les sujets du monde de s'en féliciter. Il se croyait aussi aimé qu'il était amoureux, et la belle n'épargna rien pour le nourrir dans cette idée. Le lendemain, elle lui fit présent d'une belle ceinture d'argent avec une bourse, en lui disant : mon cher ami, tu peux disposer de tout ce que je possède, comme s'il t'appartenait. Depuis que je t'ai donné mon cœur, je suis à toi plus qu'à moi-même, et tu peux par conséquent te regarder ici comme le maître et y commander comme chez toi. Salabet répondit à cela par de nouvelles caresses et par les assurances d'un attachement inviolable. Il ne s'en sépara que pour aller à la place où les marchands ont coutume de se rendre, et profitait de tous ses moments de liberté pour aller prendre du plaisir chez elle, sans qu'il lui en coûtât rien. Peu de temps après, il profita d'une occasion qu'il eut de vendre ses draps avec beaucoup de profit. La belle en ayant été instruite incontinent par ses espions, jeta son dévolu sur la somme qu'il en avait retirée, et prépara ses batteries pour la lui enlever. Salabet vint quelques jours après souper avec elle : il n'y eût point de caresses qu'elle ne lui fit ; elle se montra si passionnée que le Florentin crut qu'elle allait expirer entre ses bras. Il suffisait qu'il louât quelque chose pour qu'elle le pressât de le recevoir. Elle voulut lui faire accepter deux très belles tasses d'argent ; mais, comme il avait déjà reçu pour plus de trente écus de présents, sans avoir jamais fait pour elle un sou de dépense, il crut devoir refuser celui-là, quelque instance qu'elle lui fit. Elle ne s'inquiéta point de ce refus, parce qu'elle était

bien assurée de la sincérité de son attachement, d'après toutes les mesures qu'elle avait prises pour lui persuader qu'elle l'aimait avec autant de désintéressement que de passion. Pendant qu'ils étaient occupés à s'entretenir de leur tendresse mutuelle, une des servantes de la dame vint lui dire qu'elle avait quelque chose à lui communiquer en particulier. Elle sort et rentre un quart d'heure après fondant en larmes. Elle se jette sur son lit, et se lamente sans rien dire à son amant. Celui-ci, surpris d'un changement si subit, vole vers elle, la prend entre ses bras, et se met à pleurer de compagnie. Qu'as-tu donc, ma chère amie ? d'où vient que tu pleures ainsi ? quelle est la cause de ton chagrin ? ne me le cache point, ma douce amie. Elle ne lui répond qu'en redoublant ses pleurs. Il lui parle encore ; et après qu'il l'eut priée bien fort : Hélas ! mon doux ami, s'écria-t-elle, je ne sais ce que je dois dire, ni ce que je dois faire. J'ai le plus grand chagrin du monde. Je viens de recevoir des lettres de Messine, parmi lesquelles il y en a une d'un de mes frères, qui me prie de lui envoyer mille écus dans huit jours, dussé-je engager ou vendre tout ce que j'ai au monde, parce que, sans cela, il aura la tête tranchée sur un échafaud. Je suis au désespoir. Le moyen de trouver cette somme en si peu de temps ! S'il m'eût au moins donné quinze jours pour me retourner, je pourrais la lui procurer. Je vendrais une de mes terres ; mais un terme si court m'en ôte les moyens. Je sens que je ne pourrai survivre à la douleur d'apprendre la mort de mon frère ; et là-dessus larmes et doléances de recommencer.

Salabet, qui aurait été plus clairvoyant s'il eût été moins amoureux, croyant ses larmes sincères, et que ce qu'elle disait était la vérité même, se mit à la consoler. Il ne me serait pas possible, Madame, de vous prêter les mille écus, parce que je ne les ai pas en mon pouvoir ; je n'en possède que cinq cents, et je vous les offre de bon cœur, si vous pouvez me les rendre d'ici à quinze jours. Par bonheur, je vendis hier mes draps, sans quoi je n'aurais pu vous offrir un sou. Quoi ! mon cher ami, tu t'es donc laissé manquer d'argent, puisque tu n'en as que depuis hier ? Que ne m'en demandais-tu ? car, quoique je n'aie pas les mille écus, j'en avais toujours cent et même deux cents à ton service. Un manque de confiance de cette nature ne me permet pas d'accepter l'offre que tu me fais. Salabet, plus touché de

ces paroles que de tout ce qui lui avait été dit et fait auparavant : il faut, ma bonne amie, que ce ne soit pas là ce qui t'empêche de prendre mes cinq cents écus ; car, sois assurée que si j'avais eu besoin d'argent, je n'aurais pas fait la moindre difficulté de t'en demander, d'après la connaissance intime que j'ai de ton affection pour moi. Je reconnais à ce trait, mon cher Salabet, que tu m'aimes véritablement, et que je ne me suis pas trompée en te choisissant pour mon bon ami. C'est ce qui s'appelle être généreux et délicat que de prévenir ainsi ma demande et de m'offrir une aussi grosse somme d'argent. Tu m'étais déjà bien cher, mais tu me le deviens encore davantage par un tel procédé. Rien n'est plus noble ; vous voulez que je vous sois redevable de la tête de mon frère ; c'est un service que je n'oublierai jamais. C'est avec regret pourtant que j'accepte vos cinq cents écus, parce que je sais que les marchands sont dans le cas de faire valoir leur argent et de manquer de bonnes affaires faute de fonds ; mais, ce qui m'enhardit, c'est l'espérance de te rendre sous peu de jours cette somme ; et plutôt que d'y manquer, j'engagerai toutes les maisons qui m'appartiennent. En disant ces derniers mots elle se laissa tomber, en pleurant, sur le visage du Florentin, qui, pour ne pas l'abandonner à son chagrin, passa la nuit avec elle. Il n'eut rien de plus pressé, le lendemain, que d'aller chercher les cinq cents écus, sans attendre qu'elle l'en fit souvenir. Il les lui remit de bonne grâce, et sans exiger d'autre assurance que la parole qu'elle lui avait donnée de les lui rembourser sous quinzaine. La dame les reçut en riant du cœur et pleurant des yeux. Elle ne manqua, comme on le peut croire, de renouveler au marchand, avant de le quitter, les assurances de son amour et de sa juste reconnaissance.

Ce fut toute autre chose les jours suivants. Parvenue à son but, elle changea de marche. Salabet, qui précédemment pouvait la voir à toute heure du jour et de la nuit, trouvait souvent sa porte fermée. C'était beaucoup quand, de sept visites qu'il lui faisait, il y en avait une d'heureuse ; sans compter que ce n'était plus le même accueil, ni la même chère qu'auparavant. Un mois s'était écoulé au delà du terme pris pour le payer, que madame Blanche-Fleur ne parla pas de s'acquitter. Salab et prit sur sa timidité de lui

demander son argent. On ne lui répondit que par de mauvaises défaites. Ce fut alors seulement qu'il comprit qu'il avait été trompé et joué. Il ne se possédait pas de rage d'avoir été dupe à ce point. Mais qui ne l'eût été comme lui ? Comment se figurer qu'une femme qui s'était conduite avec tant d'art et de finesse n'était qu'une comédienne ? Ce qui le fâchait surtout, c'était de n'avoir pas exigé une reconnaissance des cinq cents écus. Comment les ravoit ? Se plaindre ? il n'avait ni preuve, ni témoin, et il vit bien que madame Blanche-Fleur était femme à tout nier. Il n'osa même s'ouvrir à personne sur son aventure, crainte qu'on ne se moquât de lui, ayant surtout été averti par plusieurs personnes de se défier de la dame. Ce qu'il y eut de plus fâcheux pour lui, fut qu'il reçut ordre de ses maîtres de leur renvoyer les cinq cents écus par la voie de la banque ; car, le jour même qu'il avait vendu sa marchandise, il n'avait pas manqué de leur en donner avis. Pour cacher la sottise qu'il avait faite et s'épargner les justes reproches qu'il méritait, au lieu d'aller à Pise comme on le lui avait ordonné, il passa à Naples, où était alors le nommé Pierre Canigiano, trésorier de l'impératrice de Constantinople, homme d'esprit et d'une grande pénétration et intime ami de Salabet. Celui-ci alla le trouver dans son malheur, lui conta quelques jours après son aventure, lui demanda conseil et le pria de lui donner les moyens de gagner sa vie, étant dans la ferme résolution de ne plus reparaitre à Florence. Après lui avoir fait les reproches qu'il méritait, et lui avoir fait sentir tout ce qui pouvait résulter contre lui de son imprudence, il lui conseilla de retourner à Palerme. Il lui dit la conduite qu'il devait y tenir, et lui prêta de l'argent pour lui faciliter les moyens de réussir dans le projet qu'il lui suggéra. Salabet goûta ses avis et se mit en devoir de les suivre. Il fit faire plusieurs ballots bien arrangés et bien marqués ; et ayant acheté une vingtaine de barriques où il y avait eu de l'huile, il les remplit d'eau, embarqua le tout sur un vaisseau, et s'en retourna à Palerme muni des instructions de son ami. Il donna en arrivant la liste et le prix des marchandises aux commis de la douane, les fit enregistrer en son nom, les mit en magasin et déclara qu'il était dans l'intention de ne les vendre qu'après en avoir reçu une grande quantité d'autres qu'il attendait.

Blanche-Fleur ne tarda pas à en être instruite ; et apprenant que ce qu'il avait apporté valait environ deux mille écus, sans compter ce qu'il attendait encore, crut qu'elle ne ferait pas mal de lui rendre ses cinq cents écus, dans l'espérance de lui arracher une plus forte somme. Dans ce dessein, elle l'envoya chercher ; et Salabet, devenu plus prudent, et qui s'était attendu à cela, ne fit aucune difficulté d'aller la trouver, et se félicitait en lui-même de ne s'être point brouillé avec elle. Il fut mieux accueilli que les dernières fois, et on feignit d'ignorer qu'il eût reçu de nouvelles marchandises. La belle lui fit d'abord de grandes excuses de ce qu'elle ne lui avait pas rendu son argent dans le temps, ajoutant qu'elle ne doutait point que ce manque de parole ne l'eût mis de mauvaise humeur. J'avoue, Madame, lui répondit-il en riant, que j'eus alors des affaires qui me chagrinerent un peu ; mais le temps et mes amis m'ont fourni d'autres ressources. Je suis de telle humeur contre vous, Madame, et je vous en veux si fort, que j'ai vendu la plus grande partie de mon bien pour m'établir dans cette ville. J'y ai déjà pour plus de deux mille écus de marchandises, et j'en attends du Ponant pour plus de trois mille encore. Je vous suis trop attaché, l'amour que vous avez su m'inspirer est trop profondément gravé dans mon cœur, pour que je puisse vivre éloigné de vous. Votre société est devenue nécessaire à mon bonheur. Il semble que vous m'ayez ensorcelé, tant je m'occupe de vous le jour et la nuit. Vous me faites grand plaisir, mon cher ami, de m'apprendre que vous êtes dans l'intention de vous fixer dans notre ville. Soyez assuré que mon amour ne s'est pas plus refroidi que le vôtre ; et si j'ai paru moins passionnée dans les derniers temps, vous ne devez vous en prendre qu'aux chagrins domestiques qui m'étaient survenus. Quand on est dans l'affliction, il est bien difficile de faire bon visage à ses amis. A présent que mes chagrins sont finis, soyez assuré que je serai plus honnête et plus aimable que je ne l'ai été par le passé, sans néanmoins être plus amoureuse ; car, je vous le répète, vous n'avez point cessé de m'être cher. Au reste, une de mes plus grandes afflictions fut de n'avoir pu vous rendre au terme convenu l'argent que vous m'avez prêté d'une manière si généreuse ; vous fûtes à peine parti qu'il me rentra des fonds. Je vous les aurais envoyés, si j'avais eu votre adresse ;

mais puisque vous voilà de retour, vous les prendrez vous-même. Cela dit, elle fit apporter un sac où étaient les mêmes cinq cents écus qu'elle avait reçus, et le lui mit dans les mains, en le priant de voir si le compte y était. Dieu sait si Salabet dut être content. Il prit le sac, compta les écus, et en trouva cinq cents, ni plus ni moins. Il dit ensuite à la dame qu'il était très persuadé de la vérité de ce qu'elle venait de lui dire, et en même temps si satisfait d'elle que tout ce qu'il avait serait toujours à son service. Vous pourrez vous en convaincre dans le besoin, ma belle dame, ajouta-t-il, surtout quand j'aurai mon ménage en ville. Ils se quittèrent tous deux fort contents l'un de l'autre, du moins à en juger par les apparences. Le Florentin continua de la voir, et elle de lui faire toutes les politesses qui étaient en son pouvoir. Ils avaient leurs vues l'un et l'autre; mais le galant était bien loin de se laisser duper une seconde fois. Il ne songeait au contraire qu'à se venger de la tromperie qu'il avait essuyée, et de celle qu'on lui préparait, car il lui fut facile de s'apercevoir que madame Blanche-Fleur ne lui avait rendu les cinq cents écus que dans le dessein de lui en escroquer mille et davantage, si la chose était possible. Un jour qu'elle l'avait prié à souper et à coucher, il feignit, en arrivant, une tristesse qu'il n'éprouvait pas. On aurait dit qu'il allait mourir, tant le chagrin qu'il affectait paraissait l'avoir changé. La belle, qui ne put s'empêcher de remarquer sa mélancolie, lui en demanda la cause. Il se fit longtemps presser pour s'expliquer, et lui répondit enfin qu'il était ruiné; que le vaisseau sur lequel on avait chargé les marchandises avait été arrêté par les corsaires de Monègue, qui demandaient dix mille écus pour le rendre, et qu'il fallait qu'il en donnât mille pour sa part, s'il voulait récupérer ce qui lui appartenait. Je n'ai pas un seul écu pour le moment en mon pouvoir, ajouta-t-il, car les cinq cents que vous m'avez rendus, je les ai envoyés à Naples pour faire acheter des toiles qu'on m'enverra ici. Je pourrais bien me défaire des marchandises que j'ai au magasin de la douane; mais, dans ce temps-ci, j'y perdrais presque la moitié. Malheureusement pour moi, je suis trop peu connu à Palerme pour pouvoir emprunter une somme si considérable. Voilà, ma belle amie, le sujet de mon chagrin. Si je ne trouve pas promptement de l'argent, mes marchandises seront portées à Monègue, et, après

cela, il n'y a plus de ressource. Madame Blanche-Fleur, qui croyait que c'était autant de perdu pour elle, fut véritablement affligée de cet accident, et pensa aux moyens qu'il y avait à prendre pour empêcher que les marchandises ne fussent portées à Monègue. Tu ne saurais croire, mon bon ami, combien je partage ta peine; Dieu m'est témoin que si j'avais mille écus en mon pouvoir, je te les prêterais sur l'heure et sans balancer; mais je ne suis pas en argent. Lorsque vous me prêtâtes les cinq cents écus, j'en empruntai cinq cents autres, pour parfaire les mille dont j'avais besoin, et m'adressai à un homme qui prend trente pour cent d'intérêt. Si vous voulez emprunter sur ce pied-là, il vous prêtera, j'en suis sûr, tout ce que vous voudrez. Mais, je vous en avertis, il faudra lui donner de bons gages. Tout ce que je puis faire, pour vous obliger, est de m'engager moi-même pour vous, si l'on veut de mon cautionnement; mais, si on le refuse, quelle sûreté trouverez-vous? quels gages pourrez-vous donner? Salabet sentit d'abord le motif de ces offres, et comprit parfaitement que ce serait elle-même qui prêterait l'argent; ce qui lui fit grand plaisir. Quelque exorbitant que soit l'intérêt qu'on exige, lui répondit-il, vous m'obligerez grandement de me faire prêter les mille écus, puisque la nécessité m'oblige d'en passer par là. Pour sûreté, je n'en puis donner de meilleure que les marchandises que j'ai à la douane. J'offre de les faire inscrire au nom du prêteur, me réservant toutefois le droit de garder les clefs du magasin, soit pour faire voir les marchandises aux courtiers, soit pour être assuré qu'on ne les gâte point, ou qu'on en enlève point, ou qu'enfin on ne les change point contre d'autres de moindre valeur.

La dame trouva la sûreté suffisante et la condition ne lui parut pas déplacée. Elle promit de parler au prêteur, et envoya querir le lendemain un courtier de ses amis, qu'elle mit au fait du rôle qu'il devait jouer, et lui donna les mille écus pour les porter à Salabet, qui fit écrire au nom de cet homme les ballots qu'il avait à la douane. Cela fait, le Florentin s'embarqua le même jour, et alla rejoindre à Naples son ami Pierre Canigiano, à qui il remit l'argent qu'il lui avait emprunté. Il lui raconta la vengeance qu'il avait tirée de la Sicilienne, et le remercia du sage expédient qu'il lui avait indiqué pour ravoir ses cinq cents écus. Après s'être quel-

que temps diverti à Naples, aux dépens de la femme qui l'avait joué et dont il s'était bien vengé, il retourna à Florence, où il avait eu soin de faire passer à ses maîtres les cinq cents écus qui leur appartenaient.

Madame Blanche-Fleur, ne voyant plus reparaitre Salabet, et l'ayant fait chercher vainement dans tout Palerme, commença à soupçonner qu'elle avait été la dupe à son tour. Après avoir attendu deux mois sans avoir de ses nouvelles, elle fit ouvrir le magasin, et l'on trouva que les barriques, qu'on croyait pleines d'huile, ne l'étaient que d'eau de mer avec un peu d'huile par-dessus. On éventra les ballots, qui n'offrirent que des étoupes, à l'exception de deux où il y avait des draps de peu de valeur. La belle Sicilienne, se voyant ainsi attrapée, pleura beaucoup les cinq cents écus rendus, mais plus encore les mille écus prêtés, disant à qui voulait l'entendre qu'il ne faisait pas bon se jouer à un Toscan.

\*  
\*  
\*

Dès que Dionéo eut terminé son récit, on discourtut un moment sur les deux personnages qui en avaient fait le sujet, et tout le monde s'accorda à louer le conseil de Pierre Canigiano et la sagesse du Florentin qui le mit à profit. Puis la reine, voyant que la fin de son règne était arrivé, ôta sa couronne de laurier de dessus sa tête, et la posa sur celle de madame Émilie en lui disant d'un air gracieux : je ne sais, Madame, quelle reine nous aurons en vous ; mais il est certain que si votre gouvernement répond à votre beauté, il sera des plus agréables.

Madame Emilie rougit un peu moins de ce qu'elle avait été élue reine que d'avoir été louée ainsi devant ses compagnes sur un point très propre à exciter leur jalousie. Après avoir tenu quelque temps ses yeux baissés, par modestie, et que la rougeur de son visage fut passée, elle donna ses ordres au maître d'hôtel ; et s'adressant ensuite à la compagnie : Vous n'ignorez pas, aimables Dames, dit-elle, que lorsque les bœufs ont travaillé une partie du jour, on s'empresse de leur ôter le joug pour les laisser paître librement dans les bois ; vous n'ignorez pas non plus que les jardins et les vergers plantés de diverses sortes d'ar-

bres ne sont pas moins agréables que les forêts où l'on ne voit que des chênes. Je pense donc, d'après cette observation, que nous devrions prendre un peu plus de liberté, et ne pas nous assujettir à traiter un même sujet dans toutes les nouvelles d'une journée. C'est pourquoi, dans la journée de demain, il sera libre à chacun de traiter le sujet qui lui plaira le plus. Par ce moyen, les histoires seront plus variées, sauf à la personne qui me succèdera dans la royauté, de nous ordonner de suivre l'ancienne méthode. Après s'être ainsi expliquée, elle donna congé à chacun jusqu'à l'heure du souper.

Toute l'assemblée loua la sagesse de la nouvelle reine sur les choses qu'elle venait de dire. On se dispersa ensuite pour aller s'amuser, celui-ci d'une façon, celui-là d'une autre. Les dames passèrent leur temps à faire des chapelets et des bouquets de fleurs ; les hommes à jouer et à chanter. L'heure du souper venue, on se mit à table, et l'on mangea gaiement à côté de la belle fontaine. Après le souper, vint la danse et le chant. La nouvelle reine, pour suivre l'ordre établi par ses prédécesseurs, commanda à Pamphile de chanter une chanson. Pamphile obéit aussitôt, et voici les couplets qu'il chanta :

Les plaisirs que je dois à ta faveur suprême,  
Amour, sont pour mon cœur d'une douceur extrême,  
Et je me trouve heureux  
De brûler de tes feux.

Tel est le transport de ma joie  
Qu'en vain je voudrais le cacher :  
Non, je ne saurais empêcher  
Qu'il n'éclate et ne se déploie.  
Aussi brille-t-il en mes yeux.

Celle qui règne en mon âme,  
Par l'éclat de son rang, me rend égal aux dieux ;  
Et ce bonheur à l'excès de ma flamme,  
Fait un tourment léger et gracieux.

Mes chants ne sauraient faire entendre  
Tout le plaisir que je ressens :  
Mes efforts seraient impuissants  
Pour l'exprimer et le bien rendre ;  
Et, quand ma langue le pourrait,  
Toujours faudrait-il me contraindre,  
Ou ma joie en douleur bientôt se changerait.

## HUITIÈME JOURNÉE

Mais vainement j'essaierais de la peindre,  
Ma faible voix jamais n'y suffirait.  
Amour, eh ! quoi, pouvais-je croire  
Qu'un jour je tiendrais dans mes bras  
Tant de grâces et tant d'appas ?  
Pouvais-je espérer cette gloire,  
Et qu'il me fût jamais permis  
D'imprimer des baisers de flamme  
Sur des lieux nuancés de roses et de lis ?  
Qui le croirait ? Mais au fond de mon âme,  
Plaisirs divins, restez ensevelis.

La chanson achevée et applaudie par la compagnie, chacun se mit à en commenter le sens pour découvrir la personne qui en faisait le sujet et que Pamphile voulait dérober à leur connaissance. Malgré toutes les recherches et toutes les combinaisons qu'on fit, personne ne devina son secret. La reine ne tarda pas à ordonner à la compagnie de se séparer, et les dames, ainsi que les messieurs, qui avaient besoin de repos, allèrent volontiers se coucher.

FIN DE LA HUITIÈME JOURNÉE.

## NEUVIÈME JOURNÉE

---

### NOUVELLE I. — LES AMANTS ÉCONDUITS.

Le soleil était déjà avancé sur l'horizon, les fleurs commençaient à s'épanouir dans les prés, lorsque madame Émilie se leva. Elle fit appeler ses compagnes; et les hommes, avertis aussi par ses soins, se rendirent auprès d'elle. Toute la compagnie prit le chemin d'un petit bois qui n'était pas éloigné du palais. Là, les cerfs, les daims, les chevreuils et d'autres animaux semblables, que n'intimidaient plus les chasseurs dont la peste avait extrêmement diminué le nombre, devenus familiers et comme domestiques, les attendaient sans effroi. Ils rôdaient autour d'eux, s'approchaient tantôt de l'un, tantôt de l'autre, sans redouter qu'on les atteignit. Cette nouveauté intéressa, et l'on s'amusa pendant quelque temps à les faire sauter et courir.

Mais, dès qu'on s'aperçut que le soleil commençait à s'élever, chacun fut d'avis de retourner au palais. Ils se couronnèrent tous de branches de chêne, remplirent leurs mains de fleurs nouvelles ou d'herbes odoriférantes, et s'avancèrent dans cet équipage triomphal. Quiconque les eût rencontrés eût bien jugé que la mort était loin d'eux, ou que si elle venait les surprendre, elle ne pouvait les trouver que dans la joie. Ils marchaient pas à pas. Les chansons, les joyeux propos passaient de bouche en bouche. Enfin, arrivés au palais, ils trouvèrent leurs serviteurs faisant bonne chère, se divertissant, mais sans bruit. S'étant un peu reposés, ils songèrent à se mettre à table, mais ce ne fut qu'après que la salle eut retenti d'une demi-douzaine de chansons, toutes plus joyeuses l'une que l'autre, chantées

tant par les hommes que par les femmes. Alors on leur donna à laver, et le maître d'hôtel les fit tous asseoir, selon l'ordre prescrit par la reine. Ils dinèrent joyeusement. La danse et la musique suivirent le repas : ensuite alla dormir qui voulut. Mais quand l'heure de l'assemblée fut arrivée, chacun vint prendre sa place pour converser. La reine, regardant madame Philomène, lui dit que c'était à elle à commencer la journée et à dire la première nouvelle. Cette dame sourit et commença ainsi son récit.

Madame, je reçois avec grand plaisir l'honneur que me fait Votre Majesté de m'ordonner de parler la première dans cette nombreuse compagnie, où règne la liberté et où il est permis à chacun de dire tout ce qui lui plaît. Je ne doute pas que si je dis bien, ceux qui parleront après moi ne disent mieux encore. Il me souvient, aimables Dames, que jusqu'à aujourd'hui la plupart de nos nouvelles ont eu pour objet ou l'amour ou le souverain empire que ce sentiment exerce sur nous. Mais nous sommes bien loin d'avoir épuisé la matière ; et quand nous nous entretiendrions une année entière, je doute qu'au bout de l'année nous n'eussions encore beaucoup de choses à dire. Il n'est rien que l'amour ne fasse entreprendre ; il fait braver les plus grands dangers et le trépas même ; il conduit les amants jusque dans les tombeaux, et leur en fait retirer les cadavres qu'on y a déposés. C'est sur ce sujet que je veux vous entretenir, et par ce que je vous dirai, ainsi que par ce qui a été dit, vous jugerez du pouvoir de l'amour ; mais vous n'admirez pas moins la sagesse d'une femme honnête qui sut se débarrasser de deux hommes qui l'aimaient malgré elle.

Il y eut jadis à Pistoie une veuve charmante, que deux Florentins, bannis de leur patrie, et retirés dans cette ville, aimèrent avec transport, sans qu'ils se fussent communiqué le secret de leur cœur. L'un se nommait Rinuce Palermin, et l'autre Alexandre Clermontois. La dame se nommait Françoise de Lazares. Tous deux, chacun de son côté, et dans le plus grand mystère, avaient tout tenté pour attendrir leur commune maîtresse. Celle-ci, quoique sans amour, mais lassée de leurs messages continuels, et fatiguée de leurs prières, avait enfin daigné ouvrir l'oreille à l'un et à l'autre. Cette complaisance n'était peut-être pas trop conforme aux règles de l'honnêteté ; du moins le crut-elle ainsi,

et elle voulut expier son étourderie, coupable ou non, en expulsant enfin ceux qui l'avaient causée. Mais comment s'y prendre? Voici le moyen qu'elle imagina. Elle résolut de leur demander un service qui, bien que possible, devait les effrayer, et lui attirer un refus de leur part. Ce refus était un prétexte honnête et naturel pour les congédier, et rejeter pour jamais leurs messages.

Le jour même que cette idée vint à la dame, il mourut à Pistoie un homme, qui, quoique d'une noble extraction, avait la réputation d'être non seulement le plus méchant de tous les habitants de la ville, mais du monde entier. Ajoutez à cela qu'il était d'une laideur et d'une difformité si monstrueuse, que quiconque ne l'eût pas connu en eût été effrayé d'abord. On l'avait enterré près de l'église des Cordeliers. Elle pensa que cet événement pouvait être utile à son dessein. Ma chère, dit-elle à une de ses femmes, tu sais combien les empressements amoureux de ces deux Florentins Rinuce et Alexandre me déplaisent et me sont à charge. Je ne pourrai jamais me déterminer en leur faveur, et je n'accorderai jamais rien à leurs désirs. Ils s'épuisent en offres et en protestations : je suis d'avis, pour m'en défaire, de les prendre au mot, et de leur proposer une entreprise dont l'exécution me paraît très incertaine; ainsi, je pourrai me délivrer du mortel ennui de les voir et de les entendre. Tu sais que ce matin Etrangle-Dieu (c'est ainsi que se nommait le scélérat dont j'ai parlé), a été enterré aux Cordeliers; tu sais aussi que, lorsqu'il était vivant, il était l'effroi des plus intrépides, et que son abord glaçait d'épouvante quiconque le rencontrait; il doit être par conséquent un monstre d'horreur depuis qu'il est mort. Va donc premièrement chez Alexandre : Madame Françoise, lui diras-tu, m'envoie vous apprendre que le temps est venu où vous pouvez obtenir son amitié, l'objet de vos plus vifs désirs; et qu'elle n'attend de vous qu'un service pour vous faire partager son lit. Pour quelques raisons, dont on vous instruira à loisir, un de ses parents doit faire apporter chez elle le corps d'Etrangle-Dieu, enterré de ce matin. Elle le craint tout mort qu'il est, et voudrait bien pouvoir se dispenser de recevoir un tel hôte. Vous lui feriez le plus grand plaisir, vous lui rendriez le service le plus signalé, si vous vouliez aller ce soir, à l'heure du premier somme, au tom-

beau d'Etrangle-Dieu, vous vêtir de ses habits, vous mettre à sa place, et y demeurer de manière qu'on pût s'y méprendre. Lorsqu'on viendrait vous chercher, il ne faudrait pas laisser échapper un seul mot, un seul mouvement qui vous trahit. Vous vous laisseriez tirer du tombeau et apporter à sa maison comme si vous n'étiez plus effectivement qu'un cadavre. Une fois entré, on vous rendrait les droits d'un homme vivant; vous pourriez coucher avec ma maîtresse et ne sortir de ses bras que lorsqu'il vous plairait; elle se charge du reste.

Si Alexandre accepte cette offre, à la bonne heure; s'il la refuse, dis-lui de ma part qu'il ne se montre jamais dans les lieux où je serai; qu'il se garde surtout de m'importuner à l'avenir de ses messages et de ses ambassades.

Ensuite tu iras trouver Rinuce et tu lui diras: Madame François est prête à faire tout ce qu'il vous plaira, mais elle exige auparavant que vous lui rendiez un grand service. Il s'agit d'aller, vers l'heure de minuit, au tombeau où Etrangle-Dieu a été enfermé ce matin, et, sans dire mot, quelque chose que vous entendiez ou que vous sentiez, d'en retirer doucement le cadavre et de l'apporter à la maison. Là, vous saurez pourquoi elle exige ce service et ses faveurs seront votre récompense. Si cette entreprise vous déplaît, elle vous mande de cesser pour jamais toutes vos galanteries à son égard.

La servante s'acquitta fidèlement de la commission, et rendit aux deux amants tout ce que sa maîtresse lui avait ordonné de leur dire de sa part. Tous deux également épris répondirent que, pour lui plaire, ils étaient prêts à aller, non seulement dans un tombeau, mais jusqu'aux enfers. La servante rapporta leur réponse à madame François, qui attendit tranquillement que l'événement justifiât leur propos.

Dès que la nuit fut venue, Alexandre Clermontois se dépouilla de ses habits, sortit de sa demeure à l'heure indiquée pour aller prendre, dans un tombeau, la place d'Etrangle-Dieu. Cependant, chemin faisant, son premier courage commençait à l'abandonner; mille idées noires effrayaient son esprit. Dieu! où vais-je, dit-il en lui-même? quelle sottise est la mienne! Que sais-je si les parents de cette femme, avertis par hasard de mon amour, et me suppo-

sant plus avancé et plus heureux que je ne suis, ne lui font pas faire tout ceci pour m'assassiner dans l'obscurité de ce tombeau? qui pourrait me secourir? je n'aurais pas même l'espoir de la vengeance. La solitude du lieu leur garantirait l'impunité du crime. Que sais-je si quelque rival préféré ne lui a pas proposé ce stratagème pour se défaire de moi! mais, en supposant que mes conjectures soient fausses, et qu'en effet ses parents me portent en sa maison, du moins dois-je croire qu'ils ne désirent pas le corps d'Etrangle-Dieu pour le tenir entre leurs bras ou pour le mettre entre les siens; ce que je puis imaginer de plus raisonnable, c'est qu'ils veulent venger sur le cadavre d'Etrangle-Dieu quelques déplaisirs qu'ils leur aura faits durant sa vie. On m'a recommandé de ne dire mot, quelque chose que je sente; et s'ils me crevaient les yeux, s'ils m'arrachaient les dents, s'ils me coupaient les mains, si enfin ils me faisaient quelques tours de cette espèce, pourrais-je me taire? et si je parle, peut-être me puniront-ils; mais, quand même ils ne le feraient pas, que me reviendrait-il de mon entreprise? sans doute ils ne me laisseront pas avec madame Françoise, qui d'ailleurs ne manquera pas de me reprocher d'avoir enfreint ses ordres, et qui sera alors en droit de se refuser à mes désirs. Ces réflexions l'ébranlaient et l'auraient fait retourner chez lui si l'amour, plus persuasif que la raison, ne lui en eût présenté de toutes contraires à celles-là, et d'une manière si pressante qu'il fut contraint d'y céder. Il arrive au tombeau, il l'ouvre, il y entre, il dépouille Etrangle-Dieu, revêt ses habits, referme le tombeau sur lui et se met à la place du mort. Il n'y fut pas plutôt que les plus effrayantes pensées se présentèrent en foule à son imagination alarmée. Il se représente ce qu'avait été cet Etrangle-Dieu dont il occupe la place; il se rappelle les sinistres histoires qu'il avait autrefois entendu raconter de ce qui arrivait pendant la nuit, non seulement parmi les tombeaux des morts, mais ailleurs; ces souvenirs faisaient hérissier ses cheveux. Il croyait à tout moment qu'Etrangle-Dieu allait se lever et l'étrangler; mais enfin, soutenu par la violence de son amour, et se tenant dans la posture d'un mort, il attendit avec quelque tranquillité ce que le sort voudrait ordonner de lui.

D'un autre côté, à minuit, Rinuce sortit de sa maison

pour obéir aux ordres de la dame. Dans la route, il s'occupait tristement de ce qui pouvait lui arriver. Si je suis surpris, disait-il en lui-même, avec le corps d'Etrangle-Dieu sur mes épaules, je serai mis entre les mains de la justice : si l'on me traite de magicien, je cours risque d'être brûlé : si les parents du mort viennent à savoir ceci, me voilà exposé à toutes les suites de leur juste ressentiment. Mille autres idées affligeantes le rendaient incertain. Mais, quoi ! disait-il en son cœur, la première fois que cette femme si aimable et si tendrement chérie me demande un service, je le lui refuserais, surtout quand ses plus chères faveurs en doivent être le prix ! Non. Dussé-je en mourir, j'essaierai de faire ce que j'ai promis. Il va droit au tombeau et l'ouvre légèrement. Au bruit qu'il fait, Alexandre, quoique effrayé, ne dit mot. Dès que Rinuce fut entré, croyant s'emparer du corps d'Etrangle-Dieu, il prend Alexandre par les pieds, le tire dehors, le charge sur ses épaules, et s'enfuit vers la maison de la dame. Comme il ne donnait pas beaucoup d'attention à son fardeau, et que la nuit d'ailleurs était fort obscure, le prétendu mort recevait de temps en temps des contusions ; sa tête donnait tantôt contre le coin d'une rue, tantôt contre une porte, et tantôt contre autre chose. Rinuce était déjà tout près de la porte de madame Françoise, qui s'était mise à la fenêtre avec sa servante pour voir s'il portait Alexandre, et qui avait des excuses toutes prêtes pour les renvoyer tous deux, lorsque le hasard la servit à son gré. Les gens du guet, placés dans cette rue pour arrêter un malfaiteur, entendant marcher Rinuce, tirent tout à coup leurs lanternes de dessous leurs habits pour voir qui c'était et ce qu'ils avaient à faire. Ils agitent leurs rondaches et leurs javelines en criant : qui est là ? A cette brusque interrogation Rinuce les reconnut, et n'ayant pas trop de loisir de songer à ce qu'il devait faire, il laisse tomber son fardeau et s'enfuit à toutes jambes. Alexandre, quoiqu'il eût sur son dos les habits d'Etrangle-Dieu qui étaient fort longs, s'enfuit de même. A la faveur des lanternes du guet, la dame avait vu toute cette scène, et s'était fort bien aperçue que Rinuce portait Alexandre, et que celui-ci était couvert des habits d'Etrangle-Dieu ; leur courage l'étonna, mais son étonnement ne l'empêcha pas de rire lorsqu'elle vit Alexandre jeté par terre, Rinuce s'en-

fuir et son compagnon l'imiter. Cette aventure la divertit beaucoup. Elle loua Dieu qui l'avait délivrée de l'embarras où elle était, ferma la fenêtre et gagna son appartement. Cependant elle convint avec sa servante que ses deux amants l'aimaient beaucoup, puisqu'ils avaient ponctuellement suivi ses ordres.

Rinuce triste, affligé, maudissant la fâcheuse rencontre qui avait fait échouer son entreprise presque achevée, revint quand le guet fut parti pour se ressaisir de sa proie. Ne la trouvant pas, il s'imagina qu'on s'en était emparé, et, le dépit dans le cœur, il s'en retourna cher lui. Alexandre, non moins mécontent que Rinuce, ne soupçonnant pas le tour qu'on lui avait joué, ne sachant que devenir, regagna aussi son gîte fort tristement.

Le matin, on trouva le tombeau ouvert et vide. Ce fut la matière de beaucoup de propos différents dans la ville de Pistoie. Chacun en parla à sa manière. Les plus sots disaient que le diable avait emporté Etrangle-Dieu.

Cependant nos deux amants ne voulurent pas avoir perdu leur peine entière. Chacun, de son côté, conta à la dame ce qu'il avait fait, ce qui était arrivé, s'excusa de n'avoir pu entièrement remplir ses volontés, demanda grâce et un peu de retour pour un amour si violent et si vrai. Mais toujours inflexible, et feignant de ne pas ajouter foi à leur récit, elle s'en débarrassa honnêtement, en leur faisant entendre qu'ils n'avaient rien à espérer d'elle, puisqu'ils n'avaient pas fait ce qu'elle exigeait.

## NOUVELLE II. — LE PSAUTIER DE L'ABBESSE.

Madame Philomène avait à peine cessé de parler que toute la compagnie loua l'adresse de madame Françoise, et convint qu'elle avait fait preuve d'une grande sagesse par la manière dont elle avait su se débarrasser de deux amants importuns qu'elle ne voulait point aimer ; mais tout le monde s'accorda à regarder l'action des Florentins, moins comme un trait d'amour que comme l'effet d'une folie très décidée. Quand chacun eut dit son avis, la reine commanda gracieusement à madame Elise de conter sa nouvelle, et cette dame commença ainsi :

Mes très chères Dames, madame Françoise sut avec beaucoup d'adresse se tirer de l'embarras où elle était, comme on vient de nous le faire voir ; une jeune nonnain, que le hasard favorisa, ne montra pas moins de présence d'esprit et de ruse dans une rencontre beaucoup plus difficile. Vous savez que les personnes les plus répréhensibles s'érigent quelquefois en censeurs de la conduite des autres : la fortune ne seconde pas toujours leur zèle apparent ; c'est ce qu'éprouva l'abbesse de la jeune nonnain dont je veux vous parler.

Il y a en Lombardie un monastère fameux par sa sainteté et l'austérité de la règle qu'on y observe. Une femme, nommée Isabeau, qui réunissait en elle la noblesse et la beauté, l'habitait depuis quelque temps. Un jour, un de ses parents vint la voir à la grille avec un ami ; cet ami était jeune et bien fait. La nonnain le sentit et en devint dès ce moment éperdument amoureuse. Une heureuse sympathie agit sur le cœur du jeune homme ; il ne fut pas plus insensible aux charmes d'Isabeau qu'elle aux siens. Mais ils ne retirèrent, pendant longtemps, de cet amour mutuel, d'autres fruits que les tourments de la privation.

Cependant, comme tous deux ne songeaient qu'aux moyens de se voir et de se réunir, le jeune homme, plus fécond en ressources, trouva un expédient sûr pour se glisser furtivement dans la cellule de sa maîtresse. Tous deux également joyeux d'une si heureuse découverte se dédommagèrent de la longue attente, et jouirent longtemps de leur bonheur sans contretemps. Mais enfin la fortune trahit leurs plaisirs : Isabeau avait trop de charmes, et son amant était trop bien fait, pour n'être pas exposée à la jalousie des autres religieuses. Plusieurs espionnaient toutes ses actions, et se doutant de son intrigue, elles ne la perdaient presque pas de vue. Une nuit entre autres, une religieuse vit sortir son amant de sa cellule, sans en être aperçue, et elle communiqua sa découverte à quelques autres. Elles résolurent de dénoncer leur compagne à l'abbesse, nommée madame Usinbalde, et qui passait dans l'esprit de toutes ses nonnains et de quiconque l'avait vue, pour la bonté et la sainteté même. Pour qu'on ne soupçonnât pas leur témoignage, et qu'il ne fût pas possible à Isabeau de le récuser, elles con-

certèrent de faire en sorte que l'abbesse trouvât la nonnain couchée avec son amant. Ce projet arrangé, chacun de son côté fit le guet, se mit aux écoutes afin de surprendre cette pauvre amante qui vivait dans la plus grande sécurité. Un soir qu'elle avait fait venir son amant, les perfides sentinelles le virent entrer dans sa chambre. Plutôt que de faire du bruit, elles lui donnent le temps de jouir des plaisirs de l'amour, et se divisent en deux bandes ; l'une veille sur l'appartement d'Isabeau, l'autre court chez l'abbesse. Elles frappent à la porte : allons vite, allons, Madame, accourez ; la sœur Isabeau a un jeune homme dans sa chambre. A ce bruit, à ces cris, l'abbesse effrayée, et craignant que par trop d'empressement les nonnes n'enfonçassent la porte, et ne découvrirent dans son lit un prêtre qui le partageait avec elle, et qu'à l'aide d'un coffre elle introduisait dans le couvent, se leva à la hâte, s'habilla du mieux qu'elle put, et pensant couvrir sa tête d'un voile qu'on nomme le Psautier, elle s'embéguina de la culotte du prêtre. Dans cet équipage grotesque, et dont les nonnes trop occupées ne s'aperçurent pas, l'abbesse criant dévotement : où est cette fille maudite de Dieu ? On arrive à sa porte, on l'enforce, on entre, on trouve les deux amants dans les bras l'un de l'autre. L'étonnement, l'embarras les rendaient immobiles. Mais les nonnes, furieuses, enlevèrent leur jeune sœur, et, par l'ordre de l'abbesse, la conduisirent au chapitre. Le jeune homme resta dans la cellule ; il s'habilla et voulut attendre l'issue de cette aventure, bien résolu de se venger sur celles qu'il pourrait attraper des mauvais traitements qu'éprouverait sa maîtresse, si l'on ne la respectait pas, de l'enlever et de s'enfuir avec elle.

L'abbesse arrive au chapitre et prend sa place. Toutes les nonnains y étant, les yeux de toutes étaient fixés sur la pauvre Isabeau. L'abbesse commence sa réprimande, qu'elle assaisonne des plus piquantes injures ; elle traite la pauvre coupable comme une femme qui avait souillé et terni, par ses actions abominables, la réputation de sainteté dont jouissait le couvent. Isabeau, honteuse et timide, gardant le silence de la conviction, n'ose lever les yeux, et son touchant embarras inspire de la pitié à ses ennemies même. L'abbesse continue toujours ses invectives ; la nonnain, comme enhardie par l'excès d'un tel emportement, ose

lever la vue, l'arrête sur la tête de l'abbesse, et voit la culotte du prêtre qui pend aux deux côtés. Cette vue la rassure. Madame, lui dit-elle, que Dieu vous soit en aide; dites-moi bien tout ce qu'il vous plaira; mais, de grâce, rajustez votre coiffe. L'abbesse, qui n'entendait rien à ce discours; de quelle coiffe parles-tu, impudente? dit-elle. As-tu bien l'audace de vouloir railler? te semble-t-il avoir fait quelque chose de risible? — Madame, encore un coup, dites-moi tout ce qu'il vous plaira; mais, de grâce, rajustez votre coiffe. Cette prière singulière, répétée avec affectation, fit tourner tous les yeux sur l'abbesse, et la décida enfin à porter elle-même la main sur sa tête. On vit alors pourquoi Isabeau avait parlé comme elle avait fait. L'abbesse décontenancée, et sentant qu'il était impossible de déguiser son aventure, changea de langage, et conclut son discours par faire voir combien il était difficile d'opposer une résistance continuelle aux aiguillons de la chair. Aussi douce dans cet instant qu'elle avait d'abord paru sévère, elle permit à ses ouailles de continuer, comme on avait fait jusqu'à ce jour, à saisir toutes les occasions de s'amuser en secret. Après avoir pardonné à Isabeau, elle regagna son appartement. Isabeau rejoignit son ami, le fit encore revenir plusieurs fois, et fut heureuse en dépit de l'envie.

### NOUVELLE III. — L'AVARE DUPÉ OU L'HOMME GROS D'ENFANT.

Dès que madame Élise eut achevé sa nouvelle, chacun loua Dieu de ce qu'il avait épargné à la jeune nonnain les violentes injures et les reproches amers de sês jalouses compagnes. La reine ordonna à Philostrate de parler; sans se faire prier il commença ainsi:

Mes belles Dames, le sot juge dont je vous entretins hier, me fit échapper l'occasion de vous conter une aventure de Calandrin que je désirais vous apprendre.

Quoique nous ayons souvent déjà parlé de lui, tout ce qui le concerne est si plaisant que je ne crois pas vous déplaire en vous en parlant encore. Vous connaissez son caractère et celui de ses compagnons; il est inutile de vous les retra-

cer de nouveau. Je vous dirai donc, sans autre préambule, que mon héros, devenu possesseur d'une somme de deux cents livres par la mort d'une de ses tantes, se crut un des plus riches particuliers d'Italie. Il se mit en tête d'acheter une métairie. Il n'y avait homme dans Florence qui pût lui donner des renseignements sur un achat de cette nature qu'il ne consultât; eût-il eu dix mille écus à y employer, il n'eût pas plus fait de démarches et n'y eût pas attaché plus d'importance. Il fut obligé de renoncer à tous les marchés qu'il entama; le prix se trouvait toujours au-dessus de ses forces.

Lebrun et Bulfamaque, qui éclairaient sa conduite, lui remontrèrent plusieurs fois qu'il serait bien plus sage à lui d'employer son argent à régaler ses amis qu'à une acquisition qui ne lui convenait en aucune manière. Mais leurs conseils n'avaient pas fait impression sur son âme, et n'avaient pu l'amener à leur donner à dîner une seule fois. Comme ils s'en plaignaient un jour, arrive un de leurs compagnons, nommé Nello. Délibération sur la manière dont il faudrait s'y prendre pour se régaler aux dépens de Calandrin. On convint d'un projet dont voici l'exécution.

Le lendemain, Calandrin sort de sa maison; il n'en est pas encore fort éloigné que Nello l'aborde. Bonjour, Calandrin. — Bonjour, Nello. Après les premiers compliments d'usage, Nello fixe Calandrin avec une attention mêlée de surprise. Que considères-tu donc, dit Calandrin? — N'as-tu pas senti quelque chose cette nuit? tu me parais absolument changé? — Comment? que dis-tu? que crois-tu donc qu'il me soit arrivé? — Je ne sais; quoi qu'il en soit, tu n'es pas comme à ton ordinaire, et Dieu veuille que ce ne soit pas ce que j'ai lieu d'imaginer. Sur ces mots, Nello laisse aller Calandrin. Celui-ci, prévenu, inquiet, n'éprouvant cependant aucun mal, rencontre Bulfamaque à quelques pas, qui, l'ayant salué, lui demanda s'il ne sentait rien. — Je ne sais; Nello, que je viens de rencontrer, m'a dit que je lui paraissais tout changé; serait-il bien possible que j'eusse quelque chose? — Si tu as quelque chose! assurément; tu sembles à demi-mort. A ces mots, Lebrun survint. — Ah! Calandrin, quel visage as-tu là? on te prendrait pour un mort. Comment te trouves-tu? Ces trois rapports si uniformes, et qui avaient l'air d'être si peu concertés,

persuadèrent Calandrin qu'il était effectivement malade. Que dois-je faire, demanda-t-il douloureusement à ses amis ? Si tu m'en crois, dit Lebrun, tu te mettras dans ton lit, tu te couvriras bien, tu enverras de ton urine à maître Simon le médecin, qui, comme tu sais, est absolument dévoué à nos intérêts ; il découvrira le genre de ta maladie et t'en prescrira le remède. Nous voulons t'accompagner ; et, s'il est besoin de te faire quelque chose, nous sommes à ton service. Nello les rejoignit, et tous trois suivirent Calandrin dans sa maison. Dès qu'ils furent arrivés, Calandrin dit tristement à sa femme : viens, ma femme, viens me couvrir, car j'éprouve une grande douleur.

S'étant couché, son premier soin fut d'envoyer de son urine à maître Simon qui, pour lors, demeurait au vieux marché, à l'enseigne du Melon. Il chargea une petite fille de ce message. Lebrun alors dit à ses compagnons : Mes amis, demeurez ici ; moi, je vais savoir la réponse du médecin, et je l'amènerai si cela est nécessaire. Ah ! oui, mon ami, dit Calandrin, va savoir toi-même ce que tout cela veut dire ; je me sens du mal par-ci par-là, cela me donne beaucoup d'inquiétude. Lebrun part, arrive chez maître Simon avant la petite fille, et lui fait part de tout le complot. La messagère entre avec la bouteille d'urine ; le médecin l'examine avec attention. — Retourne, ma mie, vers Calandrin, dis-lui de se tenir chaudement ; dans un instant, j'irai le voir ; je lui dirai quel mal il a et quel régime il doit garder pour s'en débarrasser. La messagère revient, fait son rapport, et, un moment après, entre Lebrun, accompagné du médecin. Il tâte le pouls du malade, et lui dit, en présence de sa femme : Calandrin, mon ami, si tu veux que je te parle vrai, tu n'as d'autre mal que d'être gros d'enfant. A cette nouvelle inattendue, Calandrin, désespéré, s'écrie : ah ! ma femme, c'est toi qui m'a mis dans cet état. Je te l'avais bien dit ; tu n'as jamais voulu me croire et, malgré mes remontrances, tu as toujours voulu te mettre sur moi et renverser l'ordre établi par la nature. La femme, qui était très honnête, rougit, et quitta la chambre ; mais Calandrin continue : ah ! malheureux que je suis ! que vais-je devenir ? que puis-je faire ? comment accoucherai-je ? par où l'enfant pourra-t-il sortir ? je vois bien qu'il faut mourir et mourir par la rage de cette maudite femme. Dieu puisse-t-il

lui faire autant de mal que je me désire de bien ! Si j'étais aussi sain que je le suis peu, je me lèverais bientôt, je prendrais un bâton et lui donnerais tant de coups que je la mettrais en pièces. Cependant, si je suis puni, il faut convenir que je le mérite bien : je ne devais jamais condescendre à ses volontés. Mais, si je puis en revenir, qu'elle soit persuadée que je la verrais mourir mille fois plutôt que de la satisfaire à cet égard. Lebrun, Bulfamaque et Nello faisaient tous leurs efforts pour s'empêcher de rire. Pour le médecin, il se donnait libre carrière, il éclatait si fort, il ouvrait si largement la bouche, qu'on eût pu, sans peine, lui arracher toutes les dents. Enfin Calandrin eut recours à lui, se recommanda à son art, et le pria instamment de lui donner, dans cette détresse, ses conseils et ses soins. Le médecin lui dit obligeamment : mon ami, il ne faut pas tant te tourmenter. Grâce à Dieu, je me suis aperçu assez tôt de ton mal, pour y apporter un remède aussi prompt qu'efficace ; mais il t'en coûtera un peu. — Hélas ! monsieur, j'ai deux cents livres, avec lesquelles je voulais acheter une métairie ; prenez-les s'il le faut, je les sacrifie volontiers pour me tirer de l'embarras où je suis et pour n'être point dans le cas d'accoucher ; car, en vérité, je doute que je puisse soutenir une si terrible opération. J'ai, dans ce moment, entendu les femmes crier si fort, et n'étant pas conformé comme elles, je vois bien qu'il faudrait en mourir. — N'aie aucune inquiétude, mon ami, je vais te préparer un breuvage très agréable qui, dans trois matinées, te tirera d'affaire, et te rendra plus sain qu'auparavant. Mais, dans la suite, sois sage, et garde-toi bien de retomber dans tes anciennes folies. Pour composer l'eau que tu dois boire, il faut une demi-douzaine de chapons gras, et, pour les autres drogues qu'on doit y mêler, tu donneras à Lebrun cinq livres ; il les achètera, et me fera tout porter dans ma boutique. Je t'enverrai demain matin, s'il plaît à Dieu, cet excellent breuvage, dont tu boiras un grand verre tous les jours. Monsieur, lui répondit Calandrin, je remets tout entre vos mains. Il donna cinq livres à Lebrun, outre l'argent nécessaire pour acheter les chapons, et le pria de vouloir bien se donner la peine d'en faire l'emplette pour l'amour de lui.

De retour chez lui, le médecin fit faire un bouillon qu'il envoya au prétendu malade. Lebrun, ayant acheté les cha-

pons et tout ce qui devait les accompagner, revint avec Bulfamaque et Nello. L'on but et l'on mangea en l'honneur de Calandrin. Celui-ci prit son bouillon pendant trois jours de suite. Ses amis vinrent le voir. Le médecin lui ayant tâté le pouls, lui dit : Calandrin, te voilà absolument guéri. Lève-toi maintenant ; tu peux sortir quand il te plaira. Le sot se lève, va à ses affaires, court la ville et vante partout la cure merveilleuse que maître Simon a faite sur lui. Lebrun, Bulfamaque et Nello étaient charmés d'avoir pu tromper l'avarice de Calandrin ; mais la femme de ce dernier, s'étant aperçue du tour, s'en vengea en grondant son benêt de mari.

#### NOUVELLE IV. — LE VALET JOUEUR.

Toute la compagnie rit beaucoup du discours singulier de Calandrin à sa femme. Mais Philostrate ayant cessé de parler, madame Néphile, d'après l'ordre de la reine, dit : vertueuses Dames, s'il n'était pas plus facile aux hommes de faire connaître leur sottise et leurs vices que leur bon sens et leur vertu, on les verrait plus retenus et plus discrets. Vous l'avez vu par l'histoire de Calandrin. Il pouvait très bien se guérir du mal dont son imagination était alarmée sans trahir le secret des plaisirs de sa femme. Cette aventure m'en rappelle une autre absolument contraire. On y voit le bon sens d'un homme trompé, raillé, volé par la malice d'un autre.

Il n'y a pas longtemps qu'il y avait à Sienne deux hommes de même âge et de même nom. Tous deux se nommaient François ; mais l'un était de la maison des Anjolliers, l'autre des Fortarigues. Quoiqu'ils fussent assez différents de mœurs et de caractère, ils s'accordaient très bien en un point, savoir dans l'aversion qu'ils avaient respectivement pour leur père, et cette conformité criminelle avait suffi pour les lier d'une étroite amitié. Anjollier, qui était bien fait et d'une naissance distinguée, voyant que la pension que lui faisait son père ne pouvait l'entretenir à Sienne avec quelque éclat, et ayant appris qu'un cardinal de ses amis, et qui lui était entièrement dévoué, avait été envoyé par le pape dans la Marche d'Ancône avec le titre de légat, résolut d'aller le

trouver, dans l'espérance d'augmenter, en s'attachant à lui, son état et sa fortune. Il communiqua son projet à son père, qui l'approuva, et qui voulut bien lui avancer six mois de sa pension afin qu'il fût en état de s'habiller avec décence et de paraître avec honneur. Il ne lui manquait plus qu'un domestique. Fortarigue, qui sut qu'il en cherchait un, vint s'offrir pour lui en tenir lieu, sous le titre de page, ou de telle autre qualité qu'il voudrait lui donner, n'exigeant d'autre salaire que sa dépense. Anjollier répondit qu'il ne voulait pas consentir à cet arrangement ; qu'il le croyait très capable de bien faire tout ce qui concerne le service ; mais qu'il lui connaissait deux défauts insupportables, le goût du jeu et l'amour du vin. Fortarigue jura qu'il renoncerait à l'un et à l'autre. Enfin Anjollier, gagné par ses serments, vaincu par ses prières, consentit à tout.

On part, on va dîner à Boncouvent. L'excès de la chaleur décida Anjollier à s'y reposer. Il se fait préparer un lit, se déshabille, se couche, recommande à son nouveau domestique de l'éveiller à midi. Pendant son sommeil, Fortarigue court à la taverne ; il boit, il joue, et, en peu d'heures, il se voit dépouillé, non seulement du peu d'argent qu'il pouvait avoir, mais encore de tous ses habits. Nu, en chemise, il va dans l'auberge où Anjollier dormait, monte à sa chambre, lui prend tout son argent et retourne au tripot. La fortune ne lui fut pas plus favorable : il perdit l'argent de son maître comme il avait perdu le sien. Anjollier éveillé, se lève, s'habille, demande Fortarigue ; et ne le trouvant point, il imagine qu'il dort en quelque endroit écarté, assoupi par les fumées du vin, selon son ancienne coutume. Cette mauvaise conduite le décide à le laisser là, projetant de prendre un valet à Corsignan. Mais quand il voulut payer son hôte, il trouva sa bourse vide. Jugez du bruit qu'il fit ; il menaça l'hôte, l'hôtesse et tout son monde de les faire arrêter et conduire dans les prisons de Sienne. Toute la maison était en alarmes. Arrive Fortarigue, nu, comme la première fois, et venant pour se couvrir des habits de son maître ; mais le voyant prêt à monter à cheval : qu'est-ce que ceci, lui dit-il ? faut-il partir tout à l'heure ? attendez, je vous en conjure, quelques instants. J'ai mis mon habit en gage pour trente-huit sols, et l'homme va venir tout à l'heure ; je suis sûr qu'il le rendra pour trente-cinq sols ; c'est trois sols de

gain : voudriez-vous perdre une si belle occasion ? Pendant qu'il parlait ainsi, on vient dire à Anjollier que ce ne peut être que Fortarigue qui ait pris son argent, attendu la quantité de celui qu'il avait perdu au jeu. Anjollier, outré de cette friponnerie, entre en fureur, l'accable d'injures, le menace de le faire pendre ou de le faire bannir de Sienné ; il eût été plus loin que les menaces s'il n'eût craint de se manquer à lui-même. Enfin il monte à cheval, Fortarigue, feignant de croire que ces injures s'adressaient à un autre, disait à Anjollier : laissez là toutes ces folies, elles ne valent pas la peine de nous occuper ; revenons à ce qui nous intéresse véritablement. Songez qu'aujourd'hui nous pouvons l'avoir pour trente-cinq ; que demain il en vaudra peut-être trente-huit : encore un coup, dites-moi, je vous prie, pourquoi ne pas gagner ces trois sols ? A ce ton de confiance, les spectateurs croyaient Fortarigue innocent, et, loin d'imaginer qu'il eût volé l'argent d'Anjollier, assuraient que celui-ci s'était emparé du sien. Cependant il se désespérait. Quel besoin ai-je de ton pourpoint, disait-il ? malheureux ; que n'es-tu pendu ! non content d'avoir joué mon argent, tu retardes mon départ, et joins sans pudeur l'insolence à la friponnerie ! Ces injures ne touchaient pas Fortarigue, qui, feignant toujours de croire que cela s'adressait à un autre, disait : hé ! pourquoi ne voulez-vous pas que je gagne ces trois sols ? pensez-vous que je ne puisse vous les rendre ? je vous en conjure, par l'amitié que vous avez pour moi, faites ce que je vous demande. Qui vous presse de partir si vite ? nous pouvons encore arriver ce soir de bonne heure à la Tourrenière. Allons, tirez votre bourse. Je vous jure que je courrais tout Sienné avant de trouver un habit qui me convint aussi bien que celui-là, et vous voudriez que je l'abandonnasse pour trente-huit sols ? songez qu'il en vaut encore plus de quarante, et qu'ainsi vous me faites faire une double perte. Anjollier, qui enrageait au fond de l'âme, mais décidé à ne plus répondre, tourne la bride de son cheval et prend le chemin de Tourrenière. Fortarigue, qui avait son projet, le suit en chemise, le priant toujours de racheter son pourpoint. Anjollier, pour ne le point entendre, piquait son cheval. Enfin, après avoir couru à peu près l'espace d'une lieue, Fortarigue aperçut des laboureurs dans un champ voisin de la route, et leur crie de toute sa

force : arrête, arrête. Ils accourent tous, l'un avec sa houe, l'autre avec sa bêche, et ils coupent le chemin à Anjollier, imaginant qu'il avait dépouillé celui qui courait ainsi en chemise après lui. Ce fut en vain qu'Anjollier leur dit ce qui en était. Fortarigue arrive, et, feignant d'être en colère, je ne sais à quoi il tient que je ne te tue, infâme scélérat, dit-il à Anjollier : vous voyez, Messieurs, comme il m'a équipé, après avoir joué et perdu tout ce qu'il avait ; mais grâce à vous et à Dieu, je recouvre mon bien, j'en serai reconnaissant toute ma vie. Anjollier en disait autant de son côté, mais on ne l'écoutait pas. Enfin, aidé des paysans, Fortarigue le descendit de cheval, le déshabilla, se revêtit de ses habits, monta sur son cheval, prit le chemin de Sienne, disant partout qu'il avait gagné le cheval et les habits d'Anjollier.

Ainsi, celui qui pensait aller trouver son cardinal en bon équipage, dans la Marche d'Ancône, fut obligé de s'en retourner pauvre et nu à Boncouvent. Il n'osa paraître à Sienne dans un si triste état. On lui prêta enfin des habits sur le cheval que montait Fortarigue et qu'il avait été contraint de laisser à l'auberge pour gage de ce qu'il devait. Il alla à Corsignan, chez des parents qu'il y avait, et y demeura jusqu'à ce qu'il eût de nouveaux secours de son père. Ainsi la méchanceté de son compagnon renversa ses projets de fortune, mais il sut s'en venger dans un temps plus favorable.

#### NOUVELLE V. — LE SOT AMOUREUX DUPÉ.

Dès que madame Néphile eut achevé sa courte nouvelle, qui ne fut pas beaucoup applaudie, et qui n'excita pas les éclats de rire accoutumés, la reine se tourna du côté de madame Flamette, et lui ordonna de conter à son tour. Elle ne se fit point prier et commença ainsi :

Aimables Dames, je crois qu'il n'est point de sujet si rebattu qui ne présente une face nouvelle et qui ne puisse plaire, lorsque l'on sait sagement choisir le temps et le lieu qui lui conviennent. Ainsi, puisque l'unique objet de notre séjour ici et l'unique but de notre réunion est le plaisir, tout ce qui peut le faire naître est merveilleusement adapté au lieu et au temps où nous nous trouvons, et ne peut nous dé-

plaire quand il n'aurait pas le mérite de la nouveauté. Quoique Calandrin soit fameux parmi nous, que beaucoup de ses faits nous soient connus, je veux encore le rappeler à votre souvenir, parce que, comme l'a remarqué Philostrate, toutes ses actions sont plaisantes. Si je voulais m'éloigner de la vérité, j'en sais bien le moyen : je saurais couvrir mon récit de noms empruntés et dépayser la curiosité de mes auditeurs. Mais je suis persuadée que cette réserve diminue leur plaisir et qu'elle affadit le sel d'une narration. Je vous présenterai donc l'aventure telle qu'elle est effectivement arrivée sans lui prêter aucun ornement étranger.

Nicolas Cornaccini, riche bourgeois de Florence, avait entre ses autres possessions, un fort beau bien à Camérata, où il fit bâtir un superbe château. Pour les peintures dont il voulait l'embellir, il s'adressa à Lebrun et Bulfamaque, et conclut marché avec eux ; et, parce qu'il y avait beaucoup de travail, ces deux artistes s'associèrent Nello et Calandrin. Il ne demeurait dans ce château qu'une vieille servante pour le garder ; comme il y avait déjà quelques meubles, quelques lits et autres choses nécessaires, un fils de Cornaccini nommé Philippe, profitait quelquefois de cet asile secret, et venait s'y divertir de temps en temps avec des courtisanes qu'il renvoyait au bout de vingt-quatre heures. Il était jeune et à marier. Un jour, un nommé le Mangione, qui tenait à Camaldoli une maison remplie de ces sortes de filles, lui en céda une pour quelque temps, qu'il emmena à Camérata. On l'appelait Colette ; elle était belle, vêtue richement, et démentait par ses discours et son maintien la profession qu'elle exerçait.

Un matin, cette fille étant sortie de son appartement vêtue d'un simple jupon, les cheveux négligemment bouclés, pour se laver les mains et le visage à un puits qui était dans la cour du château, rencontra Calandrin qui puisait de l'eau. Le peintre la salua honnêtement. La figure de Calandrin parut à la courtisane si extraordinaire, si nouvelle, qu'elle le considéra longtemps avec une attention mêlée de surprise. Calandrin ne fut pas en reste avec elle et ne lui épargna pas les coups d'œil. Sa beauté le frappa tellement que ce qui n'était d'abord que l'effet de la curiosité fut celui de l'amour ; il restait toujours auprès d'elle ; mais il n'osait lui

parler, parce qu'il ne la connaissait pas. Colette, qui n'avait pas été longtemps à deviner ce que signifiaient des regards si opiniâtres, voulant s'amuser un moment, le lorgnait et soupirait par intervalles. Ce jeu tourna absolument la tête du pauvre Calandrin; il ne sortit point de la cour que Philippe n'eût rappelé Colette et qu'elle ne fût montée à sa chambre.

Calandrin, de retour à l'ouvrage, ne faisait que soupirer. Lebrun, qui s'amusait souvent à ses dépens, s'en apercevant, lui dit : que diable as-tu donc, Calandrin ? tu ne fais que soupirer. — Ah ! compagnon, si j'avais quelqu'un qui voulût m'aider, que je ferais bien mes affaires ! — Comment ? n'est-il personne à qui tu puisses confier ton secret ? — Il y a dans cette maison une femme plus belle qu'une divinité, qui est si amoureuse de moi que cela te paraîtrait incroyable ; je viens de m'en apercevoir en allant puiser de l'eau. — Par Notre-Dame, mon ami, prends garde que ce ne soit la femme de Philippe. — Je crois que c'est elle-même, répondit Calandrin ; mais, que m'importe ! sur cet article je puis tromper et Philippe et tout le monde. Mon ami, je veux tout t'avouer : elle me plaît au dernier point. — Je prendrai des informations sur son compte ; je saurai si elle est la femme de Philippe, comme il y a grande apparence, et si notre conjecture se trouve vraie, tu peux être assuré de réussir, parce que je la connais très particulièrement ; mais comment nous cacher de Bulfamaque ? je ne lui parle jamais qu'en sa présence. Je ne crains pas que Bulfamaque le sache, dit Calandrin ; mais pour Nello, j'exige le plus grand secret : il est parent de ma femme et capable de l'en instruire. — Fort bien, je suis de ton avis.

Lebrun savait qui était la belle, il l'avait vue venir, et d'ailleurs Philippe l'avait mis dans sa confiance. Calandrin étant sorti pour voir sa maîtresse, Lebrun ne perdit pas un instant pour conter toute cette histoire à Bulfamaque et à Nello. Ils concertèrent ensemble ce qu'ils devaient faire pour s'amuser de cette nouvelle aventure. Lorsque Calandrin fut de retour à l'atelier, Lebrun lui dit doucement : l'as-tu vue. — Hélas ! oui, et j'en ai pensé mourir. — Je veux aller voir si c'est celle que j'imagine et si effectivement c'est la femme de Philippe : laisse-moi faire, je réponds du succès. Lebrun descendit, alla trouver Philippe et

sa maîtresse, leur peignit Calandrin depuis les pieds jusqu'à la tête, et leur conta ce qu'il lui avait dit. Ils résolurent ensemble ce que chacun d'eux devait faire pour s'amuser de la passion de cet imbécile. Lebrun, remonté à l'atelier, lui dit : c'est celle que j'avais imaginé d'abord : ainsi, il faut que tu te conduises sagement ; car si Philippe s'apercevait d'une démarche tant soit peu suspecte, toute l'eau de l'Arno ne pourrait suffire pour te laver du crime de l'avoir offensé. Au reste, que veux-tu que je dise à cette aimable femme, s'il arrive que je puisse lui parler ? — Ho, ho, tu lui diras premièrement que je suis son serviteur ; secondement, que je lui souhaite mille muids de cette divine liqueur qui fait arrondir les femmes ; troisièmement, que je suis tout prêt à la servir, m'entends-tu ? — Très bien : laisse-moi faire. A l'heure du souper, nos peintres quittèrent l'ouvrage, descendirent dans la cour où étaient Philippe et Colette, et, pour faire plaisir à Calandrin, ils s'y arrêtèrent quelques moments. Alors Calandrin fut tout yeux. Il lorgnait Colette, faisait des mines, des gestes d'un goût tout nouveau, et d'une manière si mystérieuse qu'un aveugle s'en fût aperçu. Pour l'enflammer davantage, Colette, de son côté, mettait en jeu les manèges de la coquetterie : cependant Philippe, Bulfamaque et les autres spectateurs, feignant de causer comme Lebrun le leur avait recommandé, et de ne point remarquer tout ce qui se passait, s'amusaient des grimaces de Calandrin. Enfin, au grand mécontentement de notre amant suranné, il fallut se séparer. Dans le chemin, Lebrun lui dit : en vérité, mon ami, tu amollis, tu fonds son cœur, comme le soleil dissout la glace. Si tu veux apporter ta guitare et que tu lui chantes quelques-unes de ces chansons amoureuses que tu sais si bien, je ne doute pas que nous ne la voyions franchir les fenêtres et s'élancer dans tes bras. — Tu crois donc nécessaire que j'apporte ma guitare ? — Sans doute. — Je l'apporterai. Conviens donc à présent que je ne t'en imposais point quand je t'assurais qu'elle était éprise de moi. Je suis un vrai démon pour me faire aimer. Quel autre que moi pouvait, en si peu de temps, inspirer un amour si vif à une aussi aimable femme ? seraient-ce ces petits freluquets, dont toute la science est de voltiger avec légèreté de côté et d'autre, et qui ne sont pas capables d'assembler trois châteaux de noix dans l'espace

de mille ans ? Que je voudrais déjà que tu m'aperçusses avec mon petit rebec ! sur ma foi, tu verrais beau jeu. Je ne suis pas aussi vieux qu'il peut te le paraître ; elle l'a bien senti ; mais si une fois je puis lui mettre la main sur le dos, je le lui ferai bien mieux sentir encore ! — Ah ! avec quels transports tu la saisisras ! il me semble déjà te voir avec tes dents, faites en chevilles de luth, mordre ses lèvres vermeilles, ses joues de roses, et, petit à petit, la manger tout entière. A ce discours, Calandrin croyait déjà y être. Il chantait, sautait, était hors de lui-même.

Le lendemain, il apporte sa guitare, il chante tout ce qu'il sait de mieux et réjouit toute la compagnie. Enfin, il était si amoureux de Colette qu'il n'en travaillait plus. Continuellement à la fenêtre, à la porte, ou dans la cour, et jamais à l'atelier. Colette, instruite par Lebrun, semblait se prêter à ses désirs. Ce même Lebrun, le confident de Calandrin, faisait de part et d'autre les lettres et les réponses ; quelquefois Colette écrivait que, retirée pour quelques jours chez ses parents, elle ne pouvait le voir, mais qu'elle lui permettait les espérances les plus flatteuses. Ainsi, Lebrun et Bulfamaque, qui avaient l'œil et la main à tout, se divertissaient agréablement aux dépens de leur camarade. Ils se faisaient donner, au nom de l'amante, tantôt un peigne d'ivoire, tantôt une bourse, une autre fois une paire de ciseaux, et d'autres semblables bagatelles, en échange desquelles ils lui donnaient des anneaux d'un métal faux et de nulle valeur, mais que Calandrin regardait comme des bijoux très précieux. Ils gagnaient d'ailleurs à cette comédie quelques bons repas par-ci, par-là, et d'autres honnêtetés, afin de les encourager à veiller au succès de l'entreprise. Deux mois s'étaient écoulés sans que les affaires de Calandrin fussent plus avancées. L'ouvrage que ses compagnons et lui avaient entrepris allait être fini. Il comprit que, s'il ne hâtait le moment de son bonheur, il pourrait bien ne le trouver jamais. Il sollicita donc Lebrun de travailler à ses affaires plus vivement qu'il n'avait fait encore.

Colette arriva fort à propos. Lebrun s'entretint avec elle et avec Philippe. On convint de ce qu'on devait faire. Alors Lebrun tire Calandrin à part : Mon ami, lui dit-il, cette femme ne fait rien de ce qu'elle t'a promis ; je crois qu'elle veut te bernier ; mais, si tu veux y consentir, je sais un

moyen sûr pour la mener, qu'elle le veuille ou non, à ce que tu désires. — Hé ! pour l'amour de Dieu, mon ami, ne perds pas un moment. — Auras-tu bien la hardiesse de la toucher avec un morceau de papier que je te donnerai ? — Assurément. — Hé bien ! apportez-moi un peu de parchemin vierge, une chauve-souris en vie, trois grains d'encens et une chandelle bénie; le reste est mon affaire.

Calandrin passa la nuit suivante à guetter une chauve-souris. Dès qu'il l'eut prise il l'apporta, avec les autres drogues, à Lebrun. Celui-ci se retira dans une chambre écartée, où il écrivit, sur le parchemin ce qui lui passa par la tête, et traça quelques caractères singuliers et inconnus. Calandrin, dit-il, en lui remettant l'écrit, sois sûr que si tu la touches avec ce parchemin, elle te suivra sur-le-champ et se rendra à tes désirs. Ainsi, mon cher, si Philippe sort aujourd'hui, fais tous tes efforts pour t'approcher d'elle, de quelque manière que ce soit, et ne manque pas de la toucher. Ensuite va dans la grange où il y a de la paille; c'est de toute la maison l'endroit le plus sûr, attendu que personne n'y met jamais le pied : elle t'y suivra; dès qu'elle sera arrivée, tu sais ce que tu auras à faire. Calandrin, au comble de la joie, répondit qu'il n'était pas inquiet de ce qu'il ferait dès qu'il l'aurait en sa possession.

Nello, dont notre amoureux se défiait, était instruit de l'aventure, s'en amusait et travaillait, de concert avec les autres, à en amener le dénouement. Il part, ainsi que Lebrun le lui avait recommandé, va à Florence, arrive chez la femme de Calandrin : Tesse, lui dit-il, tu n'as pas oublié les mauvais traitements que tu reçus de ton mari, le jour qu'il revint de Mugnon; il te battit sans pitié et sans justice; il faut que tu te venges, et, si tu perds l'occasion que je te présente de le faire, ne me regarde jamais comme ton parent et ton ami. Il est devenu amoureux d'une jeune femme qui habite dans la maison où nous travaillons; il obtient du retour, il voit souvent sa maîtresse, et il doit être avec elle en ce moment. Je veux donc que tu me suives, et que tu le tances comme il le mérite. Le perfide, le scélérat ! s'écria Tesse, voilà donc comme il me traite ! mais j'en jure Dieu, son crime ne restera pas impuni. A ces mots, elle prend son manteau, se fait suivre par une servante, et se met en chemin avec Nello. Dès que Lebrun les aperçut de

loin, voici nos gens, dit-il à Philippe; il est temps de partir. Philippe va trouver Calandrin, et lui dit qu'il est obligé d'aller faire un tour à Florence, et l'exhorte à redoubler d'activité. Il sortit incontinent et alla se cacher dans la grange, de manière qu'il pouvait tout voir sans être vu. Lorsque Calandrin pensa que Philippe pouvait être un peu loin, il descendit à la cour, où il trouva Colette seule, qui, instruite du rôle qu'elle devait jouer, s'approcha de lui, et l'accueillit plus gracieusement qu'à l'ordinaire. Cet accueil séduisant enhardit Calandrin; il la touche avec son parchemin et gagne aussitôt la grange. Colette le suit, entre, ferme la porte, se jette à son cou, le renverse sur la paille, se met sur lui à califourchon, et a soin de lui tenir les mains sur les épaules, de manière qu'il ne pouvait approcher son visage du sien. Cependant elle le fixe, le considère comme le plus cher objet de ses désirs. Cher Calandrin, lui disait-elle, mon petit cœur, mon repos, mon bonheur, ma vie, qu'il y a longtemps que je désire te posséder et pouvoir me rassasier du plaisir de te voir! Par tes charmes et tes grâces tu as enchanté mes sens, et tu as achevé de me séduire par les sons harmonieux de ta guitare. Est-il bien vrai que je te presse dans mes bras! Calandrin, qui avait de la peine à se remuer! Hé, mon cher ange, lui dit-il, donnez-moi la liberté de vous baiser. — Ciel! que tu es pressé! laisse-moi d'abord te voir bien à mon aise; souffre que je me remplisse de l'aimable image de ces traits si doux, si enchanteurs. Lebrun et Bulfamaque, qui étaient allés rejoindre Philippe, voyaient et entendaient tout. Cependant Calandrin, ne pouvant plus résister à l'impatience de ses désirs, allait employer la force pour obtenir les faveurs de Colette lorsque sa femme arrive avec Nello. Je gage, dit celui-ci, qu'ils sont ensemble là-dedans. Tesse ne prend pas la peine d'ouvrir la porte de la grange, elle l'enfonce, entre avec précipitation, et voit son mari se débattre sous Colette qui aussitôt lâche prise et court là où était Philippe. Tesse s'élançait sur Calandrin, qui n'était pas encore levé, lui déchire le visage avec les ongles, le traîne de côté et d'autre par les cheveux, en disant: Vieillard insensé! voilà donc l'outrage que tu me préparais! que je rougis maintenant de l'amour que j'ai eu pour toi! est-ce que tu n'as pas assez d'occupations au logis pour que tu ailles en chercher ail-

leurs ! est-ce que tu ne te connais pas, malheureux ! ne sais-tu pas que quand on te mettrait dans un mortier on aurait de la peine à tirer trois gouttes de jus de ton individu ? ce n'est plus moi maintenant qui t'engrosse, maudit original. Il faut que celle qui se charge de ce soin ne soit pas difficile en hommes pour avoir conçu du goût pour un animal de ta sorte.

A l'aspect inattendu de sa femme, imaginez-vous la consternation de Calandrin : il resta plus mort que vif. Il n'eut pas le courage de prononcer un seul mot pour sa défense. Bien grondé, bien battu, bien harcelé, il ramasse son chapeau et prie seulement sa femme de ne pas faire tant de bruit, si elle ne voulait pas qu'il fût taillé en pièces ; car, ajouta-t-il, celle avec qui tu m'as trouvé est l'épouse du maître de la maison. — Je voudrais qu'elle fût celle du diable, et qu'on te mît en pièces pour être délivré d'un malheureux tel que toi.

Lebrun et Bulfamaque, après avoir bien ri de l'aventure avec Philippe et Colette, accoururent au bruit, et firent tant qu'ils apaisèrent la femme de Calandrin, conseillant à celui-ci de retourner à Florence, de bien se garder de remettre jamais les pieds dans ce château, de peur que Philippe, instruit de l'aventure, ne le rendit victime de son honneur outragé. Ainsi, le pauvre Calandrin, molesté, meurtri, retourna à Florence. Il oublia son amour et ne s'en ressouvint que par les reproches dont sa femme l'accablait jour et nuit. Il ne revint plus au château où il avait été le jouet de ses compagnons, de Philippe et de Colette.

#### NOUVELLE VI. — LE BERCEAU.

Quand chacun eut dit son mot sur l'imbécillité de Calandrin, qui avait fait rire si souvent la compagnie, la reine ordonna à Pamphile de conter sa nouvelle. Mes belles Dames, dit-il, le nom de Colette me rappelle l'histoire d'une autre Colette aussi intéressante. Vous y verrez avec quelle admirable prudence une femme habile évita un grand scandale.

Dans la plaine de Mugnon, près de Florence, vivait na-

guère un bonhomme qui tenait auberge. Quoiqu'il fût pauvre et sa maison petite, il logeait quelquefois les passants; mais ce n'était qu'à l'extrême nécessité l'exigeait, ou que les voyageurs étaient de sa connaissance. Il avait une femme jeune encore et assez jolie : une fille de quinze à seize ans, pleine de grâces et d'appas, un petit garçon d'un an qui tétait encore sa mère, composaient le reste du ménage.

Un gentilhomme de notre cité, nommé Pinuccio, qui passait souvent par ce chemin, était devenu amoureux de la fille de l'aubergiste. Celle-ci, qui se tenait fort honorée d'avoir attiré les regards d'un citadin, feignait de répondre à sa passion; ce n'était encore que l'amour-propre qui la conduisait; mais l'amour véritable lui disputa son cœur et en resta maître. Si Pinuccio eût été moins délicat, s'il eût moins craint pour son honneur et celui de son amante, il n'eût pas désiré longtemps en vain les plus douces faveurs; mais plus la passion est vive moins ces craintes ont d'empire. Celle de Pinuccio était parvenue au point de ne plus leur laisser de place. Il cherche donc les moyens de se satisfaire. Il imagine d'aller loger chez sa maîtresse; et comme il connaissait parfaitement toute la maison, il ne doute pas de pouvoir réussir sans que personne s'en aperçoive. Ce projet ne fut pas plutôt conçu qu'il l'exécuta. Il prit, avec un de ses amis, nommé Adrian, qui était le plus cher et le plus fidèle de ses confidants, des chevaux de louage, et, les ayant chargés de leurs valises, ils sortirent de Florence. Ils arrivèrent à nuit close dans la plaine de Mugnon; et, comme s'ils fussent venus de la Romagne, ils vont droit à la taverne et heurtent à la porte. L'hôte ouvre. Tu vois, lui dit Pinuccio, qu'il faut que tu nous loges cette nuit. Nous pensions aller coucher à Florence, mais nous avons eu beau piquer nos montures, il ne nous a pas été possible d'aller plus loin. Vous savez, monsieur, répondit l'hôte, qu'il ne m'est guère possible de loger des voyageurs de cette espèce; cependant, puisque la nuit vous a surpris ici et que vous ne pouvez aller plus loin, je ferai tous mes efforts pour vous héberger de mon mieux. Le premier soin des deux jeunes Florentins, après avoir mis pied à terre, fut de songer au souper de leurs chevaux; ils s'occupèrent après du leur, et firent manger l'hôte avec eux.

Il n'y avait, dans l'hôtellerie, qu'une très petite chambre, et dans cette petite chambre trois petits lits rangés de manière à occuper le moins de place possible. Deux étaient adossés à un même côté du mur, et le troisième, qui faisait le triangle, était en face de ceux-là. L'hôte fit préparer le moins mauvais pour les étrangers. Dès qu'ils furent endormis, ou plutôt qu'ils feignirent de l'être, l'aimable Colette fut se coucher vis-à-vis d'eux; les époux occupèrent le lit restant, à côté duquel la mère avait placé le berceau de son enfant. Pinuccio, à qui rien de cela n'avait échappé, et croyant tout le monde endormi, se lève doucement, va droit au lit de sa maîtresse, qui le reçut, non sans quelque frayeur, mais avec beaucoup plus de plaisir encore, et il jouit de tous les droits d'un amant aimé.

Tandis qu'il s'enivrait de plaisir, Adrian, qui avait un besoin à satisfaire, se lève, et rencontrant le berceau qui l'empêche d'ouvrir la porte, le déplace et le met près de son lit; il oublie, au retour, de le remettre à sa première place. A peine s'est-il recouché qu'un chat fit tomber quelque meuble. Le bruit éveille l'hôtesse qui, craignant que ce ne fût quelque autre chose de plus sérieux, se lève à la hâte, et va sans lumière vers l'endroit où elle avait entendu le fracas. Voyant que ce qui était tombé n'était pas de grande conséquence, après avoir crié après le chat, elle revient à tâtons au lit où son mari couchait; mais ne trouvant point le berceau, oh, oh, dit-elle en elle-même, la belle sottise que j'allais faire! j'allais, ma foi, me coucher avec ces étrangers; et, revenant sur ses pas, se met, sans scrupule, dans le lit auprès duquel était le berceau. Elle se croyait dans les bras de son mari, elle était dans ceux d'Adrian; car, vous imaginez bien que ce jeune homme n'avait pas laissé échapper une si bonne fortune : dès qu'il sentit l'hôtesse auprès de lui, il n'eut garde de l'instruire de sa méprise, ni de perdre un instant pour en profiter.

Cependant Pinuccio, après avoir goûté avec Colette tous les plaisirs qu'il pouvait espérer, craignant que la fatigue ne le conduisît à un sommeil involontaire et dangereux dans les bras de son amante, la quitte et retourne dans son lit. Il rencontre le berceau; et, croyant s'éloigner du lit de l'hôte, il va précisément se coucher avec lui; et, ne pouvant contenir sa satisfaction, et imaginant l'épancher dans le

cœur de son ami : Adrian, dit-il, rien au monde, non, rien, n'est aussi aimable que Colette, elle vient de m'enivrer de voluptés; il n'est pas possible à un homme d'en goûter davantage avec aucune femme. L'hôte, à qui de semblables nouvelles ne plaisaient nullement, dit en lui-même : que me vient conter celui-ci? Puis élevant la voix : voilà le tour le plus méchant et le plus perfide qu'on puisse jouer à un honnête homme, et je ne l'avais pas mérité, mais vous me le paierez. Qui fut surpris? ce fut Pinuccio. Comme il avait peu de présence d'esprit, il lui répond, tout étourdi de sa méprise, qu'il lui serait difficile de se venger, qu'il ne le craignait aucunement; et, par cette réponse peu réfléchie il pensa tout découvrir.

Sur ces entrefaites : écoute donc ces étrangers, je crois qu'ils ont quelque dispute, dit la femme à Adrian, qu'elle prenait toujours pour son mari. Que nous importe, laissez faire, répond Adrian, ils ont trop bu hier au soir. Ce son de voix étranger fut un coup de foudre pour la femme, et lui fit connaître sa méprise. Que faire? comment réparer cette aventure? comment la déguiser? Elle se lève, prend le berceau de son fils, le porte près du lit de sa fille, se couche avec celle-ci, et, feignant de s'éveiller au bruit de la dispute, elle appelle son mari et lui demande le sujet de ce tintamarre. N'entends-tu pas, répond celui-ci, ce que me conte Pinuccio, ce qu'il dit avoir fait cette nuit avec Colette? — Il ment bien effrontément; je te jure qu'il n'a point couché avec elle, car je ne l'ai point quittée, et n'ai pas dormi assez profondément pour ne pas m'apercevoir de tout ce qui se serait passé. En vérité, tu es un grand sot de croire de pareilles sornettes. Mais vous voilà, vous autres hommes; vous vous enivrez le soir, vous courez çà et là sans le sentir et prenez les songes de votre ivresse pour des réalités : il serait bon, pour vous corriger, que vous vous rompiessiez le coup une seule fois. Mais que fait là Pinuccio? pourquoi n'est-il pas dans son lit? Adrian voyant que la femme couvrait sagement sa honte et celle de sa fille : Pinuccio, dit-il, je t'ai prié cent fois de ne jamais coucher hors de ta maison. Ce maudit défaut de te lever ainsi pendant tes rêves, et de débiter, comme des vérités, tout ce qui se présente à ton imagination, te jouera quelque mauvais tour. Reviens ici, et que Dieu te donne une bonne nuit.

Après ce discours d'Adrian et celui de sa femme, l'hôte crut bonnement que Pinuccio était un somnambule. Il l'agite, il l'appelle; Pinuccio, disait-il, Pinuccio, éveillez-vous donc et retournez dans votre lit. Pinuccio, à qui la conversation n'avait pas échappé, voulut aussi contribuer à duper le pauvre homme : il feint de rêver de nouveau et débite mille sottises dont l'hôte rit à gorge déployée. Enfin, à force d'être agité, il s'éveille; Adrian, dit-il, est-ce qu'il est déjà jour? — Oui, oui, viens ici. Il se lève, feignant encore d'être endormi, quitte l'hôte et regagne son lit.

Dès que le jour parut on se leva. L'hôte se moqua des songes et du songeur; et, après avoir bu avec lui et chargé leurs chevaux, nos deux amis prirent le chemin de Florence. Ils étaient presque aussi contents de la tournure singulière que leur aventure avait prise que de l'aventure elle-même. Dans la suite, Pinuccio et Colette prirent d'autres moyens pour se voir fréquemment. La jeune fille fit croire à sa mère qu'en effet Pinuccio avait songé; en sorte que cette bonne femme crut avoir veillé toute seule.

#### NOUVELLE VII. — LE SONGE RÉALISÉ.

Dès que Pamphile eut cessé de parler, on loua la prudence et la sagesse de la mère de Colette; et quand on eut épuisé les éloges, la reine ordonna à madame Pampinée de dire sa nouvelle. Nous avons souvent parlé, aimables Dames, dit-elle, des songes; on n'y croit guère; on s'en moque assez ordinairement; cependant, quoi qu'on en dise et qu'on en ait dit, je vous conterai ce qui arriva, il n'y a pas longtemps, à une de mes voisines, pour avoir été incrédule sur cet article.

Peut-être connaissez-vous Talan de Môle, homme d'une honnêteté reconnue. Il avait épousé une jeune fille, nommée Marguerite, qui le disputait en attraits à toutes celles de son sexe; mais les défauts de son caractère étaient bien capables d'affaiblir l'impression de sa beauté. Fantasque, opiniâtre, inflexible et revêche, voilà son portrait au naturel. Personne ne faisait rien à son gré, et il suffisait qu'on lui conseillât une chose pour qu'elle fit tout le contraire.

Je vous laisse à penser si elle devait faire le bonheur de son mari; comme il ne voyait point de remède à sa mauvaise humeur, il se fit un devoir de la supporter du mieux qu'il pouvait. Or, il arriva qu'étant avec cette espèce de mégère, dans une belle maison de campagne qui lui appartenait, il songea une nuit qu'il voyait Marguerite se promenant dans un bois voisin du château, et, qu'après y avoir fait quelques tours, un loup monstrueux s'élançait sur elle, la prenait à la gorge, l'emportait, quoiqu'elle criât au secours de toute sa force; et que l'ayant enfin lâchée, il lui avait laissé la gorge et le visage tout défigurés. Effrayé de ce songe, dès qu'il fut levé: ma femme, lui dit-il, quoique, grâce à ton mauvais caractère, il ne m'ait pas encore été permis de goûter un jour de bonheur avec toi, je serais cependant fâché qu'il t'arrivât quelque fâcheux accident. Si donc tu veux m'en croire, tu ne sortiras pas de la maison aujourd'hui. Elle lui en demanda la raison, et Talan lui fait part de son rêve. Au lieu d'être touchée des tendres alarmes de son mari: *qui mal veut, mal songe*, lui répondit-elle, en secouant la tête. Tu feins de m'aimer, de t'intéresser à mon sort, mais je lis dans ton cœur: tes rêves ne sont que l'expression de ce que tu me souhaites; et je ferai en sorte de ne pas te donner cette satisfaction, ni aujourd'hui, ni jamais. — Je prévoyais ta réponse; car, *à laver la tête d'un âne, on perd sa lessive*. Interprète mon songe comme il te plaira, peu m'importe; mais je te conseille de nouveau de ne pas sortir aujourd'hui de la maison, ou, du moins, de ne pas aller dans le bois. — Je ferai précisément tout le contraire; mon projet était d'y aller, et je n'y manquerai pas.

Comme cette femme empoisonnait les meilleurs intentions, elle se figura que son mari ne voulait l'empêcher d'aller au bois que parce qu'il devait avoir fait quelque partie fine dont il voulait lui dérober la connaissance. Peut-être y a-t-il donné rendez-vous à quelque femme débauchée, disait-elle en son intérieur: *le bonhomme serait bon en un moulin avec des aveugles*; moi, qui ne suis point aveugle, je ne serai pas sa dupe. Je me garderai bien de le croire; je veux tout voir, tout connaître, et dussé-je rester au bois tout le jour, je saurai quel espèce de tour il voulait me jouer.

D'après cette résolution, dès que son mari fut sorti, elle

part et arrive au bois ; elle choisit l'endroit le plus pais, s'y cache, fait attention au moindre bruit, et regarde de tous côtés si elle ne voit venir personne. Tandis que, sans crainte et sans défiance, elle attendait avec sécurité l'événement de sa ruse, arrive d'un prochain taillis un loup d'une taille énorme et d'un regard terrible. Cet animal féroce s'élança aussitôt sur elle, la saisit par la gorge et l'emporte comme un faible agneau ; elle n'a ni la force, ni le courage de lui opposer la plus légère résistance. Le loup l'eût sûrement étranglée si des bergers, qui l'aperçurent, ne l'eussent obligé, par leurs cris, à lâcher sa proie. Ces bergers accoururent, et l'ayant reconnue, quoiqu'elle fût fort défigurée, ils la portèrent dans sa maison. Elle fut longtemps malade ; mais enfin elle guérit par les soins de son mari, qui fit venir les plus habiles chirurgiens et médecins des environs. Leur art ne put cependant effacer les traces que la dent du loup avait laissées sur sa gorge et sur son visage ; de sorte que sa beauté en fut extrêmement altérée. Honteuse de reparaitre, après cette triste catastrophe, elle pleura souvent, dans la solitude à laquelle elle s'était condamnée, son entêtement, et se sut bien mauvais gré de n'avoir pas ajouté foi au songe de son mari.

#### NOUVELLE VIII. — A BON RAT BON CHAT.

Toute la compagnie fut d'avis que le prétendu songe de Talan n'en était pas un ; que ce ne pouvait être qu'une vision, puisqu'il s'était réalisé de point en point. Chacun ayant cessé de parler, la reine ordonna à madame Laurette de dire sa nouvelle.

Mes aimables Dames, dit-elle, puisque plusieurs ne se sont pas fait scrupule de prendre pour sujet de leur récit des matières déjà traitées, je ne craindrai pas de les imiter. La vengeance dont madame Pampinée nous entretint hier me rappelle une histoire à peu près semblable, mais cependant moins cruelle.

Sachez d'abord qu'il y avait jadis à Florence un glouton renommé, qu'on appelait Chiaque. Tout son extérieur prévenait en sa faveur. Personne ne parlait avec plus de grâce et ne tournait si plaisamment ce qu'il voulait dire. Comme

ses revenus ne pouvaient suffire à sa dépense, ses talents le faisaient recevoir dans toutes les sociétés, et il avait grand soin de choisir celles où l'on faisait la meilleure chère.

Dans le même temps, et dans la même ville, un nommé Blondel, d'une taille très petite, mais fine et proportionnée, fort élégant dans ses habits et dans sa frisure, faisait le même métier que Chiaque. Ce Blondel, un matin de carême, venait d'acheter au marché deux très grosses lamproies pour messire Vieri de Cherqui, lorsqu'il fut aperçu de Chiaque, qui s'approche aussitôt de lui et lui demande ce qu'il veut faire de ces lamproies. Hier au soir, répond Blondel, on en envoya trois beaucoup plus grosses que celles-ci, accompagnées d'un esturgeon, à messire Corse Donat; mais n'en ayant pas assez pour régaler plusieurs gentilshommes qu'il a invités à dîner, il m'a envoyé acheter ces deux poissons. Ne viendras-tu pas en manger? — Je n'ai garde d'y manquer; tu me connais trop bien pour imaginer que je laisse échapper une si belle occasion.

L'heure du dîner venue, il se rendit à la maison du seigneur Corse. Que veut monsieur Chiaque, lui dit celui-ci? — Monsieur, je viens dîner avec vous et votre compagnie. — Vous êtes un galant homme et vous me faites grand plaisir. Passons dans la salle à manger, car il est temps. On se mit à table. Des pois chiches, de la tonine grasse, une friture de poissons d'Arno, voilà tout ce qu'on servit. Chiaque s'aperçut fort bien que Blondel avait voulu le jouer. La honte d'avoir donné dans ce panneau lui inspira le désir de la vengeance, et il ne tarda pas à trouver l'occasion de le remplir.

Blondel, qui s'était beaucoup amusé à ses dépens, en racontant à qui voulait l'entendre le tour qu'il lui avait joué, le rencontre, l'aborde: eh bien, lui dit-il, comment as-tu trouvé les lamproies de messire Corse? — Avant qu'il soit huit jours, tu le sauras mieux que moi. Sans perdre de temps, il va trouver un gagne-denier, convient de prix avec lui, lui remet une bouteille de verre entre les mains, le conduit près de la halle de Cavicciulli, lui montre un chevalier nommé messire Philippe Argenti, homme d'une fort grande taille, emporté, vain, bizarre: tu vois ce chevalier, dit-il à son gagne-denier, va le trouver, et lui dis: « Monsieur Blondel m'envoie vers vous et vous prie de vouloir bien lui

*enrubiner* ce flacon de votre excellent vin clair, parce qu'il veut régaler quelques-uns de ses amis ». Garde-toi bien de le laisser approcher de toi, crains qu'il ne te saisisse au collet; tu ferais fort mal tes affaires et tu gâterais les miennes. Est-ce là tout, dit le gagne-denier? Oui, va, répète ce que je t'ai dit; reviens me trouver, et je te paierai. Le commissionnaire part et remplit sa commission. Philippe, qui avait un cerveau prompt à s'enflammer, croyant que Blondel, qu'il connaissait fort bien, voulait se moquer de lui, se lève le visage en feu, les yeux étincelants; que veut dire ceci, s'écria-t-il? de quel *enrubinement*, de quels amis est-il question? que le diable vous emporte l'un et l'autre. Tout en prononçant ces imprécations, il étendait le bras pour saisir le gagne-denier; mais celui-ci, qui était sur ses gardes, ne perdit pas un moment pour fuir, et s'en retourna bien vite vers Chiaque, à qui il rendit compte de sa commission, et de qui il reçut la somme dont ils étaient convenus.

Chiaque n'eut plus de repos qu'il n'eût trouvé Blondel. Dès qu'il le rencontra : y a-t-il longtemps, lui dit-il, que tu n'as été à la halle de Cavicciulli? — Non; mais pourquoi cette question? — C'est que messire Philippe te fait chercher partout, et je ne sais ce qu'il te veut. — J'y vais donc de ce pas, et je lui parlerai. Quand Blondel fut parti, Chiaque le suivit de loin pour être témoin de l'aventure. Messire Philippe, qui n'avait pu attraper le gagne-denier, était encore tout bouillant de colère, ne pouvant rien comprendre dans le message que Blondel lui avait adressé, sinon qu'il avait voulu se moquer de lui. Différentes pensées l'agitaient sur ce sujet lorsque Blondel entra. Dès que Philippe l'aperçoit, il s'élançe vers lui, et débute par lui appliquer un grand coup de poing sur le nez. Dieu ! s'écrie Blondel, étourdi de cette réception inattendue, que signifie cela, Monsieur? Philippe le prend par les cheveux, lui arrache sa coiffe, jette son capuchon par terre, et le frappant rudement : traître, je t'apprendrai ce que cela signifie. Mais, voudrais-tu bien m'expliquer toi-même ce que veulent dire cet *enrubinement* et ces amis, et tout ce que tu m'as envoyé dire. Me prends-tu pour un enfant? penses-tu t'amuser de moi? Tout en disant cela, il faisait tomber sur le visage du pauvre Blondel une grêle de coups; il arrachait ses cheveux, le traînait par terre et déchirait son habit. Il

était si occupé de cette besogne que jamais Blondel ne put lui faire entendre un seul mot, ni lui demander la raison de cet étrange traitement. Les mots d'amis, *d'enrubinement* avaient frappé son oreille; mais de quoi l'instruisaient-ils? Les voisins, qui étaient accourus, mirent enfin un terme à la fureur de Philippe en lui arrachant des mains le malheureux Blondel. Ce fut alors qu'on l'instruisit des raisons qui avaient allumé une si grande colère; pour le consoler, on lui fit quelques remontrances, on tâcha de lui faire sentir combien il était dangereux de se jouer à messire Philippe, et on lui recommanda de n'y plus revenir. Blondel, tout en larmes, jurait que jamais il n'avait envoyé chercher de vin chez messire Philippe. Quoi qu'il en soit, il garda les coups et les remontrances.

Il ne fut pas longtemps à imaginer que cette aventure était un coup de vengeance de la part de Chiaque. Mais, comment lui riposter? se tenir coi, ne dire mot était le parti le plus sage, et ce fut celui qu'il suivit. Il garda la maison jusqu'à ce que l'empreinte des poings de messire Philippe fût effacée. A sa première sortie il rencontra Chiaque. Eh bien, Blondel! lui dit celui-ci en riant, comment as-tu trouvé le vin de messire Philippe? — Que n'as-tu trouvé de même les lamproies de messire Corse! — Quand tu voudras me donner un diner semblable à celui que tu m'as fait faire chez lui, je te donnerai à boire comme tu as bu chez messire Philippe.

Blondel, qui vit bien qu'il n'y avait rien de bon à gagner en luttant contre Chiaque, pria Dieu de faire sa paix avec lui. Dans la suite il eut grand soin de ne pas se moquer de lui.

#### NOUVELLE IX. — LES CONSEILS DE SALOMON.

Il n'y avait plus que la reine qui n'eût pas encore parlé; et comme elle ne voulait pas violer le privilège accordé à Dionéo, elle prit la parole quand on eut assez ri du malheureux Blondel, et s'exprima en ces termes: Aimables Dames, si nous considérons sainement, et sans préjugés, l'ordre des choses de ce bas monde, il nous sera facile de connaître que la subordination des femmes aux hommes

est non seulement prescrite par les lois et les coutumes de tous les pays, mais par la nature elle-même. Si nous voulons donc jouir de la paix, du repos, des autres agréments de la vie, l'humilité, la patience, l'obéissance envers ceux à qui nous appartenons, doivent être notre partage; je ne parle point de l'honnêteté, parce que vous n'ignorez pas que c'est le plus riche, le plus noble trésor dont une femme doive s'honorer. Quand les lois établies pour le maintien du bien général, les usages, les coutumes qui n'ont pas une force moins grande et moins respectable, ne nous ordonneraient pas les vertus dont je viens de vous parler, la nature nous inviterait à les pratiquer. En effet, la délicatesse de nos organes, la timidité de nos cœurs, qui s'étend jusque sur nos pensées et leur donne ce caractère; la faiblesse, ou plutôt la nullité de nos forces, l'aménité de notre voix, la douceur de nos mouvements, tous ces défauts enfin qui font nos charmes, nous annoncent assez que nous avons besoin d'être secourues et dirigées. Or, n'est-il pas raisonnable que quiconque se trouve dans ce cas obéisse fidèlement à qui doit le gouverner, et quels autres gouverneurs pourrions-nous choisir que les hommes? Nous devons donc les honorer, nous soumettre à leur empire; et la femme qui se révolterait contre cette maxime si juste, me paraîtrait non seulement digne de répréhension, mais même de châtement. Il y a longtemps que j'ai fait ces réflexions; mais l'histoire de la désagréable épouse de Talan, racontée par madame Pampinée, me les a rappelées. Je le répète donc, la nature, les lois, les usages, condamnent à une sévère punition toutes les femmes qui ne s'efforcent pas de se rendre gracieuses, affables, douces et complaisantes.

Pour ne pas quitter ce sujet, je veux vous dire un conseil de Salomon. Je regarde ce qu'il prescrit comme un remède excellent pour celles qui auraient les vices contraires aux aimables qualités que je recommande. Cependant, en dépit du proverbe, que dans certaines circonstances les hommes ne manquent pas de citer, et qui dit : *qu'il n'est point de cheval qui ne demande l'éperon, et point de femme le bâton*, je ne prétends pas que ce remède doive s'étendre à toutes indistinctement. Ce n'est pas que je ne croie très facile à la mauvaise humeur des maris de donner à ce même proverbe une interprétation qui leur soit favorable, car, pour-

raient-ils dire : toutes les femmes sont naturellement habiles et complaisantes ; il faut le bâton pour les retirer du vice, il faut le bâton pour les soutenir dans le chemin de la vertu. Une telle maxime, bonne dans la théorie, serait affreuse dans la pratique. Mais, laissons là toute cette discussion, et venons-en à mon histoire.

Le bruit de la miraculeuse sagesse de Salomon s'était répandu par tout l'univers ; on savait aussi qu'il ne dédaignait pas d'en donner des preuves à quiconque lui en demandait : de tous côtés on venait à lui, on le consultait sur les affaires les plus urgentes et les plus épineuses. Un jeune gentilhomme de la ville de Lajazze, nommé Mélisse, se mit en route pour le voir. Il rencontra chemin faisant un autre jeune homme nommé Joseph, qui allait aussi à Jérusalem pour le même sujet. Il l'aborde, entre en conversation avec lui, l'interroge sur sa naissance, sa patrie, sa condition, le but et l'objet de son voyage. Joseph répondit qu'il allait consulter Salomon sur la conduite qu'il devait tenir envers la femme la plus difficile, la plus désagréable, la plus méchante qui fût jamais, et sur qui prières, menaces, caresses, flatteries, n'avaient pu jusqu'alors faire aucune impression. Mélisse, interrogé à son tour par Joseph comme il l'avait interrogé, répondit : Je suis de Lajazze, jeune, riche, généreux, tenant bonne maison, faisant honneur à à tous mes concitoyens, et je suis aussi malheureux que vous ; malgré toutes mes dépenses, je n'ai pu trouver encore un ami. Je vais, comme vous, voir Salomon, et lui demander le moyen d'être aimé.

Arrivés à Jérusalem, tous deux sont conduits devant le roi. Mélisse parut le premier et conta son histoire. Aime, lui répondit Salomon. Il sortit après cette courte réponse. Joseph vient, représente son malheur : *Va-t'en au Pont aux oies* ; ce fut le seul conseil qu'il put obtenir. Tous deux s'étant rejoints, ils se communiquèrent les réponses qu'on leur avait faites, et les regardaient comme des énigmes dont ils ne pouvaient trouver le mot, ou des paroles vagues, qui, n'ayant aucun rapport à leurs affaires, semblaient avoir été proférées pour se moquer d'eux. Très mécontents de leur voyage, ils quittèrent donc Jérusalem et reprirent le chemin de leur pays.

Après quelques jours de marche, ils arrivèrent à une rivière profonde sur laquelle était un pont magnifique. Dans ce moment passait un grand convoi de chevaux et de mulets chargés qui leur fermaient le passage. Ils furent contraints d'attendre. Tout avait défilé, il ne restait plus qu'un mulet ombrageux qui ne voulait plus avancer. Le muletier prend un bâton, le frappe d'abord assez doucement ; mais le mulet allait tantôt à droite, tantôt à gauche, quelquefois reculait et ne faisait pas un pas en avant. Nouveaux coups de la part du muletier sur les flancs, sur la tête, sur la croupe : tout était inutile. Joseph et Mélisse, qui attendaient que le passage fût libre, touchés de pitié, disaient : Bourreau ! veux-tu le tuer, ne peux-tu essayer de le mener plus doucement ? sûrement il irait beaucoup mieux si tu le traitais moins cruellement. Messieurs, répondit le muletier, vous connaissez vos chevaux ; moi, je connais mon mulet, laissez-moi faire. A ces mots, il redouble les coups et fait tant enfin que le mulet avance. Avant de quitter ce pont, Joseph demanda à un bonhomme, qui y était assis, comment cet endroit s'appelait : Monsieur, répondit le bonhomme, on le nomme le *Pont aux oies*. Joseph se ressouvint alors des paroles de Salomon. Je commence à voir clair, dit-il à son compagnon, dans le conseil qui m'a été donné, et que je crois très bon. Jusqu'à présent je n'ai pas bien su battre ma femme ; mais ce muletier vient de me donner une leçon dont je saurai profiter.

Nos voyageurs arrivés à Antioche, Joseph retint quelques jours Mélisse afin de lui donner le temps de se reposer. Joseph fut fort bien reçu de sa femme, à laquelle il dit de leur préparer à souper comme son ami l'ordonnerait. Celui-ci, obligé de céder à cette civilité, donna ses ordres ; mais on n'en exécuta aucun, et le souper fut absolument contraire à celui qui avait été prescrit. Joseph, irrité, dit à sa femme : Ne t'avait-on pas dit, quel devait être notre souper ? Que veut dire ceci, repartit-elle aigrement ? que m'importe les ordres d'autrui ? J'ai suivi ma fantaisie. Que le repas te plaise ou ne te plaise pas, je ne m'en embarrasse guère. Mélisse, étonné de la réponse de cette femme, ne put s'empêcher de la blâmer. Mais Joseph, plus courroucé qu'étonné, dit : ma femme, je te retrouve telle que je t'ai laissée ; mais crois que je saurai changer ton caractère ; et se tournant

vers Mélisse : mon ami, lui dit-il, nous verrons si le conseil de Salomon est bon ; mais je te prie de ne point trouver mauvais que je l'exécute devant toi et de ne point regarder comme un jeu ce que je vais faire. Ne trouble point mon entreprise, et souviens-toi de la réponse que nous fit le muletier, lorsque nous nous attendrissions sur le sort de son mulet. Je suis dans ta maison, répondit Mélisse, et j'ai résolu de n'y faire que ce qui te sera agréable.

Joseph ayant trouvé un bâton de chêne encore tout vert, monte à la chambre où sa femme était allée exhaler son dépit. Il la prend par les cheveux, la jette à ses pieds et la bat comme un désespéré. D'abord on crie, on menace ; mais les cris, les menaces n'opérant rien, on a recours aux prières : on jure, on promet de faire à l'avenir tout ce qu'on voudra. Malgré cet air de repentir, les coups roulaient toujours sur les côtés, les cuisses et les épaules ; enfin, la lassitude seule met un terme à cette expédition.

Joseph revint vers Mélisse. Nous verrons demain, dit-il, quel miracle aura opéré le conseil d'aller au *Pont aux oies*. Après s'être reposé un moment, il lava ses mains, puis se mit à table ; et quand l'heure du repos fut venue, ils allèrent se coucher. Cependant, la pauvre femme se ramasse, se jette sur un lit, où elle reposa le mieux qu'il lui fut possible. Le lendemain, elle se lève de bonne heure, va trouver son mari, lui demande ce qu'il veut pour son dîner. Celui-ci, riant avec Mélisse de l'heureux succès de son expédient, dit ce qu'il veut. L'heure venue, on trouva la table servie selon les ordres reçus. Joseph et Mélisse se réunirent donc pour louer la sagesse du conseil qu'ils n'avaient pas d'abord compris.

Quelques jours après, Mélisse, revenu chez lui, confia à un homme sage la réponse de Salomon. Ce sage lui dit : Il ne pouvait vous donner un meilleur conseil. Vous savez bien que vous n'aimez personne. Les fêtes que vous donnez, les plaisirs que vous procurez, ce n'est point par amitié pour quelqu'un, c'est pour vous, pour vous seul, pour satisfaire votre vaine gloire. Aimez donc, comme vous l'a dit Salomon, et vous serez aimé.

C'est ainsi que Joseph parvint à corriger sa femme, et Mélisse à avoir des amis.

## NOUVELLE X. — LA JUMENT DU COMPÈRE PIERRE.

Cette nouvelle excita les murmures des dames et le rire des hommes. Quand tout fut apaisé, Dionéo prit la parole. Aimables Dames, un corbeau parmi des colombes contribue plus à faire ressortir leur beauté que le cygne le plus blanc : ainsi, un fou parmi des sages relève l'éclat de la sagesse. Vous êtes toutes modestes et discrètes ; moi, j'ai la tête un peu légère ; mais ce défaut doit être un titre à votre bienveillance puisqu'il fait briller votre vertu : si j'avais plus de mérite, peut-être obscurcirais-je le vôtre. La légèreté qui m'est naturelle me donne des droits à votre indulgence, et la liberté de mes discours doit moins vous offenser, après m'être montré tel que je suis, que si je me fusse comporté en sage. Je veux donc vous conter une nouvelle, point trop longue, mais qui vous montrera avec quelle scrupule religieux il faut observer tout ce que prescrit celui qui fait quelques opérations magiques, sans quoi l'on fait manquer l'effet que l'on en attendait.

Il y avait l'année dernière, à Barletta, un prêtre nommé messire Jean de Barole. Son bénéfice ne lui suffisant pas pour vivre, il conduisait, de côté et d'autre, dans les foires de la Pouille, différentes marchandises sur une jument qui lui appartenait. En courant le pays, il avait fait rencontre d'un certain Pierre, du village des Trois-Saints, qui faisait, avec un âne, le même métier que lui. Il ne l'appelait, selon l'usage du pays, que le compère Pierre, à cause de l'étroite familiarité qui les unissait. Toutes les fois qu'il venait à Barletta, il le menait avec lui, le couchait, le régalaît du mieux qu'il pouvait. Leurs honnêtetés étaient réciproques. Compère Pierre, qui n'avait à Trois-Saints qu'une petite maisonnette à peine suffisante pour loger son âne, sa femme, jeune et belle, et lui, en faisait les honneurs à messire Jean, quand il lui faisait l'honneur d'y venir. Cependant, quand il s'agissait de coucher, compère Pierre ne pouvait satisfaire sa bonne volonté, n'ayant qu'un lit qu'il partageait avec sa femme ; il fallait donc que messire Jean couchât sur un peu de paille, à côté de sa jument, qui était logée, avec l'âne, dans une écurie fort étroite. Madame Jeannette, qui n'igno-

rait pas les bons traitements que son mari recevait à Barletta de la part du curé, avait proposé plusieurs fois d'aller coucher avec une de ses voisines, nommée Zite Cataprise, et de laisser sa place au bon prêtre. Celui-ci avait toujours refusé cet arrangement. Un jour entre autres, pour prétexter son refus : Commère Jeanne, lui dit-il, ne vous inquiétez pas de moi : je ne suis pas aussi à plaindre que je le parais. Cette jument que vous me connaissez, je la change, quand je veux, en une belle fille, et lui rends sa première forme. Croyez que je ne puis ni ne veux l'abandonner. Jeannette, qui était simple d'esprit, crut ce prodige et en fit part à son mari. Si le curé, ajouta-t-elle, est aussi véritablement ton ami que tu le dis, que ne te confie-t-il son secret : tu ferais de moi une jument, et avec l'âne et moi tes affaires iraient mieux : nous ferions double profit. Compère Pierre, qui était moins qu'un rusé compère, crut aussi au prodige, se rendit au conseil de sa femme et sans perdre de temps sollicita messire Jean de lui apprendre son secret. Celui-ci s'efforça de le détourner de cette idée ; mais n'en pouvant venir à bout : puisque absolument vous le voulez, lui dit-il, demain matin, à notre ordinaire, soyons levés avant le jour, et je vous ferai part de toute ma science. Vous imaginez bien que l'attente et l'impatience empêchèrent compère Pierre et commère Jeannette de fermer l'œil pendant une partie de la nuit. Dès que le jour commença à poindre, ils se levèrent et appelèrent le curé. Il n'y a personne au monde, dit celui-ci en se levant, à qui je voulusse découvrir mon secret ; mais vous l'avez exigé, je ne puis rien vous refuser. Cependant, si vous voulez être bien instruits, observez très exactement ce que je vous prescrirai. Après qu'on lui eut tout promis, messire Jean prend une chandelle et la met entre les mains du compère Pierre en lui disant : regarde bien tout ce que je ferai, et retiens fidèlement les paroles que je prononcerai ; mais, sur toutes choses, mon ami, garde-toi d'en rien dire, quoi que je fasse ; le moindre mot gâterait tout, et il serait impossible d'y revenir. Fais des vœux seulement pour que je puisse bien attacher la queue ; car c'est le plus difficile de l'ouvrage. Compère Pierre prend la chandelle et jure de suivre en tout les ordres du magicien.

Alors messire Jean fait dépouiller Jeannette de tous ses vêtements sans en excepter un seul, la fait coucher sur ses

mains et ses pieds, dans la posture d'une jument ; puis lui touchant le visage et la tête : que ceci, dit-il, soit une belle tête de jument. De là passant aux cheveux : que ceci soit belle crinière de jument. Ensuite, portant la main sur la poitrine, où il y sentit deux globes élastiques et durs, dont le mouvement et la dureté se communiqua bientôt à une des parties secrètes de messire Jean : que ceci, dit-il, soit beau poitrail de jument. Il en fit autant sur le ventre, sur les cuisses, sur les jambes et sur les bras. Il ne restait plus que la queue à former ou plutôt à placer. Le curé se poste derrière le cul de Jeannette, et, tandis qu'il appuie une de ses mains sur la croupe, il prend de l'autre l'outil avec lequel on plante les hommes, et l'introduit dans sa gaine naturelle ; mais, à peine l'y a-t-il enfoncé que Pierre, qui, jusqu'à ce moment avait tout regardé attentivement et sans mot dire, ne trouvant pas cette dernière opération de son goût, s'écria : halte-là, Messire Jean ; je n'y veux point de queue, je n'y veux point de queue : aussi bien l'attachez-vous trop bas. Le curé ne démarrait point ; le mari courut le tirer par la soutane. Peste de nigaud ! dit messire Jean tout chagrin, car il n'avait pas bien achevé sa besogne ; ne t'avais-je pas recommandé de garder le plus profond silence, quelque chose que tu visses ? la métamorphose allait s'opérer dans l'instant ; mais ton maudit babil a tout gâté, et, ce qu'il y a de pis, c'est que je ne puis recommencer. Vraiment, répondit Pierre, je n'y voulais pas une telle queue, et vous l'attachiez beaucoup trop bas ; et, s'il en fallait une absolument, pourquoi ne me disiez-vous pas de la mettre moi-même ?

La jeune femme, qui avait pris goût à cette dernière opération de la cérémonie : bête que tu es ! dit-elle à son bonhomme de mari, pourquoi as-tu gâté tes affaires et les miennes ? où as-tu jamais vu de jument sans queue ? Tu seras gueux toute ta vie : encore un moment de patience et tout était fait. Ne t'en prends qu'à toi-même si nous sommes toujours misérables.

Comme l'indiscrétion de Pierre ôtait toute possibilité de faire d'une femme une jument, Jeannette se rhabilla, et compère Pierre tâcha de faire son métier ordinaire avec son âne. Il ne voulut point suivre messire Jean à la foire de Betonte, et se garda bien, dans la suite, de lui redemander une jument.

Combien ne dut-on pas rire de cette nouvelle, dont aucune des peintures, quoique déguisées, n'échappa à la pénétration des dames!

Chaque membre de la compagnie ayant rempli sa tâche en contant son histoire, et le soleil commençant à perdre sa chaleur, la reine, qui savait que le terme de son règne était arrivé, ôta la couronne qu'elle avait sur sa tête et la mit sur celle de Pamphile, qui était le dernier à recevoir cet honneur, en lui disant : Sire, vous n'avez pas peu de chose à faire : comme le dernier, c'est à vous à réparer mes fautes et celles de mes prédécesseurs, dans la place que j'ai remplie et que vous allez remplir vous-même. Puisse Dieu vous faire autant de grâce qu'il m'en fait, en me permettant de vous couronner roi. Pamphile reçut cet honneur avec reconnaissance, et répondit honnêtement que si son règne obtenait des éloges, il les devrait à l'indulgence de ses sujets. Ensuite, ayant donné ses ordres au maître d'hôtel, comme ses prédécesseurs avaient fait, il se tourna vers les dames et dit : Mesdames, la bonté de notre reine d'aujourd'hui, pour donner quelque relâche à notre esprit, nous a permis de parler de tout ce qu'il nous plairait. Je crois que vous avez eu assez de repos; ainsi, je pense qu'il est bon de reprendre notre usage ordinaire. Voici donc le sujet sur lequel je vous prie de vous préparer à parler pour demain. Il faut s'entretenir de ceux ou de celles qui ont fait de grandes et belles choses pour l'amitié, ou pour quelque autre motif aussi noble. La peinture de ces actions embrasera tellement nos cœurs d'une vive émulation que notre vie, qui ne peut être que fort courte, s'étendra, par les soins de la renommée, au delà de la durée de ce corps mortel.

Ce sujet plut généralement à la compagnie, qui, s'étant levée, se livra, avec la permission du nouveau roi, aux jeux accoutumés, jusqu'à l'heure du souper, qui fut diligemment servi. Dès qu'on fut levé de table, on alla au bal; et quand on eut chanté plusieurs petites chansons plus agréables par les paroles que par la musique, le roi ordonna à madame Néiphile d'en chanter une de sa composition. Cette dame obéit gaiement, et fit, avec sa voix douce, harmonieuse et nette, retentir la salle des paroles suivantes :

Jeune comme je suis, j'aime l'amusement,  
Et chante volontiers, dans la saison nouvelle,

Le plaisir qu'on goûte en aimant  
 D'un amour constant et fidèle.  
 Entre l'émail de mille fleurs,  
 Qui brillent de mille couleurs,  
 J'erre souvent dans la prairie,  
 Cherchant dans leur éclat une image chérie  
 Du jeune objet de mes tendres ardeurs.  
 Je ne pense qu'à lui, c'est mon unique affaire :  
 Je ne puis m'en défendre, il est fait pour charmer,  
 Tout mon bonheur est de l'aimer,  
 Tous mes désirs sont de lui plaire.  
 Lorsque de cet objet charmant  
 Quelque fleur, en me promenant,  
 M'offre la brillante peinture,  
 Et retrace les dons qu'il eut de la nature ;  
 J'en suis ravie et la cueille à l'instant :  
 Je lui parle et la baise, et j'en fais ma parure,  
 Mon plus riche ornement, en la mettant soudain  
 Dans ma guirlande ou sur mon sein,  
 Ou dans ma blonde chevelure.  
 Cette fleur si chère à mes yeux,  
 D'un plaisir si délicieux,  
 Enivre mes sens et mon âme,  
 Que je crois voir les traits de celui qui m'enflamme,  
 Son doux sourire et son front radieux.  
 Les élans de mon cœur, lorsque je la respire,  
 Ne sauraient dans mes chants être bien retracés ;  
 Mais mes soupirs disent assez  
 Ce que ma langue ne peut dire.  
 Mais tant de soupirs amoureux  
 Ne furent jamais douloureux,  
 Comme ils le sont chez d'autres belles.  
 Ils partent de mon cœur, interprètes fidèles  
 Du tendre amour dont j'éprouve les feux.  
 Ce Dieu qui les écoute en est ému lui-même,  
 Et, dans un doux transport, me fait dire souvent :  
 Viens, hâte-toi, viens, cher amant !  
 Toi seul fais mon bonheur suprême.

La chanson de Néphile fit le plus grand plaisir à toute la  
 compagnie, qu's'empessa de la louer. Après que chacun  
 eut dit son mot, le roi, voyant que la plus grande partie  
 de la nuit était déjà passée, ordonna à chacun d'aller se  
 coucher.

## DIXIÈME JOURNÉE

---

### NOUVELLE I. — MESSIRE ROGER.

Le soleil commençait à peine à paraître sur l'horizon, que le roi s'étant éveillé, fit appeler les dames et les messieurs. Chacun s'étant rendu auprès de lui, on choisit le lieu où l'on devait aller se divertir. On partit. Le roi, accompagné de mesdames Philomèle et Flamette, marchait au petit pas, à la tête de la bande joyeuse, qui ne s'entretenait que des plaisirs de la journée. Quand on eut fait un grand tour, on revint au palais, parce que la chaleur commençait à devenir insupportable. On fit rincer les verres dans la fontaine, et but qui voulut. Ensuite la compagnie alla se promener dans les agréables bosquets du jardin jusqu'au dîner. Dès qu'on fut sorti de table, et que ceux qui avaient été sommeiller furent éveillés, on s'assembla dans un lieu marqué par le roi, selon la coutume ordinaire. Là, il ordonna à madame Néphile de dire la première nouvelle. Elle commença ainsi son récit.

Je dois regarder comme une très grande faveur, mes chères Dames, l'honneur que me fait le roi en m'ordonnant de parler la première. Ce sera sur la magnificence, qualité qui orne, qui embellit, fait éclater la vertu, comme le soleil répand la beauté et la lumière sur le ciel. Tel est le sujet de la nouvelle que je vais vous conter : je la crois très agréable et très utile.

Messire Roger de Figiovan a été un des plus aimables et des plus vaillants chevaliers qu'ait produits la ville de Florence ; peut-être aussi a-t-il été un des plus

honnêtes hommes dont elle puisse se vanter. Comme il était fort riche, qu'il brûlait du désir de s'illustrer, et qu'il voyait que la Toscane était un pays peu propre à favoriser ses desseins, il résolut d'entrer, pendant quelque temps, au service d'Alphonse, roi d'Espagne, prince d'une réputation qui effaçait celle des princes ses voisins. Il passa donc à Madrid, suivi d'un nombreux équipage, et fut fort bien reçu du roi. Il vécut pendant quelque temps auprès de lui d'une manière brillante, se signala par plusieurs belles actions, et acquit bientôt la réputation d'un vaillant homme. Cependant, comme il étudiait avec soin le caractère et la conduite du roi, il remarqua que ce prince accordait les grâces assez indiscretement, et que ce n'était pas toujours le mérite qui avait part à ses dons. Les châteaux, les places, les baronnies étaient distribués à des gens ignorés, et qui n'avaient d'autre titre pour les obtenir, que beaucoup d'intrigue. Il se connaissait, il savait fort bien ce qu'il valait, et, voyant qu'on l'oubliait dans la distribution des faveurs, il crut que cet oubli, tout injuste qu'il était, blessait son honneur. Il résolut donc de se retirer. Il demanda son congé au roi et l'obtint. Ce prince lui fit présent de la plus belle et de la meilleure mule qu'il y eût dans ses écuries, telle enfin que Roger eût pu la désirer pour le long voyage qu'il projetait. Ensuite le roi chargea un de ses gentilshommes, dont il connaissait la sagesse et la discrétion, de tâcher de trouver le moyen d'accompagner messire Roger dans sa route, sans qu'il pût s'apercevoir qu'il eût des ordres pour cela; de bien écouter ce qu'il dirait de lui, afin de pouvoir lui en rendre compte, et de faire en sorte de le ramener à la cour après qu'il aurait bien déclamé. L'officier joua fort bien son rôle. Il épia le moment où Roger sortirait de la ville. Dès qu'il le vit parti, il le suivit, l'aborda, et lui faisant accroire qu'il allait en Italie, il marcha avec lui comme compagnon de voyage. Ils parlèrent d'abord de choses indifférentes et générales, mais, sur les neuf heures, le gentilhomme dit à Roger: Je crois qu'il serait à propos de faire pisser nos montures et de les faire un peu repaître. On entre dans une hôtellerie, où toutes les bêtes pissèrent, excepté la mule; ce qui fut remarqué de Roger. S'étant remis en route, on arrive à un ruisseau où ils firent boire les bêtes, et où la mule ne manqua pas de pisser. La peste soit

de l'animal, s'écria Roger; il est du naturel du maître de qui je la tiens. L'officier ne laissa pas échapper cette phrase; il en avait déjà recueilli beaucoup d'autres sur le compte du roi, mais toutes étaient en son honneur. Le lendemain matin, le gentilhomme fit si bien qu'il contraignit Roger de revenir sur ses pas. On prétend que, ne pouvant l'y déterminer par la persuasion, il l'y obligea par ordre du roi. Quoi qu'il en soit, Alphonse, prévenu déjà de son propos, le fait venir, lui fait un bon accueil, et lui demande pourquoi il l'avait comparé à sa mule. Sire, répondit le Florentin, sans se déconcerter, j'ai fait cette comparaison parce qu'elle est juste. En effet, ma mule n'ayant point pissé où il fallait, et pissant où il ne fallait pas, a agi, ce me semble, comme Votre Majesté, qui ne donne pas quand il le faut, et qui donne quand il ne faut pas, puisqu'elle comble de ses dons ceux qui en sont indignes, et qu'elle les refuse à ceux qui n'ont rien négligé pour les mériter. Mon cher Roger, répondit le roi, si je ne vous ai pas, comme à beaucoup d'autres, accordé mes faveurs, ce n'est pas que je ne vous en aie cru beaucoup plus digne que la plupart de ceux qui les ont obtenues. Je connais tout votre mérite, je vous rends la justice qui vous est due; mais votre malheureuse étoile s'est toujours opposée aux effets de ma bonne volonté: c'est elle et non pas moi qu'il faut accuser, et je veux vous en donner une preuve convaincante. Sire, répliqua le Toscan, je ne me plains point de n'avoir eu aucune part à vos dons, parce que je ne suis pas tourmenté du désir d'augmenter ma fortune; mais je me plains de ce que cet oubli paraît déposer et contre mes services et contre le désir que j'ai toujours eu de mériter votre estime. Cependant je reçois votre déclaration avec tout le respect et toute la reconnaissance que je vous dois, et suis prêt à voir tout ce qu'il vous plaira, quoique vous n'ayez aucunement besoin de justification à mon égard. Le roi le mena dans une grande salle où, selon ses ordres, il y avait deux coffres fermés; un de ses coffres, lui dit-il ensuite, en présence de plusieurs personnes, contient ma couronne, mon sceptre et mes bijoux les plus précieux, l'autre ne renferme que de la terre. Prenez lequel des deux il vous plaira: je vous donne celui que vous choisirez. Vous verrez, par cette épreuve, qui de votre étoile ou de moi a été injuste envers vous.

Roger ayant obéi, le roi fait ouvrir le coffre qu'il avait choisi; c'était celui qui ne contenait que de la terre. Vous voyez bien, reprit alors Alphonse en riant, que ce que j'ai dit de votre étoile est exactement vrai; mais vos vertus méritent que j'en corrige la maligne influence. Je sais que vous n'avez nulle envie de devenir espagnol; ainsi, je ne vous donnerai ni château, ni place; mais je veux que le coffre que la fortune vous a refusé soit à vous en dépit d'elle. Emportez-le dans votre pays; qu'il soit pour vous et pour les vôtres un témoignage de votre vertu et de mon empressement à récompenser le mérite. Roger reçut le présent, et après avoir fait les remerciements qu'il méritait, il reprit, bien joyeux, le chemin de la Toscane.

## NOUVELLE II. — GUINOT DE TACCO.

La magnificence avec laquelle Alphonse s'était conduit envers le chevalier florentin fut généralement louée, et surtout par le roi, à qui elle avait extrêmement plu. Il ordonna ensuite à madame Elise de conter sa nouvelle. Cette dame commença ainsi :

Qu'un roi ait été grand, généreux, libéral; qu'il se soit montré tel envers un homme qui lui avait rendu service, cela est noble et digne d'éloges. Mais que dirons-nous si on nous raconte qu'un homme d'église a déployé le même caractère envers un homme qu'il aurait pu haïr avec quelque apparence de justice et sans encourir le blâme de personne? Il faut convenir que si c'est une vertu dans un roi, c'est un miracle dans un ecclésiastique; car si c'est le penchant naturel de tous les hommes de rechercher la vengeance dès offenses qu'ils ont reçues, ce penchant est une passion furieuse et héréditaire chez les gens d'église, qui leur fait démentir sans cesse, dans la pratique, les maximes sages et douces qu'ils étalent dans leurs sermons sur le pardon des offenses. Vous verrez ce caractère général souffrir une exception dans l'histoire que je vais vous conter.

Guinot de Tacco, renommé par son audace et ses brigandages, ennemi des comtes de Saint-Flour, chassé de Sienne, fit révolter la ville de Radicofani contre la cour de Rome,

s'y établit, et pour s'y soutenir, faisait détrousser tous ceux qui passaient dans les environs par les satellites qui lui étaient attachés. Boniface VIII occupait alors la chaire pontificale. L'abbé de Cluny, qu'on regarde comme le plus riche prélat de toute la chrétienté, vint faire dans ce temps sa cour à Rome. Là, s'étant gâté l'estomac par les excès de la bonne chère, les médecins lui conseillèrent d'aller prendre les eaux de Sienne, et en ayant obtenu l'agrément du pape, il partit en grande pompe et avec un train nombreux de chars, d'hommes et d'animaux, sans trop s'inquiéter de ce qu'on disait de Guinot.

Celui-ci, instruit du voyage du prélat, tendit ses filets, et l'enferma si bien dans un lieu fort étroit, lui et son train, qu'il n'en échappa point un seul valet. Ensuite il lui députa un de ses principaux officiers, qui lui dit fort civilement, de sa part, qu'il le priaient de venir descendre chez lui. L'abbé répondit en colère qu'il ne le ferait pas, qu'il n'avait rien à démêler avec Guinot ; qu'il passerait outre, et qu'il n'y avait personne assez hardi pour s'opposer à son passage. Le député lui répliqua respectueusement qu'il était en un lieu où l'on ne reconnaissait de force supérieure que celle de Dieu même, et où les excommunications, les interdictions étaient méprisées et de nul effet ; ainsi je crois, Monsieur, continua-t-il, que le parti le plus sage que vous ayez à prendre est de vous rendre de bonne grâce à l'invitation de Guinot.

Pendant cette petite conférence, arrive une troupe de satellites, qui environnent monsieur l'abbé, et le forcent de prendre, avec tous ses gens et son bagage, le chemin du château. Dès qu'il y fut arrivé, on le logea selon les ordres qui avaient été donnés, dans une petite chambre fort étroite et fort obscure, tandis qu'on donna à toutes les personnes de sa suite un appartement commode et proportionné à leur qualité. Après qu'on eut mis en sûreté les mulets, les chevaux et le reste de l'équipage, Guinot alla trouver monsieur l'abbé et lui dit : Guinot, Monsieur, dont vous êtes l'hôte, m'envoie vous prier d'avoir la complaisance de lui déclarer le but et le sujet de votre voyage. L'abbé, à qui l'expérience du malheur avait déjà donné un peu de sagesse et de modestie, répondit à tout sans se faire prier.

Il vint alors en tête à Guinot de guérir lui-même l'abbé

sans lui faire prendre de bain. Il eut soin qu'on entretint un grand feu dans sa petite chambre, et qu'on veillât exactement à sa porte, avec défense de laisser entrer personne. Il ne retourna le voir que le lendemain matin, lui apportant une serviette propre, deux tranches de pain rôti et un grand verre de verdie de Cornilie, puisé dans la provision même de l'abbé. Monsieur, lui dit-il, après les premières salutations, Guinot, dans sa jeunesse étudia en médecine, et il prétend qu'il n'y a point de meilleur remède pour l'estomac que celui qu'il veut vous faire. Ce que je vous présente en est un commencement; prenez-le donc, et vous fortifiez. L'abbé, que la faim sollicitait plus vivement que le désir de causer, mangea et but avec plaisir, quoi qu'il eût l'air de le faire avec dédain. Ensuite il tint beaucoup de propos qui sentaient la fierté, fit plusieurs plaintes, plusieurs questions, et demanda, entre autres choses, à voir Guinot, qui regarda une partie de ces discours comme autant de paroles vaines qui méritaient peu son attention. Il répondit aux autres choses fort civilement, et l'assura que Guinot se ferait un plaisir de le venir voir dans peu de temps. Le lendemain, il revint avec la même provision, qui fut reçue de la même manière, et il continua ce manège pendant plusieurs jours. Mais s'étant enfin aperçu que son malade avait mangé des fèves sèches qu'il avait apportées exprès, et qu'il avait feint d'avoir laissées par mégarde, il vint lui demander, de la part de Guinot, comment il se trouvait de son estomac. Je ne me trouverais que trop bien, répondit l'abbé, si j'étais hors des mains de ton maître, et que j'eusse plus amplement à manger; car ses remèdes m'ont si bien guéri que j'ai un appétit dévorant.

Guinot alla aussitôt faire préparer une belle chambre qu'il fit garnir des meubles de monsieur l'abbé. Il commanda ensuite un grand festin, auquel il invita les principaux habitants de la ville, et plusieurs personnes de la suite de l'abbé. Le lendemain matin, il alla dans sa cellule: Monsieur, lui dit-il, puisque vous vous sentez bien, il est temps que vous sortiez de l'infirmerie. Il le prend ensuite par la main, le conduit dans l'appartement qui lui était destiné, l'y laisse avec ses gens, et va donner ses ordres pour le dîner. L'abbé eut de la joie de revoir son monde; il leur raconta quelle vie il avait menée dans sa prison. Pour eux, ils

furent beaucoup d'éloges de la manière dont ils avaient été traités.

L'heure du dîner venue, on servit un repas magnifique, où la bonne chère et le bon vin abondaient. Guinot conservait toujours l'*incognito* vis-à-vis de l'abbé. Enfin, après l'avoir traité pendant trois ou quatre jours avec cette même magnificence, il ordonna qu'on apportât dans une salle tous ses bagages, et fit conduire dans une cour, sur laquelle cette salle avait vue, tous ses chevaux, jusqu'à la plus mauvaise haridelle. Ensuite il alla trouver l'abbé, lui demanda comment il se portait, et s'il se sentait assez de forces pour monter à cheval. L'abbé répondit qu'il n'était que trop fort, qu'il était parfaitement guéri de son estomac ; mais que sa santé irait beaucoup mieux encore dès qu'il serait sorti des mains de Guinot. Celui-ci le mena alors dans la salle où était son bagage et ses gens, et l'ayant conduit à une fenêtre d'où il pouvait voir tous ses chevaux : Vous devez savoir, Monsieur, lui dit-il, que ce n'est point par lâcheté ou par méchanceté que Guinot de Tacco, qui n'est autre que moi-même, s'est rendu voleur de grand chemin, ennemi du pape et de toute la cour romaine ; c'est pour venger son honneur et sauver sa vie, comme un brave gentilhomme, et pour se délivrer des ennemis qui le poursuivaient ; on m'a contraint de quitter mon pays, et n'ayant pas de bien, j'en prends où j'en trouve. Mais parce que vous me semblez un seigneur distingué, quoique j'aie guéri votre estomac, je ne veux rien m'approprier de ce qui vous appartient, comme je ferais à l'égard de tout autre qui serait à ma disposition. Je me contenterai de ce que vous voudrez vous-même m'accorder en faveur du besoin où je me trouve. Vos bagages sont ici, vos chevaux dans cette cour, laissez-m'en, ne m'en laissez pas, partez ou demeurez, dès ce moment je vous rends tous vos droits de propriété et votre première liberté.

L'abbé, étonné qu'un voleur de grand chemin parlât d'une manière si généreuse et qui lui plaisait si fort, oublia tout son ressentiment contre Guinot, courut l'embrasser avec affection, en lui disant : Je proteste devant Dieu que, pour gagner le cœur d'un homme tel que toi, je souffrirais bien plus qu'il me semble que tu ne m'as fait souffrir. Cruelle fortune ! qui t'oblige à faire un si malheureux métier. Cela dit, il reprit le chemin de Rome avec le plus simple équipage,

et lui laissa tous les chevaux et tous les meubles dont il put se passer, ne gardant que le plus simple nécessaire.

Le pape avait été instruit de la prise de l'abbé et en avait été fort affligé. Cependant, dès qu'il le vit, il lui demanda si les bains lui avaient fait grand bien. Très-Saint-Père, répondit l'abbé en souriant, j'ai trouvé, avant d'arriver aux bains, un très habile médecin, qui m'a parfaitement guéri, et il lui conta alors son aventure. Sa Sainteté en rit beaucoup; mais l'abbé, dans un transport de reconnaissance, lui demanda une grâce. Le pape, croyant que c'était une nouvelle abbaye dont il s'agissait, dit qu'il ferait tout ce qu'il demanderait. Saint-Père, continua-t-il, je vous supplie de pardonner à Guinot de Tacco, mon médecin, et de lui rendre vos bontés, parce que je ne connais pas d'homme plus vertueux ni plus estimable. Tout le mal qu'il a fait est moins son propre crime que celui de sa fortune. Changez-la, donnez-lui de quoi vivre d'une manière convenable à son état, et vous le verrez tel que je le vois moi-même.

Le pape, qui était généreux, et qui aimait la vertu partout où elle se trouvait, répondit qu'il se rendait aux prières de l'abbé, pourvu toutefois qu'il ne lui en imposât pas, et lui dit qu'il pouvait faire venir sans crainte son protégé. Guinot vint à Rome, et n'y séjourna pas longtemps sans remplir la haute idée qu'on avait donnée de lui. Le pape le remit en ses bonnes grâces, le créa chevalier des hospitaliers, et lui donna un grand prieuré de cet ordre. Il se montra pendant tout le reste de sa vie, l'ami, le serviteur de la sainte église romaine et de l'abbé de Cluny.

### NOUVELLE III. — MITRIDANES ET NATHAN.

Toute la compagnie croyait avoir entendu le récit d'un miracle, de trouver un homme d'église qui fût capable d'une action aussi généreuse. Mais quand chacun eut dit son mot, le roi ordonna à Philostrate de conter sa nouvelle. Nobles Dames, dit-il, la libéralité du roi d'Espagne fut grande, la générosité de l'abbé de Cluny presque inouïe. Mais tout cela vous paraîtra moins surprenant lorsque je vous aurai raconté qu'un homme, pour prouver sa libéralité, se soit déterminé à donner sa vie à quelqu'un qui la dési-

rait, et qui avait médité de la lui enlever. C'est ce que vous verrez dans la nouvelle que je vais vous dire.

C'est une chose certaine et avérée, du moins si on peut ajouter foi au récit des Génois et de plusieurs autres voyageurs, que dans le Catay, un gentilhomme fort riche, nommé Nathan, avait une pièce de terre qui joignait la route par où étaient contraints de passer tous ceux qui allaient de l'occident à l'orient, ou de l'orient à l'occident. Cet homme, doué d'un caractère noble, généreux et libéral, et voulant faire connaître la grandeur de son âme par une action d'éclat, fit assembler des maçons, des charpentiers et des ouvriers de toute espèce, et construire sur le bord de la route, en très peu de temps, un des plus beaux, des plus grands, des plus riches palais qui jamais aient existé. Il le fit ensuite meubler de toutes les choses nécessaires pour recevoir honorablement tous les gentilshommes qui y passeraient. Un grand nombre de serviteurs l'aidaient à accueillir tous les passants avec une magnificence digne de ses grands biens et de son grand cœur. Cela dura si longtemps que le bruit de sa libéralité se répandit, non seulement dans les contrées de l'orient, mais dans celles de l'occident. Etant déjà chargé d'années et toujours libéral et magnifique, il arriva qu'un jeune seigneur, nommé Mitridanes, d'un pays peu éloigné du sien, qui n'était pas moins riche, et qui avait souvent entendu louer ses libéralités, en devint jaloux, et se proposa de l'effacer, ou du moins de l'obscurcir par de plus grandes. A l'imitation de son rival, il fit bâtir un somptueux et vaste palais, où il recevait les voyageurs et les comblait d'honnêtetés, de sorte qu'il acquit en peu de temps une réputation glorieuse.

Mitridanes étant un jour seul dans la cour de son palais, une pauvre femme entra par une des portes et lui demanda l'aumône, et l'ayant obtenue, elle revint par une autre, ainsi de suite, jusqu'à douze fois sans être refusée. Elle reparut une treizième fois ; bonne femme, lui dit Mitridanes, tu reviens bien souvent, et cependant il lui donna encore ce qu'elle demandait. O libéralité de Nathan, s'écria la vieille, combien tu es merveilleuse ! étant entrée par les trente-deux portes qu'a son palais, comme celui-ci, et lui ayant toujours demandé l'aumône, il a feint de me mécon-

naître, et me l'a toujours donnée. Je ne viens ici que treize fois, je suis connue et réprimandée ! A ces mots elle part et ne revient plus.

Mitridanes, offensé et irrité du discours de la vieille, et craignant que la renommée de Nathan ne portât préjudice à la sienne, s'écria : malheureux ! quand pourrai-je atteindre à la libéralité de Nathan ! Il ne faut plus que je cherche à le surpasser dans les grandes choses comme je le prétendais puisque je ne puis en approcher dans les plus petites. Tant que cet homme vivra, mes peines seront inutiles ; et puisque le poids des années n'a pu encore l'ôter de ce monde, il faut que je le fasse moi-même. Dans ce mouvement de dépit et de fureur, sans communiquer son dessein à personne, il monte à cheval, suivi de peu de monde, et arrive, après trois jours de marche, à la demeure de Nathan. Il commanda à ses gens de feindre de n'être pas de sa suite, de le méconnaître, et de chercher à se loger aussi dans le palais et d'y demeurer jusqu'à ce qu'ils eussent d'autres ordres de lui. Mitridanes qui était arrivé sur le soir, trouve Nathan lui-même qui se promenait seul aux environs de son palais, habillé fort simplement. Ne le connaissant point, il lui demanda s'il ne pourrait pas lui enseigner la demeure de Nathan. Mon fils, personne ne peut mieux vous l'apprendre que moi, lui répondit gaiement celui-ci : je vous mènerai chez lui avec plaisir. Vous m'obligerez, repartit Mitridanes ; mais je veux, s'il se peut, n'être pas connu de Nathan. Je puis encore vous satisfaire à cet égard, répliqua le vieillard. Mitridanes descend donc de cheval et suit son conducteur, qui le mène jusqu'au palais. Nathan fait prendre aussitôt le cheval de son hôte par un domestique, auquel il dit à l'oreille d'aller promptement ordonner à ses compagnons que personne ne dit au jeune homme qu'il fût Nathan. Ensuite il le conduisit dans une belle chambre où il n'était vu que de ceux qui avaient ordre de le servir. Il lui fit faire ensuite de grands honneurs et lui tint lui-même compagnie. Quoique Mitridanes respectât Nathan inconnu comme un vénérable vieillard, il lui demanda cependant qui il était. Je suis, répondit-il, un petit serviteur de Nathan ; je le sers dès ma plus tendre jeunesse, sans qu'il m'ait élevé à autre chose qu'à ce que vous voyez ; de sorte que, lorsque tout le monde se loue de lui, moi, je pourrais m'en plaindre.

Ce discours donna à Mitridanes l'espérance d'obtenir des secours et des facilités pour l'exécution de son mauvais dessein. Nathan lui demanda à son tour, le plus honnêtement du monde, qui il était et quelles affaires l'attiraient dans le pays, lui offrant ses conseils et ses services dans tout ce qui dépendait de lui. Mitridanes réfléchit un peu avant de répondre ; mais enfin, résolu de lui donner toute sa confiance, il lui fit un long discours pour s'assurer de sa fidélité, et, après l'avoir entretenu du sujet de son voyage et lui avoir dit son nom et son état, il finit par lui demander ses conseils et son secours. Nathan fut surpris et effrayé d'une pareille résolution ; mais s'étant bientôt remis, il lui dit avec fermeté, d'un front serein : Né d'un père qui n'était point gentilhomme, et qui s'honora peu par les grandes qualités du cœur, je vois, mon cher Mitridanes, que vous ne voulez point imiter son exemple, puisque vous vous faites un devoir d'exercer la libéralité envers tout le monde. Je vous loue de porter envie à la vertu de Nathan, parce que, s'il y en avait beaucoup qui lui ressemblassent, la misère disparaîtrait de la terre, et il n'y aurait plus moyen de s'illustrer par la bienfaisance. Vous pouvez compter que ce que vous m'avez confié demeurera secret ; mais je dois vous prévenir que je puis mieux seconder votre projet par mes conseils que par mes secours. Voyez ce petit bois, qui n'est guère éloigné que d'un quart de lieue : Nathan va s'y promener presque tous les matins ; il vous sera facile de l'y surprendre seul et de faire de ce bonhomme tout ce que vous voudrez. Si vous le tuez, il ne faudra pas vous enfuir par le même chemin que vous avez pris en venant, mais vous retirer par celui que vous voyez à main gauche, et qui mène hors du bois. Il est moins fréquenté que l'autre ; cependant c'est le plus court et le plus sûr pour vous en retourner. Mitridanes, ainsi instruit, fit savoir à ses gens dans quel endroit il voulait qu'ils l'attendissent le lendemain.

Le jour ne fut pas plutôt venu que Nathan, invariable dans ses sentiments, et peu attaché à une vie dont il était toujours prêt à rendre compte au maître des destinées, se rendit seul au petit bois pour y recevoir la mort. Le jeune homme, de son côté, prend son arc et son épée, car il n'avait point d'autres armes, et se rend au même lieu. Il

aperçoit Nathan qui se promène seul. Désirant le voir et lui parler avant de l'attaquer, il court à lui, le saisit, l'arrête, en lui disant : Vieillard, c'est fait de toi. J'ai donc mérité de mourir, répondit Nathan. A ce son de voix, à l'aspect de ce visage, Mitridanes ne put méconnaître l'hôte bienfaisant qui l'avait si bien reçu et conseillé si fidèlement. Soudain sa fureur s'éteint et la honte succède au courroux. Il jette loin de lui son épée nue, s'élançe de cheval, tombe aux pieds du vieillard : mon père, lui dit-il, en pleurant, votre libéralité éclate plus que jamais; après vous avoir témoigné le désir de vous ôter la vie, vous venez ici pour me la sacrifier ! mais le ciel plus soigneux de mon honneur, de ma vertu, que moi-même, m'a fort à propos ouvert les yeux, que l'envie jusqu'alors avait fascinés. Plus vous avez montré de complaisance à me satisfaire, plus je suis coupable; vengez-vous donc, et punissez-moi comme je le mérite.

Nathan releva Mitridanes, et l'ayant embrassé tendrement : mon fils, lui dit-il, votre faute, puisqu'il vous plaît de lui donner ce nom, est de la nature de celles qui méritent de l'indulgence. Ce n'était point par un motif de haine que vous aviez résolu de m'ôter la vie; mais par un principe de vertu, par la noble ambition de passer pour le meilleur des hommes. Ne craignez donc point mon ressentiment; soyez assuré, au contraire, que personne ne vous aime plus que moi. Votre cœur est véritablement grand, puisque loin de songer, comme la plupart des riches, à augmenter vos richesses, vous ne cherchez qu'à dépenser avec magnificence celles que vous avez. Ne rougissez point d'avoir voulu me tuer pour devenir fameux, et ne pensez pas que votre dessein m'ait beaucoup étonné. Les plus grands généraux, les plus grands rois n'ont étendu leur domaine et leur renommée qu'en tuant non un seul homme, comme vous aviez projeté de le faire, mais des millions; qu'en saccageant des villes, qu'en ravageant des régions entières. Mitridanes ne songea plus à s'excuser, voyant que Nathan l'excusait si bien. Il se borna à lui témoigner son repentir et sa surprise extrême, qu'il eût pu non seulement se résoudre à mourir, mais qu'il lui eût lui-même fourni les moyens, et donné des conseils pour l'exécution de son dessein. Vous cesserez d'être étonné, lui répondit-il, de cette résolution, quand vous saurez que, dès que je fus mon maître, et que j'eus formé à

peu près le même dessein que vous, je jurai de ne jamais rien refuser de tout ce qui serait en mon pouvoir. J'ai rempli mon serment jusqu'à aujourd'hui. Vous êtes venu chez moi avec le désir de m'ôter la vie; vous m'avez témoigné ce désir à moi-même; je n'ai pas cru devoir m'y opposer, ne voulant pas que vous fussiez le seul homme qui sortit mécontent de mon château; voilà ce qui m'a déterminé à vous indiquer les moyens de vous satisfaire sans risque et sans péril. Si vous avez encore le même désir, j'ai la même volonté, et vous les mêmes facilités. Puis-je mieux employer ce qui me reste de jours qu'en les sacrifiant à qui ce sacrifice peut être avantageux? J'ai passé quatre-vingts ans dans les plaisirs et les délices; ainsi, selon le cours ordinaire des choses, ce reste ne sera pas de longue durée. Ne vaut-il pas mieux le donner, comme j'ai donné mes trésors, que d'attendre que la nature vienne me l'arracher? C'est donner bien peu de chose que de donner cent ans; qu'est-ce donc que d'en sacrifier six ou huit? Encore un coup, si ma mort peut vous faire plaisir, ne craignez pas de m'ôter la vie. Je n'ai jusqu'à présent trouvé personne qui l'ait désirée, et peut-être n'en trouverai-je jamais. Mais, en supposant que quelqu'un en devienne jaloux, je sens fort bien que plus je la garderai, moins elle aura de prix. Prenez-la donc avant qu'elle soit moins précieuse encore.

Mitridanes, couvert de honte, s'écria : A Dieu ne plaise qu'un tel dessein rentre jamais dans mon âme ! loin de vouloir abréger vos jours, je voudrais qu'il me fût possible d'en étendre la durée par le sacrifice des miens mêmes. — Et si je vous fournis les moyens d'ajouter à mes jours, le ferez-vous? — N'en doutez pas, répondit le jeune homme. — Puisque cela est ainsi, vous me ferez faire ce que personne n'a jamais pu obtenir de moi; car je recevrai quelque chose de vous, et ce sera la première chose que j'aurai reçue de quelqu'un. Je ferai tout ce qu'il vous plaira, dit Mitridanes; parlez. — Acceptez cette maison; je vous la donne; j'irai habiter la vôtre en prenant votre nom. — Si j'étais assuré, reprit le jeune homme, d'agir avec autant de noblesse et de grandeur d'âme que vous, je n'hésiterais pas à accepter cette offre; mais, comme je suis presque certain que mes actions diminueraient l'éclat de votre réputation, je ne veux point

dégrader en autrui ce que je ne puis illustrer en moi; ainsi, trouvez bon que je vous refuse.

Après cette conversation, ils retournèrent au palais, où Mitridanes séjourna plusieurs jours, comblé de caresses et d'honneurs de la part de son hôte. Celui-ci lui conseilla de persister dans sa noble et sublime entreprise. Mitridanes voulant enfin retourner chez lui, Nathan le laissa partir après lui avoir fait connaître qu'il ne pouvait le vaincre en libéralité.

#### NOUVELLE IV. — L'AMANT GÉNÉREUX.

Il parut bien étonnant à toute la compagnie qu'on portât la libéralité jusqu'au sacrifice de sa vie. On conclut que Nathan avait vaincu en générosité le roi d'Espagne et l'abbé de Cluny. Quand on eut beaucoup discoursu sur ce sujet, le roi tournant ses yeux sur madame Laurette, lui fit signe de commencer.

Mes jeunes Dames, dit-elle aussitôt, ce qui vient d'être raconté est si beau et si grand, et semble si près du sublime de la vertu sur laquelle nous nous entretenons, qu'il n'est guère possible d'aller plus loin, à moins que nous ne nous jetions sur quelques aventures amoureuses qui ne manqueront pas de présenter des exemples aussi nobles que ceux qui viennent d'être offerts. Ainsi, excitée par ce motif, et surtout parce que cette matière est proprement celle de notre âge, je vais vous faire part de la générosité d'un amant qui ne vous paraîtra pas inférieure à celle des autres héros dont on nous a entretenus, car l'amour fait qu'on prodigue ses trésors, qu'on éteint les inimitiés, qu'on expose sa vie, et, ce qui est encore au-dessus, son honneur et sa réputation, pour se rendre maître de la personne aimée.

Il y avait autrefois à Bologne, ville célèbre de la Lombardie, un chevalier que sa vertu rendait cher et respectable à tous ses concitoyens, nommé messire Gentil Cariscendi. Il avait été amoureux, dans sa jeunesse, d'une aimable femme nommée Catherine, et mariée à messire Nicolas Chassen-

nemi. N'ayant pu obtenir de retour, il alla à Modène, le cœur plein de désespoir, remplir une place de podestat à laquelle il était appelé. Pendant ce temps-là, Chassennemi ayant quitté Bologne, et sa femme s'étant rendue à une campagne pour y passer le temps de sa grossesse, elle fut tout à coup surprise par un accident si violent qu'elle perdit l'usage de tous ses sens, et que quelques médecins même la jugèrent morte. Comme ses parents lui avaient entendu dire plusieurs fois qu'elle ne serait pas grosse assez longtemps pour que son enfant vint à terme, sans y regarder de plus près, ils l'ensevelirent, la pleurèrent et la firent enterrer dans une église voisine.

Messire Gentil fut d'abord informé de cette nouvelle par un de ses amis, et, quoique cette jeune femme l'eût traité avec beaucoup d'indifférence, il ne laissa pas d'être vivement touché de sa perte. J'ai trop aimé cette aimable cruelle, disait-il en lui-même. Pendant qu'elle a vécu, je n'ai pu en obtenir le moindre regard favorable; à présent qu'elle est morte et qu'elle ne peut plus se défendre, il faut que je lui dérobe quelques baisers. Cette résolution prise, et ayant recommandé à tous ses gens de se taire sur son absence, il part la nuit avec un seul valet, et, sans s'arrêter nulle part, va droit au tombeau de sa maîtresse, l'ouvre, y entre, se couche auprès d'elle, approche son visage du sien, et le baise plusieurs fois en le mouillant de ses larmes. Mais comme l'homme, et surtout l'homme amoureux, n'est jamais content, que plus il obtient, plus il désire, il lui vint en pensée de n'en pas demeurer là. Pourquoi, dit-il en lui-même, ne toucherai-je pas un peu sa gorge, puisque je suis ici? ce sera pour la première et la dernière fois. Il porte donc la main sur ce sein désiré, l'y tient pendant quelques moments, et croit sentir quelque mouvement. Il la glisse vers le cœur, et examinant avec plus d'attention, il ne peut plus douter que sa maîtresse n'ait un reste de vie. Il fait approcher son valet, et, aidé par lui, il la retire du tombeau le plus doucement qu'il peut, la place sur son cheval, et la porte secrètement dans sa maison de Bologne. Messire Gentil avait encore sa mère, femme vertueuse et sage, qui, ayant appris toute cette histoire de la bouche de son fils, touchée de compassion, rendit avec l'aide d'un bain et d'un grand feu la vie à madame Catherine. Celle-ci ouvre, en soupirant,

ses yeux, qu'elle promène avec étonnement de tous côtés. Hélas! où suis-je? Soyez tranquille, lui répondit la bonne dame, vous êtes en lieu sûr. Ayant enfin recouvré tous ses sens et toute sa connaissance, ne sachant pas encore où elle était et voyant messire Gentil devant elle, elle demanda par quelle aventure elle se trouvait là. Messire Gentil lui conta tout fidèlement. Elle se plaignit d'abord; mais, après y avoir mieux songé, elle lui fit de grands remerciements; puis elle le pria, le conjura, par l'amour même qu'il avait toujours eu pour elle, de ne rien faire qui pût blesser son honneur et celui de son mari, et de permettre que le lendemain matin elle retournât chez elle. Madame, répondit l'amoureux chevalier, puisque le ciel m'a fait la grâce de vous arracher à la mort et de vous rendre à la vie, soyez persuadée que, quoique j'aie fortement désiré votre possession, je n'userai jamais des droits que ce bienfait peut me donner sur vous, et que je saurai vous respecter. Mais, comme ce que j'ai fait pour vous mérite quelque récompense, voici celle que je désire et que je vous prie de m'accorder. La dame l'interrompit pour lui dire qu'elle était prête à accorder tout ce qui serait honnête et possible. Madame, ajouta Gentil, tous vos parents et tous les habitants de Bologne vous croient réellement morte: ainsi, personne ne vous attend chez vous; la grâce donc que je vous demande est que vous consentiez à rester ici secrètement avec ma mère jusqu'à mon retour de Modène, ce qui ne sera pas long. Je vous demande cette grâce, parce que j'ai dessein de vous rendre à votre mari en présence des principaux citoyens de cette ville, et de l'obliger à reconnaître que je lui fais le plus beau et le plus agréable présent qu'il puisse recevoir.

Cette demande, qui n'avait rien que d'honnête, fut agréée par madame Catherine, cependant avec un peu de répugnance; car elle désirait fort répandre la joie dans le sein de sa famille par la nouvelle de sa résurrection. Quoi qu'il en soit, elle donna sa parole à messire Gentil d'exécuter ce qu'il désirait.

Quelques moments après cet entretien, elle sentit les douleurs de l'enfantement, et, avec l'aide de la mère du chevalier, elle accoucha sans peine d'un beau garçon, ce qui augmenta beaucoup sa satisfaction et celle de son amant, qui donna ordre qu'on lui fournit toutes les choses nécessaires,

et qu'on la traitât comme si c'était sa propre femme. Il partit ensuite secrètement pour Modène. Quelque temps après, étant sur le point de quitter cette ville, il manda à sa mère qu'on préparât dans sa maison, pour le jour de son arrivée, un grand festin, et la pria d'y inviter plusieurs gentilshommes, entre autres Nicolas Chassennemi. Il avait si bien pris ses mesures que tout était prêt à son arrivée, et la compagnie rendue. Il trouva madame Catherine plus belle et mieux portante que jamais, ainsi que son enfant, et se hâta de lui prescrire, avant de se mettre à table, la conduite qu'elle devait tenir pour surprendre agréablement son époux et ses autres convives. Le repas fut des plus splendides; tout y fut bon et en abondance. Après le premier service, la conversation étant animée : Messieurs, dit le chevalier, j'ai ouï dire qu'il y avait autrefois en Perse une coutume qui me plaît fort. Lorsque quelqu'un voulait donner des témoignages de son attachement, il le faisait venir chez lui, lui montrait ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux, fût-ce une fille, une femme, une amie, lui faisant entendre par là qu'il lui découvrirait ainsi les replis les plus cachés de son cœur si cela était possible. J'ai résolu d'introduire cette coutume dans notre ville. Vous m'avez fait l'honneur de venir dîner chez moi, je veux vous en remercier à la mode de Perse. Mais avant tout, je vous prie de vouloir bien me dire franchement votre avis sur une question que je vais vous proposer. Une personne a dans sa maison un bon et fidèle domestique qui tombe malade. Son maître, voyant que ce domestique lui est devenu inutile, ne se soucie plus de lui, et, sans attendre qu'il soit mort, le fait porter dans la rue. Un homme, touché de compassion, l'emporte dans sa maison, n'épargne ni soins ni dépenses pour le rétablir, et parvient à lui rendre la santé. Je demande maintenant si le premier maître est en droit de se plaindre du second, en cas que celui-ci refuse de lui rendre son domestique ? Cette question ayant été débattue, il fut unanimement conclu que Nicolas Chassennemi, qui parlait avec beaucoup d'élégance et de facilité, ferait la réponse pour tous. Après avoir loué d'abord la coutume de Perse, il dit qu'il pensait, avec tous les autres, que le premier maître n'avait plus aucun droit sur son ancien serviteur puisqu'il l'avait impitoyablement abandonné, et que les bienfaits du second lui donnaient un droit incontestable sur

ses services, et qu'il pouvait en user, en le retenant chez lui, sans faire aucun tort au premier. Chacun applaudit à cette décision.

Le chevalier, content de cette réponse, et plus content encore qu'elle eût été faite par Nicolas Chassennemi, déclara qu'il était aussi de ce sentiment, ajoutant qu'il était temps de remercier ses hôtes à la manière des Perses. Il envoya deux de ses gens prier madame Catherine, qu'il avait fait parer magnifiquement, de venir honorer la compagnie de sa présence. La belle prit son enfant entre ses bras, et, accompagnée de deux femmes de chambre, elle paraît dans la salle et s'assoit, à la prière du chevalier, à côté d'un très honnête convive. Voilà, Messieurs, dit alors le chevalier, ce que j'ai et ce que j'aurai toute ma vie de plus cher. Croyez-vous que je n'aie pas raison? Tout le monde loua son choix à la vue de la grande beauté de la dame, et chacun commença à la considérer avec plus d'attention; tous auraient juré que c'était Catherine, s'ils ne l'eussent crue morte. Chassennemi, plus attentif, plus inquiet que les autres, brûlait d'impatience de savoir qui elle était; et voyant que le chevalier s'était un peu éloigné, il ne put s'empêcher de lui demander si elle était Boloïaise ou étrangère. Cette question, faite par son mari, l'embarrassa beaucoup; elle eut bien de la peine à se contraindre: cependant, fidèle à la promesse qu'elle avait faite, elle se tut. On lui demanda si ce bel enfant était à elle, si elle était femme ou parente de messire Gentil; pas le mot de sa part. Quand celui-ci se fut rapproché de la compagnie: monsieur le chevalier, dit un de ses convives, j'avoue que cette dame est bien belle; mais il me semble qu'elle est muette: me suis-je trompé? Ce n'est pas une petite preuve de sa vertu, répondit le chevalier, d'avoir gardé le silence dans une circonstance comme celle-ci. — Mais enfin, Monsieur, ne peut-on savoir qui elle est? — Je vous le dirai volontiers si vous me promettez de ne pas bouger de vos places tant que je parlerai, quelque chose que je puisse dire. On le lui promit. S'étant assis auprès de la dame: Messieurs, cette dame est, dit-il, ce bon et fidèle serviteur dont je vous ai parlé. Je l'ai ramassée au milieu de la rue, où ses parents, peu soucieux de sa destinée, l'avaient cruellement abandonnée. Mes mains l'ont arrachée aux bras de la mort; et le ciel a si bien secondé mes soins que, d'une femme effroyable

qu'elle était, elle est devenue ce que vous la voyez à présent. Mais il est bon de vous conter cette aventure un peu plus clairement. Alors il fit de point en point l'histoire de ses amours, raconta ce qui était arrivé jusqu'à ce jour, au grand étonnement des auditeurs. Ainsi, Messieurs, ajouta-t-il ensuite, si depuis un moment vous n'avez pas changé d'avis, cette femme m'appartient de bon droit et il n'y a personne qui puisse justement la réclamer. Personne ne répondait et chacun attendait ce qu'il avait encore à dire. Nicolas Chassennemi, sa femme, toute la compagnie, pleuraient à chaudes larmes. Gentil se lève, prend dans ses bras le petit enfant, saisit la main de la mère et la conduit à Nicolas. Je ne te rends pas ta femme, lui dit-il, que tes parents et les siens ont indignement abandonnée! je te fais présent de cette dame et de ce petit enfant, qui est ton ouvrage, et que j'ai tenu sur les fonts de baptême, et nommé Gentil. Que Catherine ne te soit pas moins chère qu'auparavant, parce qu'elle a habité ma maison pendant près de trois mois. Je te jure, par le Dieu qui m'a fait devenir amoureux d'elle, pour être sans doute la cause de son salut, qu'elle n'a jamais vécu plus honnêtement avec son père, sa mère, ou toi, qu'ici sous les yeux de ma mère. Se tournant ensuite vers la dame: Madame, dit-il, je vous tiens quitte maintenant de toutes les nouvelles promesses que vous m'avez faites, et je vous rends à votre mari entièrement maîtresse de vous-même.

Nicolas reçut sa femme avec des transports de joie difficiles à exprimer, et avec d'autant plus de plaisir qu'il n'avait pas lieu de s'attendre à la recouvrer. Il remercia de son mieux le chevalier. L'attendrissement qui avait passé dans l'âme de tous les spectateurs ne les empêcha pas de donner à cette action tous les éloges qu'elle méritait. La dame fut reçue avec une grande joie dans sa maison. Longtemps après, on la regardait encore à Bologne comme une ressuscitée. Messire Gentil vécut depuis dans une intime liaison avec Nicolas, sa femme et toute sa famille.

Que pensez-vous maintenant, Mesdames? vous semble-t-il qu'un roi, pour avoir donné son sceptre et sa couronne; un abbé, pour avoir réconcilié un malfaiteur avec le pape, soient comparables à Messire Gentil? Dans l'ardeur de la

jeunesse et de la passion, il croit avoir des droits sur ce que les autres ont négligé : cet objet était l'objet de tous ses désirs, il le possède, il en peut disposer ; cependant il n'hésite pas, il le rend. Il me semble certain qu'aucune des nouvelles qui ont été contées jusqu'à présent ne peut se comparer à la mienne.

#### NOUVELLE V. — LE JARDIN ENCHANTÉ.

Chacun avait élevé messire Gentil jusqu'aux cieux, lorsque le roi ordonna à madame Émilie de raconter l'histoire qu'elle avait à dire. Voulant répandre de la gaieté dans sa narration, elle commença ainsi. Il n'y a personne qui ne regarde l'action de messire Gentil comme noble et magnifique ; mais prétendre qu'il ne peut y en avoir qui la surpasse, me paraît un peu hasardé. Je vais vous le faire voir par une fort courte nouvelle.

Quoique le Frioul soit un pays froid, il ne laisse pas d'être agréable par les montagnes qui l'environnent, les fleuves qui le traversent, les fontaines qui l'arrosent. A Udine, ville de ce canton, il y eut autrefois une belle et noble dame, qu'on appelait madame Dianore, et qui avait épousé un certain Gilbert, homme extrêmement riche, d'une politesse et d'une affabilité peu communes. Les grâces et les vertus de cette femme la firent aimer d'un seigneur de distinction, appelé messire Ansalde Grandesse, dont on connaissait partout la vaillance et la libéralité. Il employait depuis longtemps, auprès de sa maîtresse, les moyens d'un amant passionné, mais rien ne lui réussissait. La dame même, ennuyée de ses empresses et de ses importunités, imagina de s'en défaire en lui faisant quelque proposition bizarre, et dont l'exécution fût impossible. Bonne femme, dit-elle un jour à la vieille chargée des messages de Messire Ansalde, tu m'as souvent assuré que ton maître m'aime, tu m'as offert souvent de sa part des présents que j'ai cru devoir refuser, parce qu'il n'a rien à attendre de moi pour cela. La certitude de son amour peut seule m'engager à y répondre, et s'il m'en donne la preuve que j'exige, je suis à lui. Que désirez-vous, madame ? que voulez-vous

qu'il fasse, répondit la vieille ? — Le voici : il faut qu'il me construise ici près, hors de la ville, au mois de janvier, un jardin rempli de verdure, de fleurs, d'arbres couverts de feuilles comme au mois de mai ; s'il ne satisfait pas mon désir, qu'il ne m'envoie plus ni toi ni d'autres. S'il m'importunait encore, je découvrirais à mon mari, à mes parents, tout ce que je leur ai caché jusqu'à présent, et je trouverais moyen de m'en débarrasser de la bonne façon.

Une telle demande parut au chevalier d'une exécution assez difficile. Il vit bien qu'on ne la lui faisait que pour avoir un prétexte honnête de s'en débarrasser ; mais l'offre de sa maîtresse était si séduisante, il était d'ailleurs si curieux de savoir ce qu'il en résulterait, qu'il résolut de chercher les moyens de la satisfaire à quelque prix que ce fût. Il fit chercher, dans toutes les parties du monde, quelqu'un qui pût l'aider et le conseiller. Enfin il trouva un homme qui s'offrit de lui faire, par magie, le jardin demandé. Il conclut marché avec lui, moyennant une fort grosse somme d'argent, et attendit le mois de janvier avec l'impatience de l'amour.

Il arriva enfin ce mois si désiré, et la nuit après les fêtes de Noël, lorsque toute la campagne était couverte de neige et de glace, le magicien fit tant avec le secours de son art, qu'il parut dans un pré voisin de la ville un des plus beaux jardins qu'on eût jamais vus, réunissant les fleurs et la verdure du printemps aux fruits de l'automne. Dès que messire Ansalde eut vu ce prodige, Dieu sait s'il fut comblé de joie. Il fit aussitôt cueillir les plus beaux fruits et les plus belles fleurs, et les envoya secrètement à sa maîtresse, en l'invitant à venir voir le jardin qu'elle avait demandé, pour être convaincue de l'amour dont il brûlait pour elle. On ne manqua pas aussi de lui rappeler la promesse qu'elle avait faite, et qu'elle avait même confirmée par un serment.

Quand la dame vit les fleurs et les fruits que son amant lui avait envoyés, joignant à ces preuves éloquentes ce qu'elle avait déjà entendu raconter des merveilles du jardin, elle commença à se repentir de sa promesse. Cependant la curiosité de voir des choses si nouvelles la fit glisser légèrement sur le repentir, et elle alla, avec plusieurs de ses voisines, voir ce jardin miraculeux. Après l'avoir examiné, loué et admiré, elle s'en retourna chez elle le cœur très

affligé, songeant à quoi ce jardin l'obligeait. Son chagrin était si violent qu'il ne lui fut pas possible de le déguiser si bien que son mari ne s'en aperçût. Il lui en demanda la raison. La honte lui fit renfermer, pendant quelque temps, son secret au dedans d'elle-même ; mais enfin, pressée d'une manière à ne pouvoir s'en défendre, elle lui conta toute son aventure. D'abord le mari se fâcha, se mit en colère, fit du bruit ; ensuite, considérant l'honnêteté du motif qui avait conduit sa femme, il se calma sagement. Dianore, il ne convient pas à une femme sage et honnête, lui dit-il, de prêter l'oreille aux discours des amants, et encore moins de faire un marché déshonnête, quel qu'en soit le prix ; car c'est par l'oreille qu'on arrive jusqu'au cœur, et il n'est rien de difficile dont l'amour ne puisse venir à bout. Tu as donc commis deux fautes, la première d'écouter les discours d'un homme amoureux, l'autre de prendre des engagements. Mais, pour ta tranquillité, je veux bien te mettre à portée de remplir ta promesse, en t'accordant ce qu'un autre refuserait sans doute ; d'ailleurs il est à craindre que si messire Ansalde n'était pas satisfait, ce nécroman, qui le sert si bien, ne nous jouât quelque mauvais tour. Va donc trouver ton amant, et fais tous tes efforts pour sauver à la fois ton honneur et ta parole ; si cela n'est pas possible, que le corps cède, mais que la volonté résiste. La dame pleurait et disait qu'elle ne voulait point de la permission qu'il lui donnait ; mais le mari usa d'autorité, et il fallut obéir.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Dianore, dans un habit négligé, précédée de deux valets et suivie d'une servante, se rend à la maison de messire Ansalde. Quel fut son étonnement quand on lui annonça une pareille visite ! Il se lève et appelle le nécroman : viens voir, lui dit-il, viens voir de quel trésor ton art me rend possesseur. Il va au-devant de la belle, et, après l'avoir saluée avec toutes les démonstrations de la joie, il la fait entrer dans une belle chambre avec toute sa suite. Quand elle se fut assise : Madame, lui dit-il, si l'amour que je vous ai voué, et que je vous conserverai toute ma vie, peut mériter quelque récompense, dites-moi, je vous prie, quelle heureuse occasion vous appelle chez moi à cette heure et avec cette compagnie ? Ce n'est point l'amour qui m'amène ici, lui répondit-

elle, les larmes aux yeux ; ce n'est pas non plus la promesse que je vous ai jurée, c'est uniquement pour obéir à mon mari, qui, plus sensible aux soins et aux fatigues de votre amour criminel qu'à son honneur et au mien, m'a lui-même ordonné de venir vous trouver. Me voilà donc chez vous, par son ordre, et prête à faire tout ce qu'il vous plaira.

Si la visite inopinée de Dianore étonna messire Ansalde, son discours l'étonna bien davantage. Touché de la générosité du mari, son amour se changea en admiration. A Dieu ne plaise, Madame, que je sois assez peu loyal et assez ingrat pour souiller l'honneur d'un homme qui a daigné s'attendre sur mes maux ! Vous pouvez donc demeurer ici, si bon vous semble, tant que vous le jugerez à propos, avec l'assurance d'y être respectée comme ma sœur. Vous en sortirez quand il vous plaira, à condition cependant que vous voudrez bien témoigner à votre mari, dans les termes que vous jugerez convenables, la juste reconnaissance dont je suis pénétré pour son généreux procédé, et que vous l'assurerez que je suis pour la vie son frère et son serviteur.

A ces mots, la joie rentra dans le cœur de Dianore. J'avais de la peine à me persuader, lui dit-elle, que vous fussiez assez peu délicat pour profiter de ma situation, et je vois avec grand plaisir que je ne me suis pas trompée dans l'opinion que j'avais de votre générosité. Je ne vous parle point de ma reconnaissance, elle égale votre sacrifice, et je ne doute point que mon mari ne la partage. Après ces mots elle prit congé, et courut raconter à son mari tout ce qui s'était passé. Cette aventure fit naître, entre lui et le chevalier, une amitié étroite dont ils furent liés toute leur vie.

Le nécroman, à qui messire Ansalde voulait donner le salaire convenu, le refusa généreusement, touché de l'exemple qu'il venait d'avoir sous les yeux. Quoi ! j'aurai vu, dit-il, le mari sacrifier son honneur, et vous votre amour, et moi je ne pourrais sacrifier quelque peu d'argent ! gardez-le, vous en savez trop bien faire usage. Le chevalier, qui ne se souciait pas apparemment d'avoir des obligations au nécroman, insistait toujours pour qu'il prit au moins une partie du prix convenu. Mais il refusa constamment ; et au bout de trois jours, ayant détruit son ouvrage magique, il prit congé et partit. Pour Ansalde, il parvint enfin à

éteindre l'amour déshonnête dont il brûlait depuis si longtemps.

Maintenant, Mesdames, quel sera votre avis? Comparons-nous la générosité de messire Gentil avec celle de messire Ansalde? L'un fait le sacrifice d'un amour presque éteint, et que ne soutenait plus l'espérance; l'autre sacrifie, dans l'instant qu'il pouvait le satisfaire, un amour dont les plus flatteuses espérances entretenaient la flamme. Il faudrait être bien fou ou bien prévenu pour établir un parallèle entre ces deux actions.

#### NOUVELLE VI. — LES PÊCHEUSES.

Qui pourrait raconter les différentes opinions des dames sur les actions généreuses des deux chevaliers? On mit aussi en question lequel avait montré plus de noblesse et de grandeur, du mari de Dianore, de messire Ansalde ou du nécroman. Le roi, ayant laissé disputer quelque temps, regarda madame Flamette, et lui ordonna de mettre fin à tous ces débats en contant sa nouvelle.

Mesdames, dit-elle sans perdre un moment, j'ai toujours pensé que, dans des sociétés telles que la nôtre, il faut parler si clairement et si intelligiblement, que les objets dont on s'entretient ne présentent pas deux faces et ne fournissent pas par là matière à des disputes interminables. Les dissertations conviennent aux gens de collège, et non à nous qui savons à peine filer notre quenouille. Pour ne pas tomber dans le défaut que je remarque, je ne vous conterai point une nouvelle qui d'abord s'était présentée à mon esprit, mais qui pouvait offrir quelque chose de louche et de douteux. Je veux vous entretenir d'un homme qui n'est pas d'une petite étoffe en vous racontant la courageuse action d'un roi vertueux.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler plusieurs fois du roi Charles le Vieux ou Charles Premier, qui, ayant vaincu glorieusement le roi Mainfroi, chassa les Gibelins de Florence, et y rétablit les Guelfes. Pendant cette guerre, un chevalier, nommé messire Néri, de la maison des Überti,

obligé d'abandonner la ville avec toute sa famille, en sortit avec tous ses trésors, et ne voulut se mettre que sous la protection du roi Charles lui-même. Ensuite, las du fracas et du tumulte des affaires, voulant consacrer le reste de ses jours à la tranquillité et à la solitude, il se retira à Castel-de-Mare, où il acheta un beau terrain, couvert d'oliviers, noyers et châtaigniers, qui sont les arbres les plus communs du pays. Sur ce terrain éloigné fort peu des autres maisons, il fit construire un petit château agréable et commode, avec un jardin charmant, où, selon notre coutume, il pratiqua plusieurs ruisseaux, et où il fit creuser un grand vivier qui fut bientôt garni de beaucoup de poissons. Ce jardin était l'objet de ses soins les plus chers, et il s'occupait tous les jours à l'embellir.

Le roi étant venu prendre, par hasard, quelques moments de repos à Castel-de-Mare, et ayant entendu parler des agréments du jardin de messire Néri, eut envie de le voir; mais, ayant fait réflexion qu'il appartenait à un chevalier d'un parti contraire au sien, il crut qu'il lui convenait d'agir familièrement, et d'y aller sans pompe et sans cérémonie. Il lui envoya donc dire qu'il voulait y souper la nuit suivante, sans autre escorte que quatre de ses gentilshommes. Cette nouvelle fit grand plaisir à messire Néri, qui, après avoir donné ses ordres et travaillé lui-même à ce que la réception fût magnifique, introduisit le roi dans son beau jardin avec les démonstrations de joie les plus vives. Le roi l'ayant parcouru, et ayant également visité le château, fit beaucoup l'éloge de l'un et de l'autre. Les tables étaient dressées auprès du vivier. On servit; et après qu'on eut donné à laver au roi, chacun prit place, selon l'ordre de Charles, qui fit mettre Gui de Montfort à sa gauche et Néri à sa droite. Les mets étaient délicats, les vins excellents, et l'ordre du service admirable, ce qui plut beaucoup au roi.

Tandis qu'il soupaît joyeusement, et qu'il repaissait avec satisfaction ses regards des touchantes beautés de ce lieu solitaire, entrent deux jeunes filles âgées de quinze ans, toutes deux blondes, toutes deux ayant les cheveux tressés avec grâce et couronnés d'une guirlande de pervenche. Leur visage était si joli, les traits en étaient si délicats, qu'elles ressembraient plutôt à des anges qu'à des femmes. Elles portaient un petit habit de toile de lin, d'une blancheur

éblouissante, et qui n'avait, depuis la ceinture jusqu'en haut, d'autres plis que ceux que leur donnait l'empreinte d'une taille élégante et d'une gorge arrondie par les mains de l'amour : le reste, en descendant, s'élargissait en forme de pavillon et leur descendait jusqu'aux pieds. La première portait d'une main des filets et de l'autre un bâton ; l'autre avait une poêle sur son épaule gauche, et sous le bras, du même côté, un petit fagot et un trépied à main : de la main droite elle portait un pot d'huile et un petit flambeau allumé. Le roi ne put voir, sans étonnement, deux si belles filles ; cependant il ne dit mot, impatient de voir à quoi aboutirait un semblable appareil.

Elles passèrent devant le roi, lui firent avec timidité une profonde révérence, et gagnèrent ensuite l'entrée du vivier. Elles posent à terre ce qu'elles portent, et s'étant munies, l'une du filet, l'autre du bâton, elles entrent dans l'eau et s'y plongent jusqu'au sein. Un des domestiques de Néri allume du feu, verse de l'huile dans la poêle, en attendant que les nouvelles naïades lui jettent du poisson. Il n'eut pas longtemps à attendre ; car, comme elles connaissaient les endroits, celle qui tenait le bâton eut bientôt fait entrer le poisson dans le filet que tenait sa camarade, et elles le jetaient au fur et à mesure qu'elles en prenaient, au domestique qui les mettait dans la poêle tout vivants. Les plus beaux furent jetés devant le roi, qui prenait beaucoup de plaisir à les voir frétiller, et qui, pour s'amuser davantage, en rejetait quelques-uns aux belles pêcheuses. Cette récréation dura autant qu'il fallait pour donner au cuisinier le temps de faire frire le poisson, qu'on servit ensuite, moins comme un entremets exquis et délicat, que précieux pour la manière dont il avait été préparé. Les jeunes filles sortent enfin du vivier. L'eau qui avait fortement attaché leurs habits sur leur corps, en laissait voir tous les contours et en faisait distinguer toutes les parties. Elles repassèrent devant le roi, plus timides, parce qu'elles étaient plus belles. Chacun avait bien considéré, bien loué ces aimables nymphes ; mais elles ne firent sur personne une si profonde impression que sur le roi, dont les yeux attentifs les avaient examinées avec tant de volupté que rien n'eût pu l'arracher à une occupation si délicieuse. Lorsqu'elles ne sont plus devant lui, il s'en occupe encore, se rappelle leurs charmes, leurs grâces, leur

touchant embarras ; il sent que l'amour se glisse insensiblement dans son cœur, mais il ne sait encore laquelle il préférera, toutes deux se ressemblent, toutes deux feraient son bonheur.

Après avoir rêvé pendant quelque temps, il demanda à messire Néri quelles étaient ces deux demoiselles. Sire, répondit celui-ci, ce sont mes filles jumelles ; l'une se nomme Genève la belle, l'autre Iseul la blonde. Le roi vanta de nouveau leurs charmes, et conseilla Néri de les marier. Il s'en excusa sur la médiocrité de ses facultés.

Il ne restait plus que le dessert à servir. Les naïades reparurent dans un habit nouveau, mais non moins séduisant. Le taffetas léger couvrait leurs membres délicats. Elles portaient, dans des bassins d'argent, les fruits de la saison, qu'elles placèrent devant le roi. S'étant ensuite retirées à l'écart, elles déployèrent les charmes de leur voix harmonieuse dans une chanson qui commençait ainsi :

*Là, ov'io son giunto amore,  
Non si poria cantare lungamente, etc.*

Le roi se crut transporté en paradis, et imaginait entendre les concerts des anges. Quand elles eurent cessé de chanter, elles se jetèrent au pieds de Sa Majesté, à qui elles demandèrent congé. Le roi le leur donna, quoiqu'il eût été fort aise qu'elles eussent demeuré plus longtemps.

Dès que le souper fut fini, Charles remonta à cheval et regagna sa demeure avec sa suite. Il renfermait dans son cœur la nouvelle passion dont il était enflammé, et rien n'en avait encore transpiré dans sa cour. Cependant, au milieu du tumulte des plus grandes affaires, l'image des deux sœurs, et surtout de la belle Genève, ne le quittait point. Il s'était tellement empêtré dans les glieux de l'amour qu'il ne pouvait plus s'en débarrasser. Il rendait souvent visite à messire Néri, et colorait de prétextes spécieux cette familiarité extraordinaire. Enfin, sentant qu'il lui était impossible de résister davantage à l'impétuosité de ses désirs, et ne voyant d'autres moyens pour les satisfaire que d'enlever celles qui en étaient les objets, il résolut de le faire et communiqua son dessein au comte de Gui, digne de sa confiance par la haute vertu dont il faisait profession. Sire, lui dit-il, l'ouverture que vous me faites m'étonne

d'autant plus qu'ayant été, depuis votre enfance, attaché au service de Votre Majesté, je connais mieux que tout autre votre tempérament et vos inclinations. Je ne me suis jamais aperçu, pendant votre jeunesse, que l'amour, la passion naturelle de cet âge, ait eu prise sur vous. Il doit donc me paraître étrange que vous y cédiez maintenant, lorsque la vieillesse est si près de vous. S'il me convenait de vous donner des leçons, je vous dirais que, dans les circonstances présentes, c'est-à-dire dans un royaume à peine conquis, chez une nation étrangère, fausse et perfide, ayant à terminer les plus grandes affaires, et les négliger pour s'occuper d'un amour frivole, c'est agir, non en roi magnanime et sage, mais en jeune homme faible et imprudent. C'est peu encore. Vous voulez, dites-vous, priver un père de ce qu'il a de plus cher, un père qui vous a reçu, qui vous a traité beaucoup mieux qu'il ne pouvait, et qui, pour vous faire honneur et montrer la confiance qu'il a eue en votre foi, vous a fait voir ses filles presque nues ! vous prétendez donc lui ôter la bonne opinion qu'il a de votre sagesse ? Avez-vous d'ailleurs oublié que ce sont les violences commises par le roi Mainfroi qui vous ont ouvert l'entrée de ce royaume ? Quelle trahison est comparable à celle que vous voudriez commettre ? Quoi ! ravir l'honneur, l'espérance, la consolation d'un homme qui a été votre hôte ? Songez-vous à ce que l'on dirait de vous ? Peut-être vous croiriez-vous bien excusé en disant : il est Gibelin ! La justice des rois est-elle donc changée ? Depuis quand leur est-il permis d'abuser de la confiance d'un homme qui s'est mis sous leur protection pour le perdre, et d'égorger celui qui se précipite dans leurs bras pour se sauver ? Vous avez remporté une grande victoire sur Mainfroi ; vous en avez une plus glorieuse à remporter sur vous-même. Vous qui devez être le modèle des autres, sachez vous vaincre, étouffez des désirs criminels, et n'imprimez pas sur votre nom une tache qui le flétrirait à jamais.

Ces remontrances versèrent l'amertume dans le cœur du roi, et l'affligèrent d'autant plus qu'elles étaient justes. Il en sentait néanmoins tout le poids. Enfin, après avoir poussé quelques soupirs : mon cher comte, répondit-il, il n'y a point d'ennemi, quelque redoutable que vous le supposiez, qu'il ne soit plus facile de vaincre avec un peu de courage

et d'expérience que de dompter ses propres désirs; mais, quoique l'entreprise soit difficile, et que j'aie besoin des plus grandes forces, votre discours m'a tellement animé, que je vous prouverai que je sais commander à moi-même comme aux autres.

Quelques jours après, étant de retour à Naples, il résolut, autant pour éloigner de lui l'occasion de faire quelque lâcheté que pour récompenser le chevalier, il résolut, dis-je, de marier les deux filles de Néri, quoi qu'il lui en coûtât beaucoup de céder à un autre des attraits qu'il désirait pour lui-même. Après avoir obtenu le consentement du père, il donna Genèvre la belle à messire Maffé de la Palisse, et Iseul la blonde à messire Guillaume de la Magna, tous deux grands seigneurs et chevaliers fort renommés par leur valeur. Ce pénible sacrifice fait, il se retira dans la Pouille, le deuil dans l'âme. Enfin, après bien des combats et des peines, il parvint à rompre ses chaînes, et à redevenir absolument libre.

Quelqu'un me dira peut-être qu'il n'y a rien de fort étonnant à ce qu'un roi marie deux jeunes demoiselles : j'en conviens ; mais si l'on ajoute que ce roi est tout-puissant et amoureux, son action sera véritablement grande. Or, c'est ce que fit Charles I<sup>er</sup>. Il sut honorer la vertu d'un gentilhomme, récompenser la beauté de ses filles, et, ce qui est plus estimable encore, se dompter lui-même.

#### NOUVELLE VII. — LE ROI PIERRE D'ARAGON.

La générosité du roi Charles fut beaucoup louée, excepté par celles qui étaient de la faction des Gibelins. Le roi ayant ordonné à madame Pampinée de parler, elle commença ainsi.

Il n'y a personne de raisonnable, mes belles Dames, qui ne joigne ses éloges aux vôtres pour célébrer l'action généreuse du roi Charles, à moins qu'on ne soit prévenu d'ailleurs. Mais son aventure m'en rappelle une de son ennemi, absolument contraire, dont une jeune fille de notre cité est l'héroïne.

Lorsque les Français furent chassés de Sicile, il y avait à Palerme un apothicaire florentin, nommé Bernard Puccini, père d'une fille jeune, jolie et prête à marier. Pierre d'Aragon, devenu maître du royaume, se livrait avec ses barons à toutes sortes de plaisirs, surtout à ceux de la table et de la joute. Un jour qu'il prenait le divertissement de la course, dans un tournoi, la fille de Bernard, la belle Lise, c'était son nom, le vit courir d'une fenêtre où elle était avec plusieurs femmes. Elle le considéra avec tant d'attention, et ses traits la frappèrent tellement, que l'amour entra dans son cœur avec l'image du prince. La fête finie, et de retour dans la maison de son père, elle ne s'occupa que de sa passion et de l'objet qui l'avait fait naître. Mais comment combler la distance qui la séparait de son amant ? Dans sa condition, quel espoir pouvait-elle former ? Voilà les réflexions qui la tourmentaient. Cependant elle ne voulait point renoncer au plaisir d'aimer le roi, qui, ignorant ses dispositions favorables, vivait sans songer à elle. Une passion si folle et si constamment entretenue dans un cœur jeune et ardent, y produisit une mélancolie profonde qui dégénéra bientôt en une maladie très dangereuse. Le père et la mère, désolés, lui donnaient les secours qu'ils jugeaient nécessaires : tous étaient inutiles ; la jeune fille avait résolu de mourir.

Cependant il lui prit un jour fantaisie, lorsque son père lui demandait ce qui pouvait lui faire plaisir, de découvrir enfin, avant sa mort, sa passion à l'objet qui la lui avait inspirée. Il y avait à la cour du roi un musicien, nommé Minuce d'Arezzo, qui était en faveur ; elle pria son père de le faire venir. Celui-ci, qui crut qu'elle voulait l'entendre jouer et chanter, le fit venir sans perdre un moment. Après avoir adressé à Lise quelques paroles gracieuses et consolantes, le musicien pinça doucement sa guitare, chanta quelques chansons ; mais cette musique, loin de consoler la malheureuse Lise, portait une nouvelle tristesse dans son cœur et ne faisait qu'alimenter le feu qui la dévorait. Elle dit ensuite qu'elle voulait parler seule à Minuce et chacun se retira. Minuce, dit-elle, je vous ai choisi pour confident d'un secret qui me concerne, et qu'il ne faut révéler à aucune autre personne qu'à celle que je vous nommerai. Je vous supplie de m'aider en ce qui dépendra de vous. Sachez, mon ami, que le jour où le roi

célébra son avènement à la couronne, je le vis; un trouble inconnu s'éleva soudain dans mon âme éperdue et l'amour y porta tous ses feux. Je sens tout le ridicule d'une telle passion; mais, ne pouvant l'éteindre, j'ai résolu de mourir pour me délivrer des tourments que j'endure; voilà ce qui m'a réduite en l'état où vous me voyez. Mais je mourrais moins désolée si le roi pouvait être instruit de son triomphe. Ne pouvant le faire par moi-même, j'ai jeté les yeux sur vous, qui êtes plus à portée que personne de vous charger de ce message et de le remplir adroitement. Ne me refusez pas cette grâce. Je vous en conjure. Ajoutez-y celle de venir m'en annoncer le succès, et je quitterai ensuite, sans regret, une vie où je n'aperçois que des malheurs. Elle dit et se tut en pleurant.

Minuce, étonné d'une pareille confiance, hésita quelque temps; mais réfléchissant que, sans blesser l'honnêteté, il pouvait servir cette fille malheureuse : Lise, lui dit-il, je vous jure, et croyez-en mes serments, que, loin de vous blâmer, je vous loue d'avoir si bien placé votre tendresse. Comptez sur mes bons offices; soyez persuadée qu'avant qu'il soit trois jours, je vous apporterai des nouvelles consolantes, et, pour ne point perdre de temps, je vous quitte. Lise lui fit de nouvelles instances, et lui souhaita un heureux succès.

Minuce alla trouver Nicolas de Sienne, le meilleur des poètes de son temps, et le supplia de lui faire la chanson suivante :

Va dire, Amour, au chevalier que j'aime,  
 Que, d'une ardeur extrême,  
 Je me sens consumer pour lui,  
 Et que, n'osant le lui dire moi-même,  
 Je me meurs de langueur, de tristesse et d'ennui.

Dieu des amants, je t'en conjure.  
 Va trouver cet objet charmant,  
 Et trace-lui bien la peinture  
 Du mal que je souffre en aimant.  
 Dis-lui que je languis, que je brûle et l'adore,  
 Et que, ne voyant pas que je puisse guérir  
 Du feu secret qui me dévore,  
 S'il n'a pitié de moi, je vais bientôt mourir.  
 Déclare-lui, puissant dieu que j'implore,  
 Ce qu'à toi seul j'ose enfin découvrir.

Jamais, depuis qu'il me captive,  
 Je n'osai lui faire entrevoir,  
 Tant je suis timide et craintive,  
 Que tu m'as mise en son pouvoir ;  
 Ce qui me rend la mort plus amère et plus dure.  
 Mais, dans l'excès cruel de l'amoureuse ardeur,  
 Si, pour soulager ma torture,  
 Je la faisais connaître à ce charmant vainqueur,  
 Je doute, hélas ! que tout ce que j'endure,  
 Pût l'attendrir et me gagner son cœur.

Puisque donc je me suis contrainte  
 Jusqu'aujourd'hui pour lui cacher  
 Le trait dont mon âme est atteinte,  
 Et que je ne puis l'arracher ;  
 Amour, de mon tourment donne-lui connaissance,  
 Au moins rappelle-lui le jour de ce tournoi,  
 Jour signalé par sa vaillance,  
 Où je ne fus que trop témoin de ses exploits.  
 Il fut vainqueur au combat de la lance,  
 Vainqueur de tous et le mien à la fois.

Minuce composa, sur ces paroles, un air tendre et doux analogue au sujet. Le troisième jour, il se présenta au diner du roi, qui lui commanda de chanter quelque chose. Il pinça sa guitare avec tant de mollesse, il chanta avec tant de vérité les expressions d'un amour malheureux, que tous les spectateurs, et surtout le roi, immobiles de plaisir et d'étonnement, semblaient être en extase. Quand il eut fini, le roi lui demanda d'où venait cette chanson qu'il n'avait jamais entendue. Sire, répondit-il, il n'y a pas encore trois jours que les paroles et la musique sont faites, et le roi lui en demandant le motif et l'objet : je n'oserais le dire à d'autre qu'à Votre Majesté, ajouta-t-il. Le roi, curieux de l'entendre, le fit venir dans son appartement. Minuce lui conta alors tout ce qu'il avait appris. Le roi, flatté de cette nouvelle, donna des éloges à Lise, ajoutant qu'une fille aussi honnête, aussi aimable, était bien faite pour inspirer de la compassion, et qu'il pouvait, de sa part, aller la consoler et lui annoncer que, ce jour même, il la verrait sur le soir.

Minuce, au comble de la joie, court sans s'arrêter nulle part raconter à la jeune fille le succès de son entreprise. Il lui détaille tout ce qu'il a fait, lui répète l'heureuse chan-

son qui lui avait été d'un si grand secours. Lise fut si joyeuse et si contente que, dès cet instant-là même, sa maladie diminua visiblement. Elle attendit non sans un peu d'impatience l'heure fortunée où elle devait voir son maître et son amant. Le roi, qui était bon et généreux, s'étant rappelé les discours de Minuce et la beauté de Lise, n'en eut que plus d'empressement de la voir et de la consoler. A l'heure dite, il monte cheval, comme pour aller à la promenade, se rend devant la maison de l'apothicaire; et ayant fait dire qu'on lui ouvrit son jardin, il y descendit, s'y promena quelque temps, puis il demanda à l'apothicaire où était sa fille, s'il ne l'avait pas encore mariée. Sire, répondit l'apothicaire, elle ne l'est pas encore; depuis fort longtemps une maladie de langueur la consume, et ce n'est que depuis ce matin que ses douleurs semblent un peu affaiblies. Le roi comprit fort bien ce que signifiait cette meilleure santé. Ce serait dommage, dit-il, que le monde fût privé d'une si belle personne; je veux aller la voir. Il monte dans sa chambre, accompagné de deux personnes seulement, s'approche du lit où la jeune fille, un peu soulevée sur son oreiller, l'attendait avec impatience. Que veut dire ceci, dit-il, lui prenant la main, ma belle enfant? vous qui êtes faite pour inspirer le plaisir, vous vous laissez déchirer par la douleur. Pour l'amour de moi, rétablissez-vous, reprenez votre première santé. La jeune fille, qui sentait presser ses mains des mains d'un amant adoré, quoiqu'elle éprouvât un peu d'embarras, ressentait dans le fond de son cœur la joie la plus vive. Hélas! Sire, répondit-elle, la maladie dont vous me voyez accablée ne vient que d'avoir voulu me charger d'un fardeau peu proportionné à la faiblesse de mes forces; mais vos bontés vont bientôt m'en délivrer. Le roi comprenait très bien le sens de ces expressions couvertes, et ne l'en admirant que davantage, maudissait tout bas la fortune qui l'avait fait naître dans une condition si obscure. Après être demeuré quelque temps avec la malade et lui avoir donné toutes les consolations qu'il savait capables de faire impression sur elle, il sortit.

L'humanité du roi fut fort louée et fit grand honneur à l'apothicaire et à sa fille. Celle-ci, plus satisfaite de cette glorieuse visite qu'amante l'ait jamais été des plus grandes faveurs de son amant, entrevoyant quelque lueur d'espé-

rance, guérit bientôt et devint plus belle que jamais.

Cependant le roi délibéra, avec la reine, de quelle manière il devait récompenser un amour si vif. Montant un jour à cheval avec plusieurs seigneurs de sa cour, il se rendit dans la maison de l'apothicaire. La reine, accompagnée de quelques dames, y vint bientôt après. On fit appeler l'apothicaire et sa fille. Aimable fille, dit le roi à celle-ci, l'amitié que vous avez pour moi vous fait grand honneur dans mon esprit; je veux vous en récompenser. Vous êtes en âge d'être mariée; c'est moi qui choisirai votre mari. Cependant je serai toujours votre chevalier, et je ne veux d'autre prix de mon dévouement qu'un seul baiser.

Lise, que la honte faisait rougir, répondit que la volonté du roi serait la sienne, ajoutant : Sire, je suis persuadée qu'il n'y a personne qui ne taxât de folie l'amour que j'ai eu pour vous, et qui ne crût que cette passion était le ridicule effet d'un ridicule oubli de mon état, et surtout du vôtre. Mais Dieu, qui seul peut lire dans le cœur des mortels, sait qu'au même instant où vous fîtes sur mon cœur une si vive impression, je me rappelai que vous étiez roi, et moi fille de Bernard l'apothicaire, et qu'il me convenait mal d'élever si haut mes soupirs. Mais vous savez mieux que moi qu'on ne commande pas à son cœur, qu'on n'aime pas à son choix, et qu'on est entraîné par un penchant involontaire. J'ai souvent essayé de combattre ce penchant; mais, vains efforts! je vous ai aimé, je vous aime, et vous aimerai toujours. Il est vrai que, dès que je sentis cet amour s'emparer de toutes les facultés de mon âme, je résolus de subordonner toutes mes volontés aux vôtres. Ainsi, non seulement j'épouserai et aimerai le mari que vous voulez que j'épouse et que j'aime, mais, si vous le désiriez, je me jetterais dans un brasier ardent. Quant à l'offre que vous me faites d'être mon chevalier, vous, qui êtes mon roi, vous sentez que cela ne me convient pas, et je ne veux point y répondre, non plus qu'à la demande du baiser, que je ne vous accorderai qu'avec la permission de la reine. Dieu veuille vous payer de vos bontés et de celles de la reine pour moi, car je ne puis vous témoigner les sentiments de reconnaissance dont je suis pénétrée.

La reine fut contente de la réponse de Lise, et trouva cette fille aussi sage que le roi la lui avait annoncée. Le roi